

426
534

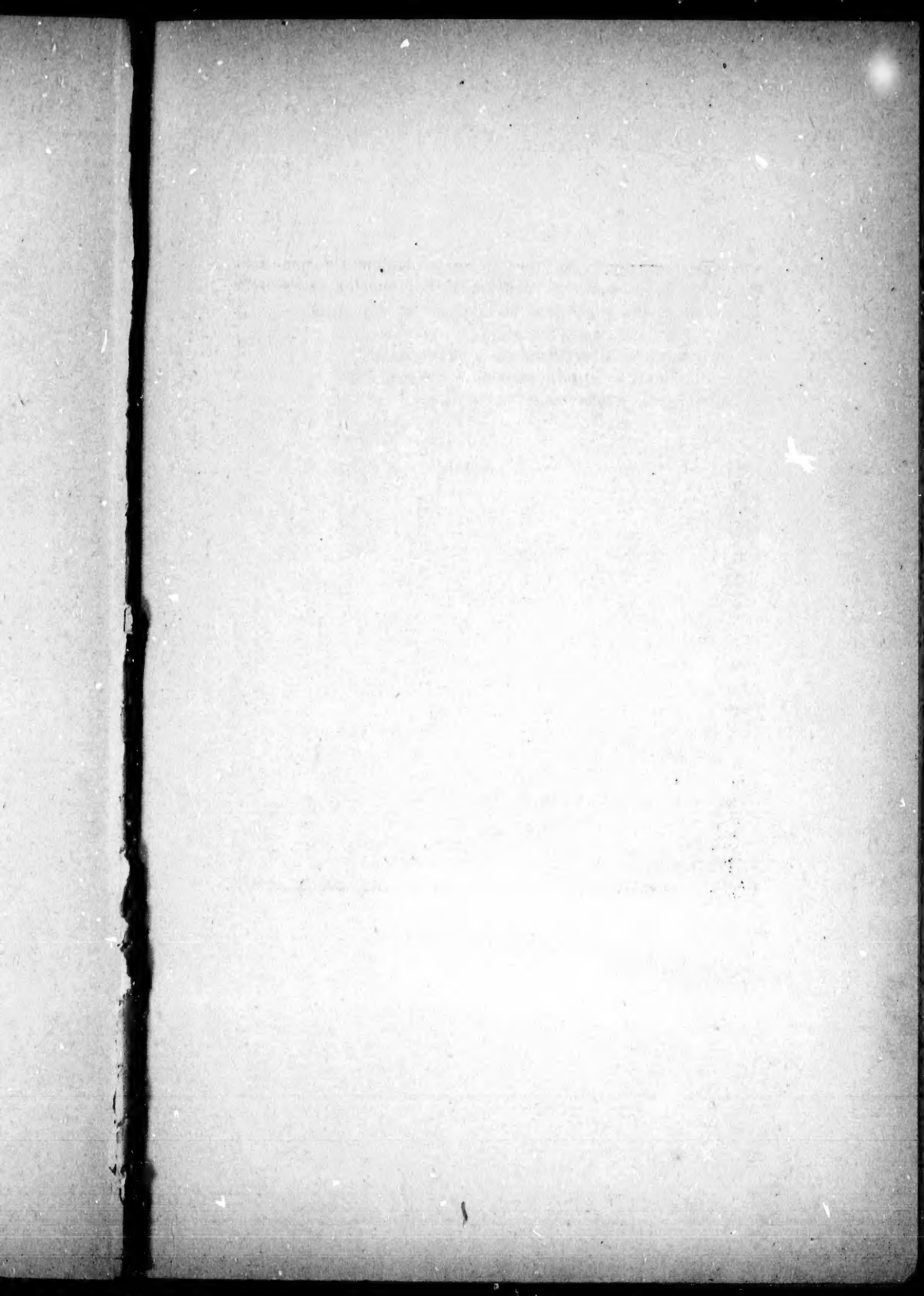
LONDRES

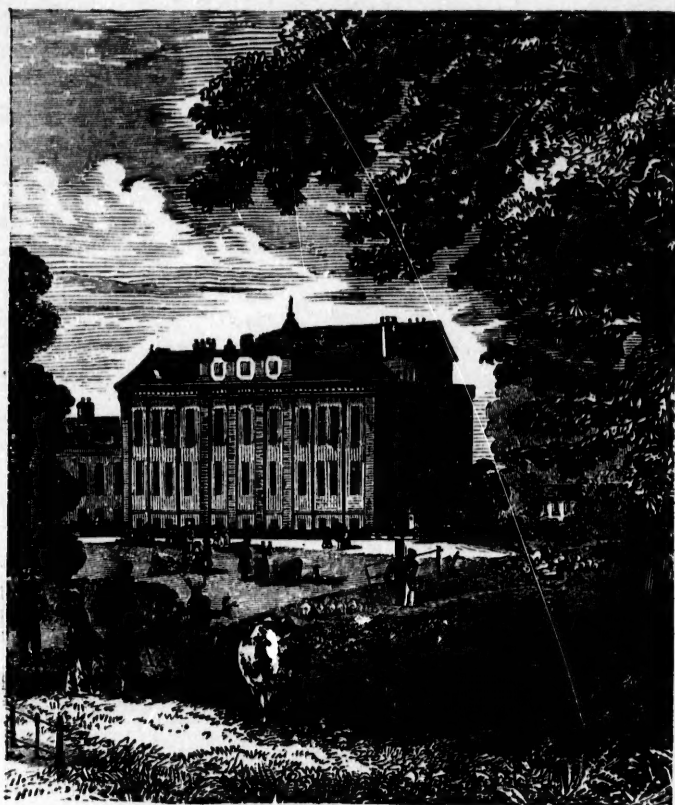
LE CANADA, LES ÉTATS-UNIS

SOUVENIRS DE VOYAGE

1945-49

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR





Jardin et Palais de Kensington.

LONDRES

LE CANADA, LES ÉTATS-UNIS

SOUVENIRS DE VOYAGE

DES BORDS DE LA SOMME AUX BORDS DU SAINT-LAURENT

PAR

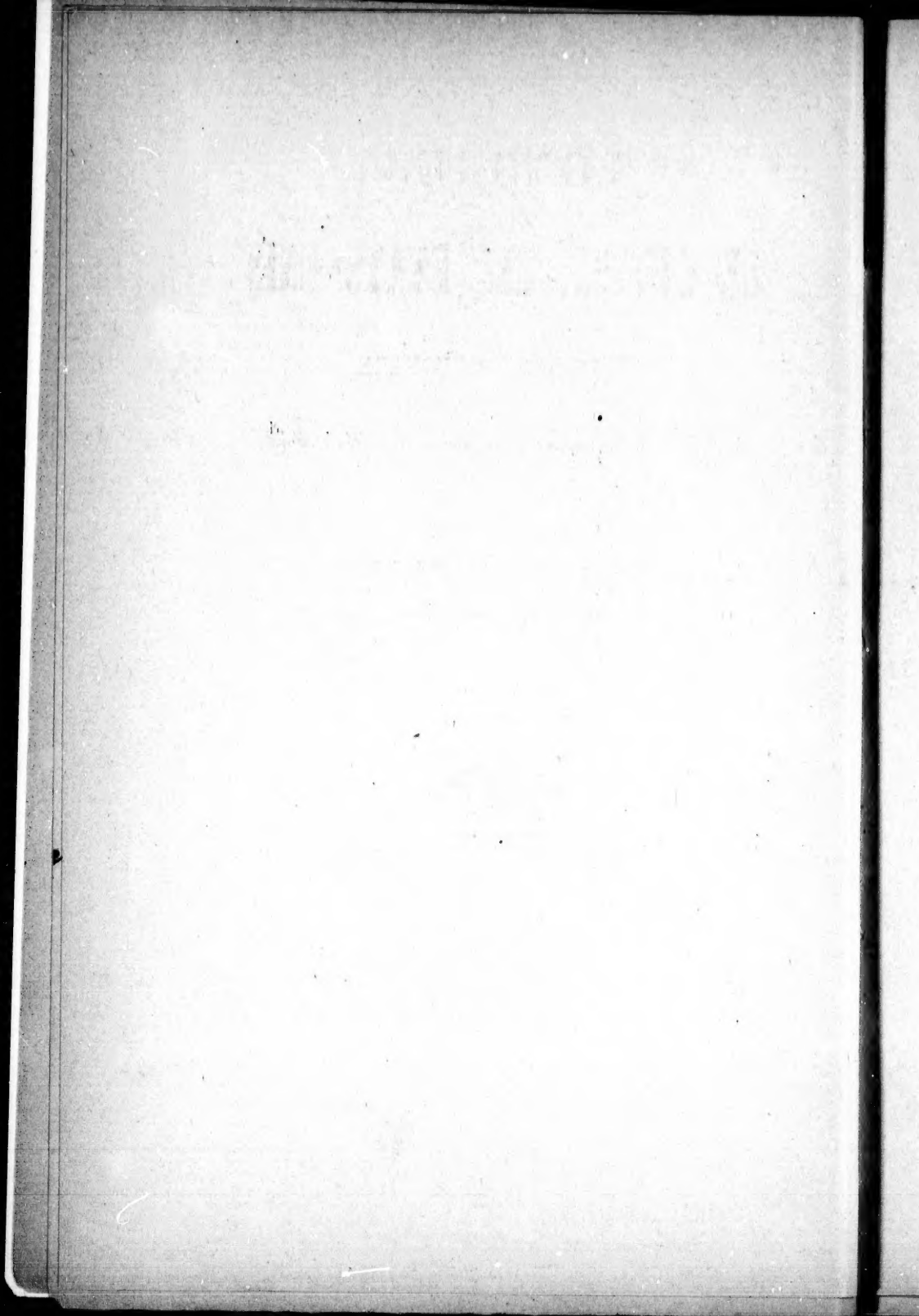
L'ABBÉ MACQUET

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE



TOURS
ALFRED CATTIER, ÉDITEUR

—
1893



LONDRES

LE CANADA, LES ÉTATS-UNIS

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LES ADIEUX. — SAINT-RIQUIER. — ABBEVILLE.
BOULOGNE. — LA TRAVERSÉE. — FOLKESTONE

La Providence a parlé : elle me veut au Canada. Eh bien ! je partirai : je passerai de 45 degrés de chaleur à 30 degrés de froid. Je pourrai parler alors des températures extrêmes et savoir celle que ma santé supportera le mieux. Le temps pressait, car c'était la bonne saison pour le départ. Alors je réglai mes affaires, et je fis mes malles comme pour ne plus revenir. Ma patrie, à cette époque malheureuse, était terrorisée par la Commune, j'éprouvais une peine cruelle à la vue de mon pays devenu la proie des factions. Je fuyais ses discordes civiles, pour aller offrir mon ministère à l'une de ses filles, qu'étreignait le typhus. Le jour du départ arrivé, il me fallut de nouveau rompre les liens de famille et du sol natal.

Ma vieille mère, nonagénaire, s'attachait à moi comme Andromaque à son fils. Bonne chrétienne, elle comprenait mon sacrifice, mais son indécision était grande : Tu ne m'as donc pas assez coûté de larmes ? Tu veux donc hâter mon trépas ? Tu ne seras pas là pour me fermer les yeux ! Saisissant alors mes petites nièces et mon neveu, je lui dis : « O mère, voyez ces petits anges, bénissez-les, élevez-

les comme vous m'avez élevé ; nous nous retrouverons tous au ciel, nous formerons votre couronne ! Que vous serez glorieuse, alors, ô mère ! Allons ! bénissez-moi ! Au revoir ! oui, au revoir même sur cette terre ! car j'ai comme un pressentiment que je vous reverrai encore : Dieu est si bon pour les mères qui donnent leurs fils à l'Église ! Il leur accorde souvent une longue vie : laissez-moi aller gagner des frères à Jésus-Christ, ils seront aussi vos fils. » Elle se jeta à mes pieds avec ses enfants et ses petits-enfants. Je les bénis tous, je les arrosai de mes larmes. Tous ceux qui m'avaient reçu, il y a quelques mois, avec tant de joie m'entouraient tristes et silencieux ; j'allai vers eux, j'eus pour chacun une bonne parole. Je montai précipitamment en voiture pour me dérober à tant d'affections.

En quittant mon village, je m'attachais à en fixer chaque endroit dans mon esprit, afin d'évoquer ces souvenirs lorsque je serais sur la terre étrangère. Oui, voilà bien l'aspect de mon pays : une flèche qui s'allonge en pente ; à droite, un petit coteau, théâtre de mes ébats d'enfance, court vers le nord et divise le terroir en deux parties égales ; au bas du coteau, ce sont des terres, que j'ai souvent foulées aux pieds.

Voyez-vous ces deux jolies maisons, à l'entrée de Saint-Riquier, c'est la demeure du nouveau *Dieu Pan*. Ces deux constructions sont vraiment les plus élégantes et les plus luxueuses du bourg. Où s'arrêtera donc le progrès moderne ? Comme mes yeux se reposaient de préférence sur son imposante basilique, protégée par une muraille de 2 mètres d'épaisseur ! construite depuis des siècles, sa verte vieillesse assistera peut-être encore à la ruine de ces jeunes constructions.

J'allai saluer mon supérieur, et lui demander sa bénédiction : ce ne fut pas sans larmes ; je priai dans cette

église, où je fis ma première communion, me rappelant toujours ce vénérable supérieur qui m'apparut alors comme un pontife, escorté de tous les saints de l'abbaye dont les ossements, renfermés dans de brillantes châsses, forment comme la couronne du sanctuaire. Aussi je me relevai tout consolé et enflammé d'un nouveau zèle apostolique; Riquier et Angilbert m'avaient obtenu des grâces spéciales. Je revins à ma voiture; je jetai un dernier coup d'œil vers la porte de l'étoile du jour, je saluai l'ombre de mon oncle, je regardai l'heure au beffroi, et je poursuivis ma route.

Je ne traversai point la petite rivière du Scardon sans émotion, car je me rappelais avoir franchi, à dix-huit ans, sa largeur, qui mesure 18 pieds. J'accomplis cette prouesse, à quelques pas de la belle et limpide fontaine de *Mise-en-Deuil*, nom qui rappelle sans doute quelques hauts faits d'armes de preux chevaliers des alentours. Je me plaisais au souvenir de la légende des jeunes veuves qui accouraient sur les bords de cette fontaine pour mêler leurs larmes à ses eaux. A quelques pas, j'aperçois la ferme de Drugy, où Jeanne d'Arc fut enfermée lorsqu'elle fut conduite d'Arras au Crotoy; on y voit encore les restes du château, bâtiment en forme de chapelle, où elle fut emprisonnée. La propriétaire fit faire des fouilles qui amenèrent la découverte d'armes et de nombreux ossements. Aujourd'hui, en face de cette métairie, s'élève une gare de chemin de fer qui relie Béthune à Abbeville. Là où retentirent, pendant des siècles, les chants des moines et les accents de la prière, se font entendre, à toute heure, les sifflements de la vapeur et le bruit des machines.

En gravissant la colline, l'horizon se développe; nous dominons la petite vallée du Scardon; notre œil plonge dans un fouillis d'arbres qui laissent à peine apercevoir

un toit; les deux peates de la vallée offrent de riches et riantes cultures, dont les propriétés sont séparées par de vigoureux pommiers. Jamais ces coteaux ne sont déserts: de blancs troupeaux de brebis bêlent ou sommeillent sous leurs ombrages en attendant le réveil de leur indolent pasteur. Là de robustes moissonneurs brandissent, en cadence, leurs faux bien effilées, et rasant toute la plaine, accompagnant leur travail de chants rustiques; plus loin, des jeunes filles font la cueillette des légumes et des fruits; la vieille mère en charge maître Aliboron, qu'elle dirige vers la ville, et le soir elle revient toute joyeuse, la bourse bien garnie.

Nous entrons dans le bois de Saint-Riquier: c'est tout ce qui reste, sans doute, de cette épaisse forêt qui couvrait tous les coteaux d'alentour; et c'est au centre de tous ces grands arbres que Riquier a dressé sa tente; c'est lui, sans doute, qui a donné le premier coup de hache dans ces vastes solitudes. Ses disciples ont continué son œuvre, et nos pères ont pu contempler les cent tours qui faisaient sentinelles devant l'abbaye. Encore quelques années, et il ne restera peut-être plus un arbre de la forêt, car j'ai vu moi-même tomber sous la hache la plus grande partie de ce bois; ce qu'il en reste appartient à un riche propriétaire, qui vient d'y construire un gentil castel; j'espère qu'il léguera à la postérité ce dernier souvenir du temps passé.

A la sortie du bois, notre regard plane sur les fertiles plaines du Vimeu-Vauchelles, dont l'élégante église, le château fraîchement restauré occupent le premier plan; un peu plus loin, le grand arbre de Monfières nous montre sa tête vénérable, il n'ombrage plus qu'à demi la chapelle vénérée; les dix moulins de la cité abbevilloise livrent leurs ailes au vent qui les fait tourner à toute volée. L'air est pur, mais la vapeur que vomissent les locomotives

nous annonce la cité du Ponthieu ; nous ne la voyons pas encore, mais nous apercevons au loin les monts de Caubert qui montrent leurs flancs blancs et déchirés, et lui servent de couronnement : c'est la première enceinte de la ville ; mais, si l'ennemi venait à s'en emparer et à placer ses batteries dans le camp de César, la place ne tarderait pas à capituler. Tout à fait au nord, les monts de la Justice regardent en face ceux de Caubert, et semblent s'être séparés pour laisser un libre passage à la Somme. Au pied de la Justice, le clocher de la chapelle dessine sa blanche silhouette sur l'azur du ciel ; sur le coteau à droite s'étend le champ où dorment les générations passées, et l'on aperçoit sur les collines des routes royales qui serpentent, escortées d'arbres magnifiques.

Enfin voici la ville, avec ses fossés, ses redoutes, ses bastions, ses murailles, ses remparts, ses ponts-levis, ses chaînes, ses portes et ses barrières ; l'homme de guerre vous attend, sabre au poing. Tout cela parle haut, mais en réalité tout cela est maintenant bien inutile. Avec l'artillerie actuelle, quelle est la place forte qui résisterait ? Si on ne peut la prendre, on l'affame. Aussi la plupart de nos places sont-elles déclassées et démantelées. Abbeville est de ce nombre ; sa première enceinte est déjà tombée sous la sape ; ses fossés se comblent ; ses ponts-levis et ses portes sont abattus ; ses terrains militaires sont vendus ou transformés en squares ou en promenades ; d'élégantes villas s'élèvent sur les nivellements : bientôt Abbeville n'aura plus d'autre cachet militaire que ses casernes.

Cependant le passé de cette cité est trop glorieux pour n'y pas revenir. Comme toutes les villes, son commencement a été bien humble. Elle ne fut d'abord qu'une ferme de l'abbé de Saint-Riquier, *Abbatis villa*. Jugez de son antiquité ; sous Hugues Capet, elle avait déjà une première

enceinte qui la mettait à l'abri des maraudeurs et des partisans ; puis les abbés de Saint-Riquier, qui avaient déjà d'immenses domaines, avaient sans doute groupé sur ce point leurs principaux tenanciers. Aussi ce fut à Abbeville que les troupes du duc de Normandie, des comtes de Flandre et de Boulogne, se réunirent, en 1096, avant leur départ pour la première croisade. Devenue capitale du Ponthieu, elle vit encore partir la seconde croisade. Par le mariage d'Éléonore de Castille avec Edouard I^{er}, elle passa aux Anglais. Isabelle, femme d'Édouard II, l'habita. Passant successivement des Français aux Anglais, voire même au duc de Bourgogne, Abbeville posséda souvent dans ses murs les rois de France.

Elle reçut brillamment Charles VIII ; Louis XII y épousa Marie d'Angleterre ; François I^{er} et Wolsey y signèrent une ligue offensive et défensive contre Charles-Quint. On montre encore, dans la rue de la Tannerie, la maison où logea François I^{er}. Henri II la visita aussi, puis Henri IV et Louis XIII qui, le 15 août 1637, voua le royaume de France à la sainte Vierge ; cette cérémonie eut lieu dans la chapelle des Minimes, aujourd'hui la maison mère des Augustines. Abbeville a vu naître saint Bernard, compagnon de Robert d'Arbrisset ; Jean d'Halgrin, plus connu sous le nom de Jean d'Abbeville, archevêque de Besançon et cardinal-évêque de Sabine ; le géographe Samson ; plusieurs graveurs célèbres, entre autres : de Poilly, Daullé, Macret, Hubert Beauvarlet, Dauzel, Levasseur, Mellan et Aliamet ; le poète Millevoye et de Pongerville ; enfin le compositeur Lesueur, dont la statue s'élève sur la place Saint-Pierre.

Abbeville ne possède aucun monument civil. La collégiale de Saint-Vulfran seule donne quelque physionomie à la ville. Cet édifice, commencé en 1488, interrompu en

1539, et repris au ^{xvii}^e siècle, demeura toujours incomplet. La façade, si elle était restaurée, serait splendide : c'est une dentelle de la base au sommet. Trois portails parfaitement décorés, autrefois peuplés de statues et surmontés de pignons évidés, sont couronnés d'une galerie à jour et d'un étage percé, au-dessus de l'entrée principale, d'une grande fenêtre à meneaux nombreux, supportant une rose. Plus haut, on voit une seconde galerie et enfin le pignon terminal décoré de trois statues colossales : la sainte Vierge, saint Vulfran, saint Nicolas, et des ornements à jour soutenant la croix. Les deux tours, percées de longues fenêtres doubles, s'élèvent encore d'un étage et se terminent par une plate-forme, garnie d'une balustrade à jour, dont la hauteur, au-dessus du sol, est de 53 mètres. Les angles de ces tours, qui regardent le pignon, sont flanqués de tourelles ; une autre tourelle, qui renferme l'escalier et prend naissance au niveau de la première galerie de la tour du sud, en masque une partie, et nuit à l'élégance de la façade. Remarquez ce lion colossal, revêtu d'un manteau fleurdelisé ; les lis représentent la France ; le lion, l'Angleterre ; voilà le symbole de l'union des deux nations, par le mariage de Louis XII avec Marie d'Angleterre. Les vantaux de la porte représentent la vie de la Vierge ; ils sont de 1550 et dus à la munificence de Gilles Amourette, comme en témoignent les devises suivantes : *Vierge aux humains la porte d'amour ette estes in virtute labor*, 1550. Faites le tour de cette belle nef restaurée, et vous admirerez ces arcs-boutants, ces contreforts élégants, ces deux galeries avec leurs balustrades à jour, l'une serpentant au-dessous des voûtes de chapelles, l'autre à la base du grand comble ; puis règne encore un faitage également à jour. Peut-on voir quelque chose de mieux festonné et de plus finement découpé que ces pignons qui coiffent les fenêtres des cha-

pelles. Et cette élégante tourelle de Saint-Firmin, qui s'élève si gracieusement parée et si coquettement couronnée de son joli chaperon, ne semble-t-elle pas vous dire : Je suis la reine de ce monument.

Mon séjour à Abbeville fut de courte durée ; cependant je ne pouvais partir sans offrir mes hommages et faire mes adieux à M. l'abbé Michel. Il me fit l'honneur de me faire asseoir à sa table, en compagnie de M^{re} Baron, qui partait pour le Congo. Je franchis la Somme sur un pont tournant, laissant à ma gauche le beau canal de navigation maritime qui met Abbeville en communication avec le port de Saint-Valéry. J'aperçois alors une jolie colline couronnée de bois, c'est la ferme de Tofflet, près de laquelle on retrouve les vestiges d'une forteresse du XI^e siècle. Du Tofflet, on découvre Saint-Valéry et le Crotoy. Du haut de la colline, la vue s'étend même sur la pointe du Hourdel, la mer, toute la baie de Somme et l'estacade du chemin de fer de Saint-Valéry. On remarque ensuite, sur la gauche, l'avant-dernière digue construite en travers du lit de la Somme et les bois de Gouy : de ce côté, c'est le point le plus élevé et le plus pittoresque.

Près de Port-le-Grand, à droite, se trouvent quatre tombes gauloises, dont l'une porte le nom de *Martimont*, *Martis mons*. Les fortes marées montent encore jusqu'à Port, où elles sont arrêtées par une digue. A 1,300 mètres en aval de Port, se trouve l'emplacement du gué de *Blanquetaque*, ainsi nommé de la couleur de la falaise que longe le chemin de fer. C'est là que les Anglais, conduits par le traître Gobin-Agache, varlet de Mons en Vimeu, traversèrent la Somme avant la bataille de Crécy, malgré la bravoure de l'armée française qui défendait ce passage.

Laissant l'embranchement de Saint-Valéry à gauche,

nous entrons dans la plaine du Marquenterre, où les champs cultivés sont entremêlés de pâturages et de marais. Le Marquenterre, dont la surface est d'environ 20,000 hectares et qui occupe tout l'espace compris entre les embouchures de la Somme et de l'Authie, devait autrefois être, en grande partie, couvert par les eaux. Il n'y a pas plus de deux siècles que la Somme, l'Authie, la Maie s'épanchaient sur cette grande surface, et que les marées d'équinoxe en couvraient périodiquement les parties basses; c'est à l'aide de système d'endiguement, curieux à étudier, que l'on est parvenu à rendre ces immenses terrains à la culture. Au sommet de ces collines, à droite, se déroule la lisière de la forêt de Crécy.

Après avoir franchi la Maie, principale artère de dessèchement du Marquenterre, nous arrivons à Rue, ville autrefois très importante, à cause de sa situation sur la mer qui venait battre ses remparts en remontant l'Authie et la Maie. Les ensablements ont fait subir à l'embouchure de ces deux rivières des modifications telles que Rue se trouve aujourd'hui à 6 kilomètres de l'Authie; la Maie y passe toujours, mais elle n'y ressent plus l'influence des marées. Rue avait alors une citadelle et des remparts, qui en faisaient une forteresse citée encore, au xvi^e siècle, parmi les plus redoutables de la France. Aussi fut-elle souvent disputée aux Français par les Anglais. Pendant tout le moyen âge, elle passa constamment des uns aux autres. La destruction de ses fortifications imposée à Richelieu comme condition du traité d'Aix-la-Chapelle eut lieu en 1668.

Passant du département de la Somme dans celui du Pas-de-Calais, je donne moins d'attention aux lieux que nous traversons. Qu'il me suffise de nommer Verton-Montreuil, Étaples et Pont-de-Brique. Je suis tout entier à mon voisin,

charmant Irlandais, protestant de naissance, mais catholique de cœur, admirateur enthousiaste de nos cérémonies religieuses, dont il parlait avec respect et vénération. La conversation était si animée que nous arrivâmes à Boulogne plus rapidement que nous ne le supposions.

C'est une ville dont le premier aspect vous séduit : devant vous, sur une longue et riante colline, s'étagent toutes les splendides maisons de la ville avec de riches hôtels qui rivalisent de luxe et de confortable. Au centre vous apercevez les flèches de toutes les églises : Saint-Pierre, paroisse des marins ; Saint-Nicolas, quartier du haut commerce ; Brecquerecque, l'un des faubourgs les plus pittoresques de la ville, entourés de verdoyants coteaux. Les tours, les remparts, le dôme gigantesque qui domine toute la ville : c'est la vieille cité ; à votre extrême gauche, par dessus tous ces mâts, toutes ces cheminées à vapeur, à travers toutes ces vergues, voyez ce beau monument, qui semble flotter sur les grandes eaux ; c'est le magnifique établissement des bains. Il est assis au milieu d'un parc ravissant, entre la jetée et les bâtiments de la douane ; en face de lui, la *Liane* s'engouffre dans la Manche, et au large on suit de l'œil les steam-boat qui jettent la vapeur à tous les vents ; la blanche et timide voile du pêcheur qui s'arrondit et folâtre au-dessus des flots. A droite, la *Liane* descend lentement, baigne les coteaux de *Brecquerecque* et s'arrête pour former un bassin, en forme de lac, dont les eaux croupissantes laissent parfois échapper une odeur fétide. De l'autre côté, c'est le faubourg de *Capécure*, avec son bassin à flots, ses vastes ateliers de constructions pour le chemin de fer, et ses nombreuses usines. Toute cette cité ouvrière est comme emprisonnée par la rivière et par les coteaux qui se terminent brusquement en falaises.

Je sentais que je m'éloignais déjà de la France; que j'avais déjà un pied sur la terre étrangère : tout changeait de physionomie, les hommes et les choses. Les enseignes des maisons sont tantôt en anglais, tantôt en français. Notre langue, si douce, si harmonieuse, subit déjà le voisinage de la rudesse de l'accent britannique.

Je parcourus les quais, jusqu'aux bains publics; la foule circulait en cet endroit, et me rappelait nos grandes villes maritimes, quoique Boulogne soit à la fois une ville de commerce et une ville de bains. Son commerce est tout *fashionable*; c'est à qui de Paris ou de Londres expédiera les produits les plus riches et les plus finement travaillés. Les quais sont encombrés de colis, on se fraye un passage avec peine pour le départ des paquebots; aussi la Manche offre-t-elle un splendide coup d'œil! Qu'ils sont beaux au large, ces navires sous toutes leurs voiles et courant des bordées! Ces steamers qui fendent les flots, comme des tritons, et vous apparaissent, de loin, comme de lugubres fantômes, vomissant une noire vapeur! Et ces petites barques bercées par les flots et semblant dormir, pendant que d'actifs pêcheurs les remplissent de poissons! Cette immense plage, où courent et se croisent des voitures remplies de baigneurs. Ces cavaliers et ces amazones qui caracolent sur le sable! Tous ces touristes aux costumes si variés! Et cette innombrable fourmilière de jeunes enfants et de jeunes bébés, qui se roulent dans le sable! Ces vigoureux marins, avec leurs vareuses jaunâtres et leurs tricornes rabattus sur les épaules, et, pour couronner ce tableau, une mer sombre et verdâtre, toujours en mouvement et se prêtant à tout.

De la plage j'escalade aussitôt le quartier des marins, des sentiers à pic et taillés dans le roc ne me font pas peur; je les gravis avec une certaine aisance, me rappelant mes

ascensions dans les montagnes du Bernica. Je me demande cependant si ces huttes juchées sur des pointes de rochers sont bien des maisons. Ça et là, de longues perches, qui sortent des fenêtres et laissent pendre au-dessus de vos têtes de noirs filets; des paniers d'osiers, qui encombrent les ruelles étroites; des harpons suspendus aux murailles, des vareuses qui s'égouttent et sèchent au soleil; de vieux et impotents marins, assis sur le pas de leur porte et parlant un *argot* compréhensible pour eux seuls; et ces femmes à demi vêtues raccommendant les vêtements de leurs maris ou de leurs petits mousses! Ici les joyeuses chansons; là, les sanglots et les pleurs pour ceux qui ne sont plus; plus loin, la prière pour les absents! Quel contraste offre cette population avec celle de la plage! Ici des corps durs, comme les rochers qu'ils habitent; là, des corps mous et mobiles comme le sable qu'ils foulent! Ici, des caractères sérieux et pensifs; là, des caractères légers et irréfléchis! Ici, des hommes naturellement religieux et portés à la prière; là, des hommes indifférents à tout, excepté aux jouissances de la vie! Aussi je fus étonné de trouver une des plus belles églises de la ville dans un quartier si déshérité. Construite dans le style ogival du *xiv^e* siècle, une belle tour carrée l'embellit, domine le port et tout le quartier des marins, semblant dire à tous ses visiteurs: « Voyez comme m'a parée la foi de mes pauvres pêcheurs! » C'est grâce aussi au dévouement du vénéré pasteur, l'abbé Sergeant, que de telles merveilles ont été accomplies. Tous ces bons marins se groupent autour de lui, et chaque année l'on voit descendre sur la plage le pasteur et les ouailles. Il bénit solennellement la mer avant le commencement de la pêche, entouré de ces fiers et rudes marins, la tête nue et la bannière flottante. Quel imposant spectacle!

Je redescendis dans la basse ville que je parcourus dans

toute son étendue ; les rues sont bien percées et fort élégantes. Je commençai alors mon ascension vers la haute ville appelée la Cité. Voici le musée et la bibliothèque ; je m'incline devant le sanctuaire de la science, et j'arrive enfin devant la *Porte des Dunes* ; je tourne le dos aux *Teintelleries*, laissant à gauche le champ de foire ; je m'engage sous cette porte lourde et massive ; me voilà dans la haute ville. Celle-ci est circonscrite dans une enceinte resserrée de murailles, qui forme un quadrilatère à peu près régulier, 400 mètres de longueur sur 325 mètres de largeur. L'angle nord-est est occupé par le château ; de distance en distance, s'élèvent des tours rondes d'une hauteur de 17 mètres. Chaque angle de ce quadrilatère était défendu par d'énormes tours et par des ouvrages avancés, que Louvois fit démolir. A l'intérieur, les remparts offrent une délicieuse promenade sous de beaux et grands arbres. De ce point l'on jouit d'un magnifique coup d'œil : la basse ville est à vos pieds, l'œil se repose sur les verdoyants coteaux de *Breccquereque* et sur les falaises de *Capécure*. En se promenant sur la Manche, par un beau soleil, il est facile d'apercevoir les falaises et le château du Douvres. Les Boulonnais ne mettaient pas seulement leur confiance dans les tours et les remparts de leur ville, mais surtout dans la Vierge mère. Son image est placée au-dessus de la *Porte des Dunes* et de la *porte Neuve*, comme une sentinelle avancée ; ici, elle s'appelle *Patrona nostra singularis* ; là, *Urbis et orbis honor et domina*.

Aussi, grâce à son admirable position, le port de la *Gessoriacum* primitive et de la *Bononia* du iv^e siècle fut le plus renommé de la Gaule occidentale et le point d'embarquement pour la Bretagne. Plusieurs savants veulent même que Boulogne soit le *Portus Itius* des *Commentaires* de César.

Du reste, ce port fut fréquemment visité par les empereurs romains. C'est *Caligula* qui y fait élever un phare et la tour d'Odres ; c'est *Claude* qui s'y embarque et y laisse un arc de triomphe ; c'est *Adrien* qui y construit plusieurs monuments ; *Caransius* en fit la capitale de son empire ; *Constantin* y séjourna. Après le régime impérial, Boulogne eut ses comtes ; l'un d'eux fut, dit-on, le père de *Théodose le Grand*. En 449, elle résista à *Attila*, mais elle fut conquise par les Francs, sous Clovis. Le Boulonnais et le Ponthieu formèrent, sous la première et la deuxième race, la France maritime gouvernée par des comtes ou des ducs amovibles. C'est au VII^e siècle que l'image de Notre-Dame aborda sur une barque désarmée. Après avoir appartenu aux maisons de Champagne, d'Alsace, de Dammartin et d'Auvergne, le Boulonnais fut réuni à la couronne par Louis XI. Ses successeurs se reconnurent vassaux de Notre-Dame-de-Boulogne. Henri VIII assiégea Boulogne avec trente mille hommes, la dévasta et la peupla d'Anglais ; mais la peste se chargea de les exterminer. Enfin l'Angleterre la remit à la France pour 400,000 écus. A dater de cette époque, Boulogne défendit toujours vaillamment ses côtes. En 1801, Bonaparte, alors premier consul, voulant tenter une descente en Angleterre, choisit Boulogne comme point stratégique. Qui ne se souvient de ce fameux camp d'Ambleteuse, de la flottille de débarquement du vice-amiral Bruix, des gigantesques travaux du port, du bassin à flots, des batteries, des forts et des établissements militaires pour protéger la ville. Napoléon vint trois fois visiter le camp de Boulogne ; le 16 août, 1804, il y fit la seconde distribution des décorations de la Légion d'honneur. La défaite de Trafalgar et une nouvelle coalition de l'Autriche et de la Russie obligèrent l'empereur à lever le camp, en 1807.

Boulogne eut encore l'honneur de donner naissance à *Godefroy de Bouillon*, à son frère *Baudoin*, au *P. Lequien*, dominicain fort érudit ; au littérateur *Leuliette*, à l'oratorien *Dannon*, à *Sainte-Beuve*, aux trois peintres *Delacroix* et aux deux *Coquelin*.

Le quadrilatère renferme encore un assez beau monument, j'ai nommé Notre-Dame, œuvre du vénéré M^r Haffreingue, édifice du style gréco-romain, laissant cependant beaucoup à désirer sous le rapport des proportions et du bon goût. La coupole est surmontée d'une lanterne à jour qui renferme une statue colossale de la Vierge Immaculée ; la croix qui domine la lanterne atteint 200 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Je revins à mon hôtel, fatigué de mes courses ; aussi je dormais profondément lorsque je fus réveillé par la voix rauque du garçon qui me criait : Monsieur, il est deux heures, et le bateau part à trois ! Je m'habillai rapidement, et à deux heures et demie j'étais à bord du paquebot qui devait me déposer sur la terre d'Angleterre. En me promenant sur le pont du navire, quelle agréable surprise ! J'aperçois au milieu de cette masse d'étrangers un ancien camarade de collège ; nous faisons vite connaissance en parlant de l'objet de notre voyage et de notre mutuel embarras, car nous ignorions la langue anglaise ; mais nous comptons sur la Providence qui n'abandonne jamais celui qui met sa confiance en Elle.

Déjà nous glissons sur une mer polie comme une glace ; on se croirait dans un salon, tellement la mer est calme. Les côtes de France s'éloignent ; peu à peu elles s'abaissent et semblent vous donner un dernier salut, en plongeant sous la vague et reparaissant aussitôt pour disparaître. Je tournai alors mes regards du côté opposé, et je vis se dresser devant moi cette barrière grave et

sévère que, depuis Guillaume de Normandie, le pied de nos marins n'a pas encore franchie ; les fils d'Albion peuvent être fiers de leurs frontières, ce sont les plus belles côtes maritimes que je connaisse en Europe.

Deux heures après mon départ de Boulogne je posai le pied sur la terre d'Angleterre. Je ne vous parlerai pas de la petite ville de *Folkestone* ; elle n'est, en ce moment, qu'un point d'atterrissement ; mais, dans quelques années, elle deviendra une grande et belle ville. Il y a cinq ans, qui aurait pu croire à un port dans ces parages !

Je sors de la douane anglaise, trainant avec moi mes deux petites malles en fer-blanc, ayant eu la précaution de laisser mes gros bagages à Boulogne ; sans cela j'aurais eu des droits énormes, 300 francs environ, pour mes livres. Je les fis venir à Londres en transit pour le Canada, de cette manière ils ne furent pas ouverts ni frappés d'aucun droit. Je me hâtai de déjeuner pour quitter au plus vite cette petite ville.

Le cercle des maisons se resserre autour des champs que traverse la voie ferrée. Nous arrivons à Londres, dont les faubourgs se prolongent à l'infini vers le sud et l'est. Le chemin de fer traverse les rues sur de grands viaducs. L'atmosphère est saturée de fumée de charbon fournie par les nombreuses usines de la capitale ; le tumulte augmente. Nous voyons à droite et à gauche sur les voies de service d'interminables files de wagons, de trucks, de locomotives, de tenders. Après avoir dépassé l'ancienne gare de *London-Bridge*, et laissé à droite l'embranchement de *Cannon-Street*, nous franchissons la Tamise, entre le pont de *Waterloo* et le pont de *Westminster*, et nous arrivons enfin à la station de *Charing-Cross*.

CHAPITRE II

UN MOIS A LONDRES

Me voilà donc dans l'immense et riche capitale de l'Angleterre ; je m'empare rapidement de mes petits bagages, je hèle un fiacre, et je me fais conduire chez de bons et excellents amis, qui me reçurent avec la plus grande cordialité. Le lendemain, à ma première sortie, j'admirais avec un véritable étonnement ces larges rues, ces trottoirs sablés où dix personnes peuvent marcher de front, des rues longues de 17 kilomètres, non pavées, très propres et semées de graviers macadamisés, sillonnées par des milliers d'aqueducs, qui apportent l'eau aux plus petites maisons, des rues où se pressent chaque jour trois ou quatre millions d'hommes ; où le trottoir de l'aristocratie n'est pas celui du peuple. Je marchais toujours, mais, ne voyant pas de termes, je pris une voiture pour reconnaître les différents quartiers de la ville et avoir une vue d'ensemble.

Je m'engageai donc dans la grande artère centrale qui traverse Londres d'une extrémité à l'autre. Elle commence à *Norland-town* à l'ouest de la Métropole ; limite, au nord, sous le nom d'*Uxbridge-road*, les jardins de *Kensington* et de *Hyde-Park*, entre dans Londres pro-

prement dit, près de l'Arche-Triomphale et forme la large rue d'*Oxford-street* parfaitement droite et d'une longueur de plus de 2 kilomètres ; puis elle se confond avec *Holborn*, rue longue d'un mille. Après avoir franchi, sur le nouveau viaduc d'Holborn, la profonde vallée de la *Fleet*, qui sépare Londres en deux parties, la grande artère longitudinale, appelée ici *Skinnir-street*, puis *New-gate-Street*, s'élargit tout à coup, non loin de la cathédrale Saint-Paul, pour former *Cheapside*, la rue la plus fréquentée de la Métropole ; celle-ci se continue, en droite ligne, par la rue de *Poultry*, passe à côté de la Banque, de la Bourse, de Mansion-House, et, faisant une légère déviation vers la gauche, elle prend successivement divers autres noms pour se prolonger au loin dans les campagnes, jusqu'au-delà des frontières du comté de *Middlesex*. Une autre rue parallèle vient se déverser dans la grande artère centrale de *Cheapside*.

Ces deux grandes artères sont le trait le plus important de la topographie de Londres.

Je mentionnerai cependant une troisième voie, encore parallèle, de formation nouvelle, *Vittoria-street*, puis une quatrième ligne de rues, qu'on pourrait appeler les boulevards de Londres ; celle-ci décrit un immense arc de cercle au nord des deux artères longitudinales, et prend aussi différents noms.

Les principales artères du sud au nord sont : 1° la grande ligne qui part du port de Londres ; 2° la voie qui part du pont de *Blackfriars*, longe la vallée de la *Fleet*, et débouche sur la grande artère septentrionale ; 3° une ligne très importante, qui part du palais du Parlement, se dirige droit au nord jusqu'à *Camdem-Town*, et se prolonge vers le nord-ouest, bien au-delà de *Hampstead* ; 4° *Regent-street*, la rue la plus fashionable

de Londres ; 5° la grande rue d'*Egware-road*, longue de 7 kilomètres, qui se dirige vers le nord-ouest d'*Oxford-street* au *Lac de Brent*.

Les trois centres du croisement les plus importants dans ce réseau sont : *Cornhill*, au milieu de la Cité ; *Charing-Cross*, entre la ville commerçante et la ville aristocratique ; *Elephant and Castle*, au milieu géométrique de *Southwark*, la partie méridionale de Londres... Toutes les rues de cette ville mises à la suite donneraient une longueur de 6,164 kilomètres, c'est-à-dire l'étendue d'Édimbourg à l'équateur.

J'ajouterai que la première impression que Londres fait sur les étrangers est généralement triste. Cette ville immense vous apparaît comme étouffée sous un nuage, noir ou gris suivant la saison : ce nuage pénètre partout et souille pendant la promenade les habits et le visage des promeneurs ; pendant le mois de novembre le brouillard est tellement épais qu'il envahit la ville au point d'y produire souvent l'obscurité en plein jour.

Maintenant que je connais les principales artères de la grande ville, je veux faire une étude des différents quartiers ; ils sont au nombre de quatre : 1° la *Cité* ; 2° l'*East-End* ; 3° le *West-End* ; 4° *Surrey-side*. On peut y ajouter encore les faubourg du nord.

En nommant la Cité, j'ai nommé le peuple anglais ; car ce petit coin de 221 hectares est bien le cœur de la Métropole, le comptoir de l'Angleterre ; le centre des affaires, le siège du crédit, le rendez-vous des négociants : là sont les grandes institutions du pays : la Banque, la Bourse, la Monnaie, la Douane, la Poste, l'Excise, la corporation municipale, les tribunaux et les prisons. Où trouveraient place tous ces hommes si la marée du soir n'emportait pas tous ceux que la marée du matin y a apportés,

les habitants de la Cité seraient promptement asphyxiés ; car ils comptent à peine pour un vingtième dans cette population flottante ; celle-ci a émigré, laissant ses habitations aux comptoirs, aux magasins, aux édifices publics ; étouffée, privée d'air pendant le jour, elle va demander à la campagne le frais et le calme de la nuit ; aussi chaque matin vous voyez arriver par centaines de mille tous les employés, à pied, en omnibus, en cabs ou en steam-boat. Et là jusqu'à cinq heures du soir les sept rues de la Cité versent des flots d'hommes dans ce carrefour central de l'immense ville. Les maisons retentissent d'un bruit incessant produit par le roulement des voitures, des camions et des chars ; sur les trottoirs vous êtes coudoyés par des hommes à la physionomie grave et pensive, au regard distrait et avide, au pas précipité, au souffle haletant et brûlant. A six heures du soir un morne silence règne dans la Cité ; les maisons fermées ressemblent à des sépulcres ; les corps qui leur donnaient la vie se sont évanouis, comme des ombres ; les uns sont partis pour leurs villas, les autres plus modestes ont regagné leurs petites habitations des faubourgs.

Entre la *Cité* et le *West-End*, les deux pôles de la richesse anglaise, est venue se placer la ville boutiquière et bourgeoise, industrielle et travailleuse, avec son mouvement incessant, ses larges rues, ses innombrables magasins, ses deux millions de petits commerçants, d'artisans et d'ouvriers : c'est le *Strand*, *Holborn*, *Oxford-street*, *Leicester-Square* et *Saint-Gilles*. Ici sont les théâtres et les lieux d'amusement. *Leicester-Square* est habité par des Français, des Allemands, des Polonais, des Espagnols. Aussi les Anglais fuient ce quartier, comme un lieu de perdition. Il est également habité par les épiciers, les taver-niers et les débitants, la plupart Anglais et Irlandais.

Auprès d'*Oxford-street* et de *Piccadilly* se trouve *Saint-Gilles*, repaire de toutes les misères et de toutes les débauches. Vous passez à Londres de la plus brillante opulence à la pauvreté la plus repoussante. De misérables femmes, couvertes de haillons, parcourent les rues nu-pieds ; un chapeau fané recouvre ces têtes flétries ; et le nombre en est grand. Quelle pitié, mon Dieu ! Aussi ce quartier est déserté par les riches pour lesquels ce contact semble un déshonneur. Chaque quartier de la ville a une rue pour les pauvres. On y rencontre de grandes filles, à la chevelure épaisse, aux jambes nues, un mauvais haillon à peine croisé sur la poitrine, qui vous regardent d'un œil hagard et farouche ; on lit la souffrance et la faim sur ces figures maigres, hâves, terreuses, martelées et vergetées par le froid ! Il y a là de pauvres diables qui ont toujours eu faim, depuis le jour ils ont été sevrés.

Le commerce aujourd'hui, progressant sans cesse, a envahi l'ancien *West-End*, le quartier riche, aristocratique et fashionable par excellence. Celui-ci s'est donc retiré de l'emplacement qu'il occupait, entre *Regent-street*, *Piccadilly*, *Hyde-Park* et *Oxford-street*, pour s'étendre dans la campagne, de manière qu'aujourd'hui le *West-End* comprend tous les quartiers à l'ouest de *Trafalgar-Square*, jusqu'à *Chelsea*, *Brompton*, *Kensington* et *Nosting-Hill*. *Regent-street* est donc maintenant la plus belle rue de Londres, bordée de chaque côté de magnifiques colonnes corinthiennes cannelées avec des arcades, comme la rue de Rivoli. Mais les magasins n'ont ni l'élégance ni le luxe des étalages de Paris. Suivons l'aristocratie dans sa migration ; c'est à l'est de *Hyde-Park*, à *Crosve-non-Square*, qu'elle a établi son quartier général. C'est là qu'habitent les grands dignitaires de l'État, les diplomates, les riches banquiers de la Cité, les Pairs et les Grands du

royaume, les membres de la haute Église, du Parlement. Refoulés à l'ouest par la marée montante du commerce, et suivis par un flot de nouveaux enrichis, qui désirent passer pour de grands seigneurs, ils se sont établis dans *Belgravia*, quartier silencieux et solennel, remarquable par ses larges rues, ses longues files de maisons uniformes et ses deux grands squares de *Belgrave* et d'*Eaton* ; ce quartier forme une espèce d'ovale entre *Hyde-Park* et les jardins de la reine. Pour fournir aux besoins de cette colonie aristocratique, les trois villages de *Pimlico*, de *Chelsea* et de *Brompton* se sont transformés en quartiers populeux et commerçants.

Pimlico est habité par la haute bourgeoisie et la classe des petits *Gentilates-gentry*. *Chelsea* est peuplé d'une foule d'hommes ruinés et de parvenus avarés, qui veulent se faire passer pour des gentlemen. *Brompton* est le quartier des familles valétudinaires ; aussi est-ce là qu'est construit le grand hôpital. Le quartier de *Little Asia*, au nord du Parc de *Kensington*, est habité par d'anciens officiers et des fonctionnaires de l'Inde.

Westminster est la cité officielle ; elle renferme les palais, le Parlement, les ministères et les casernes. Le quartier de Saint-James, à l'est du Parc, a été accaparé presque en entier par les clubs et autres établissements fashionables.

Paddington est un immense et nouveau quartier, limité au sud par *Hyde Park* ; au nord-est, par *Edgewareroad* ; il se confond de plus en plus avec les quartiers élégants de *Baywater* et de *Norland-Town*. La rue la plus monumentale de *Paddington* est *Westbourne-Terrace*, avec ses jardins, ses grands arbres et ses maisons à péristyle et colonnes en stuc.

Le district de *Regent's-Park*, situé au nord-est de Pad-

dington, est habité principalement par la petite bourgeoisie et la *gentry*. Georges IV voulut y établir l'aristocratie; il y fit bâtir des maisons monumentales; mais la fashion ne fit pas un pas. Le pourtour de *Regent's-Park* est parsemé de gracieuses villas, aux murailles festonnées de plantes grimpantes : c'est le quartier de *Saint-John's-wood*, habité par de petits négociants retraités. A l'est de *Regent-street*, s'étend le quartier commerçant de *Somerset-town* et les avenues tranquilles de *Camden-town*. Les médecins célèbres habitent *Marylebone*. Un grand nombre de légistes préfèrent les beaux squares de *Montague de Russell*, de *Bedfort*.

Au nord de la Cité, et à l'est de *Camden-town* s'étendent les faubourgs, habités par la petite bourgeoisie, les employés de commerce et une partie de la colonie étrangère.

A l'est se déroulent les quartiers les plus pauvres et les plus sordides de la Métropole.

Clerkenweel, situé au nord de *Holborn*, célèbre par ses fabriques d'horlogerie, n'est pas aussi hideux que Saint-Gilles, mais c'est le district de l'ignorance et du vice; ses défilés ne sont connus que par le policeman déguisé, se faufilant par des escaliers disjoints et brisés, jusqu'au repaire du voleur nocturne; ou par le missionnaire de la cité, agenouillé, à minuit, devant quelque paria, agonisant sur une paille infecte.

Spitalfields, à l'est de celui-ci, est le quartier des tisserands; ils ne gagnent que 10 shillings par semaine; ce sont, pour la plupart, des protestants français émigrés lors de la révocation de l'Édit de Nantes. Leurs maisons sont petites, malsaines et délabrées. Ces hommes végètent, et cependant ils sont probes et moraux; c'est le résultat de la vie de famille.

Bethnal-Grun, paroisse de quatre-vingt mille habitants, située entre *Spitalfields* et *Victoria-Park*, se compose également de tisserands irlandais. Les maisons de ce district, dit M. Léon Faucher, sont dans un état de délabrement, dont celles de *Spitalfields* même ne sauraient donner une idée; on les construit souvent en planches mal jointes, ce qui leur donne bientôt l'aspect de misérables étables; il s'y passe souvent des drames horribles, au point que M. *Lithey*, inspecteur de la salubrité publique, rapporte que, dans une maison garnie où les mendiants abondent, la nuit un homme, mort d'inanition, fut retiré du paquet de chiffons qui lui avait servi de lit, et laissé sur le plancher où des rats et un chien le dévorèrent en partie.

Whitechapel rivalise avec *Saint-Gilles* pour la pauvreté. Cet amas de rues étroites, d'allées tortueuses et obscures comprend huit mille maisons et confine à la Cité. Le chemin de fer de *Blakwaall*, dit encore M. Léon Faucher, traverse *Whitechapel* dans toute sa largeur. Du haut des arcades, sur lesquelles la voie de fer est placée, la vue plonge à loisir dans les secrets de cette misère: on aperçoit des femmes hâves qui se montrent aux fenêtres, des enfants blêmes qui se vautrent dans la fange, des haillons suspendus au-dessus des rues, comme pour intercepter la lumière ainsi que la chaleur; çà et là, des briques et des immondices dans les espaces libres; des mares fétides, tel est le spectacle que présente *Whitechapel*, vu à vol d'oiseau. Les juifs y ont leurs comptoirs, leurs maisons, leurs cimetières et leurs établissements de charité. Les curiosités de *Whitechapel* sont principalement la rue des Bouchers et la foire aux chiffons. Cette rue ne le cède pas en horreur pittoresque à la fameuse rue de Francfort, où je me promenais en enfant. Aux auvents des maisons délabrées sont accro-

chés des cadavres entiers de bœufs, dont les entrailles sont encore sanglantes, des quartiers d'agneaux; des baquets remplis de chairs dépecées, sont étalés sur les tables dans un affreux désordre. Devant la porte, dit M. Thomas Miller, on voit presque toujours le boucher se pavanant dans son costume traditionnel, les culottes bleues, les bas de laine et le tablier sanglant. La foire aux chiffons, située dans *Houndsditch* (le fossé du chien), consiste en une longue rangée de boutiques ignobles, ouvertes à tous les vents, remplies de guenilles et de chiffons. Les autres quartiers pauvres ressemblent, à peu de chose près, à celui-ci, ils renferment les docks les plus importants et la majeure partie de la population maritime.

Sur la rive méridionale de la Tamise, dans le comté de *Surrey*, se trouvent les quartiers de *Greenwich*, *Rotherhithe*, *Deptford*, *Bermondsey*, *Southwark*, *Lambeth*.

Greenwich est une cité du comté de *Kent*, forte de 167,632 habitants. *Deptford* et *Rotherhithe*, où sont les docks du gouvernement, restent, comme la précédente, le centre du commerce de bois de construction; elles sont habitées par les bateliers, les marins, les crocheteurs et les porteurs de charbon... *Bermondsey* présente une physionomie aussi hideuse que *Whitechapel*, quoique moins misérable. Elle renferme presque tous les établissements où l'on s'occupe de la mise en œuvre des peaux et des laines. Aussi quelle odeur fétide l'on respire ici, ainsi que dans *Lambeth* où se trouvent les usines du noir animal.

Pour retrouver un quartier et des villas élégantes, il faut remonter jusqu'à plusieurs milles au sud du pont de Londres, à *Camberwell*, habité par de riches commerçants allemands. Alors se développent les districts de *Newington*, *Brixton* et *Clapham* où demeurent les familles de la petite

bourgeoisie. Beaucoup de pensionnats sont aussi groupés autour de *Clapham-Common*. La ville s'étend surtout de ce côté, elle envahit même les prairies ; chaque année la Métropole voit s'élever dix ou onze mille maisons nouvelles pour y recevoir les nouveaux venus.

Je n'ai pas encore dit un mot de la Tamise, et cependant c'est bien le cœur et la vie de la Métropole, c'est la grande rue de Londres ; c'est par cette rue que se fait son colossal commerce d'exportation et d'importation. Quelle vie ! quel mouvement sur ces eaux jaunâtres ! Tous les pavillons s'y déploient, toutes les langues s'y parlent, tous les costumes s'y dessinent ; on glisse, on vole sur ces eaux, plus nombreux que les cormorans sur les côtes, plus rapides que l'aigle qui traverse la plaine. Et ce va-et-vient, ce croisement de milliers de navires se fait dans le calme et le plus rigoureux silence. Ici tout parle aux yeux, vous ne pouvez même pas saisir tous les mouvements rapides de ces locomotives subites et instantanées ; vous regardez, et tous ces navires filent et fuient devant vous comme des fantômes éperdus ; autant vos oreilles bourdonnent dans *Oxford-street*, autant vos yeux se fatiguent et se ferment devant cette scène, que je ne puis comparer qu'à un peuple de muets. Aussi les Anglais appellent-ils leur fleuve *Silent-Highway* (la route silencieuse). Ici en effet on ne se parle que par signaux. La Tamise, dit M. Esquiros, a le génie anglais, elle est sombre, profonde, laborieuse, puissante. Monté sur la proue d'un de ses innombrables bateaux à vapeur, il faut voir les ponts de Londres, les édifices publics, *Westminster*, *Saint-Paul*, *Sommerset-House* et tous ces clochers, qui, à une grande distance, se lèvent dans le brouillard, avec des airs de spectre ; mais surtout les toits angulaires des vieux *wharves*, avec les grues et les chaînes qui soulèvent vaillamment les massives et obs-

cures richesses du monde entier. Ces grues innombrables, élevées sur les jetées des noirs entrepôts, suggèrent, ajoute un écrivain anglais, l'idée de potences gigantesques dressées à seule fin de favoriser le penchant national des Anglais pour le suicide par pendaison.

Je commence donc, à pied, mon intéressante promenade le long de ce fleuve si mouvementé. Je pars du pont du *Westminster* jusqu'au pont de *Blackfriard*. Quelle course! quel grandiose aspect! Comme ces eaux, couvertes de navires, remuées jusque dans leurs profondeurs, emprisonnées dans ces gigantesques et luxueuses murailles de granit, illuminées par ces milliers de candélabres, dominées par ces quinze ponts, qui sont autant de chefs-d'œuvre de l'art, contemplées par tous ces docks immenses, semblent les inviter à entrer dans leurs bassins, et leur crier sans cesse: Apporte, apporte! Comme ces eaux doivent être fières et satisfaites aujourd'hui de la Métropole; car, il y a trente ans, elles étaient bien délaissées et cependant elles apportaient, comme aujourd'hui, à la grande ville l'or et l'argent de toutes les nations. De bien longs siècles les laissèrent dans l'oubli et la plus profonde humilité; noires et fangeuses, en rongant leurs berges mal avoisinées, elles coulaient loin des palais de *Piccadily* et du *West-End*. Mais la Métropole a enfin compris ses devoirs: reconnaissons sa main dans les travaux gigantesques qu'elle a exécutés sur les deux rives de ce fleuve célèbre.

Quelle œuvre gigantesque que celle des ponts sur la Tamise! Les arches ont 73 mètres d'ouverture sur 17 mètres de hauteur. Je m'arrêtai stupéfait devant le pont de *Southwark*. Celui de *Waterloo* mérite une étude spéciale: c'est un des plus beaux ponts du monde. Il est l'œuvre de *John Rennie* ainsi que celui de *Southwark*. Ici encore neuf arches avec une ouverture de 36 mètres

sur 10 mètres d'élévation ; la largeur de parapet à parapet est de 21 mètres ; la longueur, y compris les vingt-sept arches, en briques, du pont du côté de *Surrey*, et les seize arches qui le réunissent au *Strand*, atteint 748 mètres. Ce chef-d'œuvre est entièrement revêtu de granit de *Cornouailles*, de *Derbyshire* et d'*Aberdeen* ; chacune des piles est ornée de deux colonnes d'ordre dorique, supportant des plates-formes circulaires projetées en dehors du pont. Les quatre loges des receveurs sont de style dorique. Les tourniquets en fer ne laissent passer qu'une personne à la fois, et communiquent par des engrenages avec un cadran placé dans le bureau du receveur. On ne paye qu'un penny ; en 1850, près de cinq millions de personnes, environ douze mille cinq cents par jour, ont traversé *Waterloo-bridge*. Jugez des autres ponts par celui-ci. La fonte, le fer battu, la pierre, le granit, le chêne entrent dans la construction de tous ces monuments dignes des Romains. Aussi j'espère que la Tamise ne se plaindra plus de l'oubli de sa fille. Un seul pont de Londres lui coûte 50 millions ; celui de *Waterloo*, 25 millions ! et les douze autres !

Non contente d'avoir si splendidement couronné sa mère nourricière, Londres voulut encore la ceindre d'une ceinture digne d'elle. En suivant ce magnifique méandre, qui retrace si parfaitement la lettre *M*, j'admirais les superbes quais de la rive gauche et de la rive droite. Oui, ce sont vraiment des quais royaux ! Le granit revêt encore ici la brique à une profondeur moyenne de 10 mètres au-dessous des plus hautes marées et une hauteur de 1^m,20 au-dessus. La voie, large de 19 mètres pour les voitures et de 11 mètres pour les trottoirs, se rattache par une rampe douce au pont de *Westminster*, passe sous les ponts de *Charing-Cross* et de *Waterloo*, pour se relever de nouveau jusqu'au niveau du pont de *Black-friars*, où elle se

joint à la nouvelle rue *Queen-Victoria*. Ce sont alors de beaux jardins dessinés sur les terrains vagues repris au fleuve; des groupes de statues en bronze se dressent de distance en distance, dominées par l'obélisque dit Aiguille-de-Cléopâtre. Puis encore des *Piers* ou débarcadères flottants pour les bateaux à vapeur; ces débarcadères correspondent aux quatre stations du chemin de fer métropolitain, dont la ligne passe dans l'épaisseur même du quai, où sont aujourd'hui les anciennes berges, garnies de maisons croulantes et de sombres *wharves*, pour faire place à cette majestueuse ligne de granit, à ces *Piers*, à ces jardins, à ces statues, magnificences superbement dominées par le Parlement, le palais de Sommerset, Saint-Paul et tous les monuments de la grande ville régénérée. Londres a de la sorte ménagé à sa population laborieuse une des plus agréables promenades sur les bords de la Tamise.

Cette promenade m'intéressa si bien que je voulus lui consacrer encore une journée. Je revins donc sur les rives du fleuve, je les suivis depuis la Tour de Londres jusqu'à *Black-Waall*. Je voulais visiter le port de Londres, le plus fréquenté du monde, ses bassins, ses docks. Pour apprécier l'importance de ce port commercial, je ne citerai qu'un chiffre: soixante-dix mille navires le visitent chaque année, ils y versent 12 millions de tonneaux de marchandises, représentant une valeur de 3 milliards de francs. Mais où loger tous ces navires, emmagasiner tous ces produits?

Des Compagnies, au capital de 30, de 60, de 120 millions, se sont formées; elles ont mis la main à l'œuvre, elles ont creusé ces vastes bassins et nous ont laissé les docks de *Sainte-Catherine* de Londres, des *Indes occidentales, orientales, de Victoria et du commerce*. Il faudrait des mois pour visiter à fond ces docks, qui couvrent,

les uns 30, 80 hectares; les autres, 100 et 120 hectares. Vous demandiez, tout à l'heure, où loger tous ces navires et toutes ces marchandises? Entrez avec moi dans les docks de *Londres* : trois cents vaisseaux y trouvent place; les entrepôts peuvent recevoir deux cent quatre-vingt mille tonnes; dans les caves on y asseoit vingt-sept mille pipes de vin; vingt-quatre mille boucauts de tabac s'empilent facilement dans les magasins; la grande salle, une des plus grandes du monde, occupe 2 hectares de superficie. Et ce fameux four de *Queen's-Pipe*, où sont jetés les tabacs, les thés et les autres marchandises avariées et dont le brasier est perpétuellement alimenté! Deux mille navires sont reçus annuellement dans ce bassin, ils y versent cinq cent mille tonnes de marchandises, qui occupent trois mille ouvriers; quatre cents employés ont la haute direction. Comme leurs noms l'indiquent, les autres docks ont leur spécialité; ainsi celui des *Indes occidentales* reçoit et peut loger cent cinquante mille boucauts de sucre, quatre cent trente-quatre mille sacs de café, trente-six mille pipes de rhum, quatre mille billes d'acajou, vingt et un mille tonnes de bois de campêche. Mais les docks des *deux Indes* réunis admettent, par an, trois mille navires, jaugeant 875,000 tonnes, et les marchandises de ces deux entrepôts sont évaluées à 300 millions. Les docks *Victoria* ont la spécialité des bassins de carénage. On y soulève un navire de 600 tonnes en trente-cinq minutes; des grues hydrauliques déchargent en douze heures un navire de 1,000 tonnes. Enfin les docks du commerce sont affectés au trafic des bois. N'est-il pas vrai qu'après avoir visité ces immenses entrepôts on peut se faire l'idée de la richesse et de la puissance commerciales d'un peuple? Je connais les bassins de Marseille et du Havre, ceux de *Boston*, de *New-York* et de *Brocklyn*, mais je n'hésite point à confesser

que les docks de *Londres* et de *Liverpool* n'ont point leurs pareils dans le monde.

Je ne quitterai pas les bords de la Tamise sans vous parler de ses tunnels et de ses viaducs. Voici le tunnel Brunet, c'est le nom d'un compatriote. On cherchait, depuis longtemps, un moyen d'unir les deux rives du fleuve en aval du pont de Londres ; établir un pont, c'était entraver le mouvement de la navigation. Brunet conçut alors l'idée de percer, sous le lit du fleuve, une voie de communication ; de là, le fameux tunnel de la Tamise et le *subway* de la tour. Je descendis ce sombre et glissant escalier de 19 mètres, et en longeant les arcades humides et suintant l'eau du fleuve, je m'avançai en tremblant, sous ces voûtes qui portent 60 pieds d'eau. J'allai de *Wapping* à *Rotherhithe*, trajet de 366 mètres de longueur, passant par la droite et revenant par la gauche. Je ne vous dirai pas ce qu'on éprouve dans ce silencieux et mystérieux voyage, ce serait renouveler la description d'une descente aux enfers ; aussi je laisse cette tâche à quelque Virgile insulaire. Je dirai, toutefois, que les Romains n'avaient point de ces conceptions-là. Rien ne coûte aux Anglais pour la réalisation d'une idée, car les travaux s'élevèrent au chiffre de 15,350,000 francs. Ils firent mieux encore — une idée en fait souvent surgir une autre : — aujourd'hui, au moyen d'un tube en fonte, ils ont construit un *railway* sous la Tamise, en face de la tour de Londres.

Cette ville est sillonnée en tous sens par des viaducs. Le plus remarquable de tous est celui de *Holborn*. Il franchit la profonde vallée de la *Fleet*, au fond de laquelle court *Farrington-street*, la grande voie d'*Holborn* à la cité par *Newgate-street*. Ce viaduc comporte 427 mètres de longueur sur 24 mètres de largeur. *Farrington* est traversée par un pont monumental ; le parapet est décoré de belles sta-

tues représentant l'Art, la Science, l'Agriculture, le Commerce, et des lions héraldiques. Quatre tourelles, placées aux angles du pont, renferment les escaliers qui mettent le viaduc en communication avec la chaussée de *Farrington-street*. Les façades des tourelles sont ornées de statues représentant les hommes les plus célèbres de la Cité.

Maintenant que je connais les rues principales et les différents quartiers de Londres, je veux jouir de l'immense panorama de cette ville. Le soleil est radieux, le ciel est pur, ce qui est rare ici ; aussi je vais en profiter ; je pars donc pour Saint-Paul, car, du sommet de sa coupole, je veux contempler la grande cité. Quel spectacle ! Un nombre incalculable de maisons s'étend à mes pieds. Cette ville est si peu accidentée, qu'on l'embrasse dans toute sa circonférence. Comme les maisons sont uniformes, les points saillants apparaissent de suite. J'aperçois de nombreux clochers aux pointes élancées, de sombres cheminées crachant de noirs tourbillons de vapeur ; une forêt de mâts, dont les pavillons flottent à tous les vents ; des locomotives semblables à des dragons ailés, se dirigeant aux quatre points cardinaux, semblant voltiger au-dessus des maisons, puis s'introduire au cœur de la ville en décrivant un vaste cercle autour de la Cité, comme pour se mettre aux ordres de ses riches habitants. J'aperçois encore la grande artère de l'est à l'ouest, et celle du nord au sud qui se précipite à son tour dans *Cheapside* ; puis toutes les autres rues transversales se déverser dans *Uxbridge-Road* et dans *Kensington-Road* ; au nord, le *Grelat Norhum* ; au nord-est, *Victoria Park* ; au nord-ouest, *Primerose-Hill* et *Regent's-Park* ; à l'ouest, *Kensington*, *Hyde-Parke*, *Piccadilly*, le *Strand*, *Pall-Mal*, c'est-à-dire la richesse, l'opulence, l'Éden des dieux ; au sud, la Tamise et ses merveilles ; à l'est, les vertes cam-

pagnes et ses villas. Mais, au milieu de cette vaste plaine, comme dominant tout le reste, sont : *Westminster*, *Saint-Paul*, le *Parlement* et la *Tour de Londres*. J'aperçois bien au loin les palais près *Regent's-Park* et *Hyde-Park*, entourés de grilles et de fossés, ressemblant à des châteaux forts, précédés de leurs ponts-levis ; on les reconnaît à leurs nombreuses colonnes de stuc ; mais leur riche architecture subit la triste influence du charbon et de l'atmosphère de la Cité ; ils apparaissent noirs et enfumés ; toute la magnificence et le confort sont à l'intérieur.

Si Londres a peu de monuments publics, les clubs ou cercles sont nombreux, c'est là que se réunissent des milliers de gentlemen pour jouir à meilleur compte du bien-être et de toutes les élégances du luxe. Ne cherchez pas non plus les grandes places publiques de nos villes continentales, remplacées ici par des squares et des petits jardins qui ont bien leur agrément. Les squares diffèrent des nôtres, en ce qu'ils ne sont pas publics. Chaque propriétaire des maisons qui entourent le square possède une clef qui lui permet d'entrer dans le jardin protégé par une grille en fer, quand bon lui semble, ce qui lui permet d'habiter tout à la fois la ville et la campagne. Les plus riches ont un jardin particulier.

Dans les rues, vous ne rencontrez que des hommes affairés qui se coudoient, sans se voir, l'œil tendu, la tête penchée en avant. Point de troupes qui encombre les rues et interrompent la circulation ; mais quelques escouades de policemen, sans épée, se distinguant à peine des bourgeois par leur uniforme, passent et repassent de temps à autre. Les pauvres ouvriers, les mendiants eux-mêmes portent l'habit noir ; les pauvresses couvertes de haillons portent également le chapeau ; enfin ces rues interminables, ces *parks* perdus au milieu des maisons, comme

des flots au fond de la mer, ce flot d'hommes qui roule incessamment, comme un fleuve ; ces convois, qui passent en sifflant au-dessus des maisons ; ces bateaux à vapeur, qui regorgent de passagers, ce palais de cristal, où cent mille personnes circulent à la fois, finissent par donner le vertige au touriste ravi d'admiration par tant de riches merveilles. Avec un œil attentif, on s'aperçoit bientôt que cette Babylone moderne se compose de plusieurs villes entièrement distinctes et n'ayant de commun que le dôme qui les recouvre ; car chaque quartier forme comme un monde à part.

Londres est un ensemble de villes juxtaposées, dit *M. Ewing Ritchie* ; promenez-vous dans *Regent's-street*, vous êtes dans une ville de magasins somptueux ; dirigez-vous vers le *West-End*, vous entrez dans une cité de parcs et de palais ; traversez *Saint-Gilles*, vous ne voyez que boue et tavernes ; à *Belgravia*, tout est monumental et grandiose ; à *Pimlico*, les demeures sont mesquines et prétentieuses ; autour de *Russell-square*, elles sont confortables ; à *Islington*, modestes et pieuses ; et dans tous ces quartiers, les habitants ressemblent à leurs maisons. L'agent de change, qui réside à *Clapham*, n'a, pendant de longues années, jamais mis le pied dans une seule rue autre que celles qui conduisent de la Bourse à sa villa. Le clerc d'avoué, qui demeure à *Pimlico*, ne dépasse jamais, dans ses courses, *John-street*, *Bedford-Row*. Les habitants d'*Islington* et d'*Holloway* vont à la Cité tous les matins et reviennent tous les soirs à leur faubourg par une même route invariable. Les races sont aussi distinctes que les quartiers : les élégants du *Park*, les meuniers de *Mark-lave*, les éleveurs du marché de *Copenhagen-Fields*, les juifs de *Houndsditch* et de *Holywell-street*, les jeunes pâles et maladifs de la Cité, les matelots de *Deptfort* et de

Wapping, les confiseurs allemands de *Whitechapel*, sont en effet des races d'hommes parfaitement tranchées.

Les maisons anglaises, écrit Théophile Gautier, n'ont pas de portes cochères, presque toutes sont privées de cour ; un fossé recouvert de barreaux ou garni de grilles les sépare du trottoir. C'est au fond de cette tranchée que sont placées les cuisines, l'office et les dépendances. Le charbon de terre, le pain, la viande, enfin toutes les provisions de bouche sont descendues par là, sans causer aucun dérangement aux maîtres. Les écuries sont habituellement placées dans d'autres bâtiments, quelquefois assez éloignés. La brique est la base ordinaire des constructions. Les étages ne dépassent guère le nombre de trois, et ne comportent que deux ou trois fenêtres de front, car une maison n'est ordinairement habitée que par une famille. Les fenêtres affectent cette forme, connue chez nous, sous le nom de châssis à guillotine. Un perron de pierre blanche, jeté comme un pont-levis sur le fossé, où se trouvent les offices, relie la maison à la rue, et la porte peinte, en chêne, est souvent ornée d'un écusson de cuivre, où sont écrits les noms et qualités des propriétaires ou locataires. Tels sont les traits caractéristiques d'une vraie maison anglaise.

Une chose qui donne à Londres un caractère tout particulier, outre la largeur de ses rues et de ses trottoirs, et le peu de hauteur des maisons, c'est la couleur noire, uniforme, qui revêt tous les objets : rien n'est plus triste et plus lugubre ; ce noir n'a rien des teintes rembrunies et vigoureuses que le temps donne aux vieux édifices dans les contrées moins septentrionales ; c'est une poussière impalpable et subtile qui s'attache à tout, qui pénètre partout et dont on ne peut se défendre. On dirait que tous les monuments sont saupoudrés de mine de plomb. L'immense

quantité de charbon de terre que l'on consomme à Londres pour le chauffage des usines et des maisons est une des principales causes de ce deuil général des édifices, dont les plus anciens sont littéralement l'air d'avoir été peints avec du cirage.

L'architecture des maisons habitées par les classes riches est tout à fait grandiose et monumentale, quoique d'une composition hybride et souvent équivoque, jamais on n'a vu tant de colonnes et tant de frontons, même dans une ville antique. Les Romains et les Grecs n'étaient pas si Romains et si Grecs assurément que les sujets de Sa Majesté Britannique. Vous marchez entre deux rangs de *Parthenon*, c'est flatteur ! Vous ne voyez que temples de *Vesta Jupiter-Stator*, et l'illusion serait complète si dans les entre-colonnements vous ne lisiez des inscriptions du genre de celle-ci : Compagnie du gaz ; assurance sur la vie. L'ordre Ionique est bien vu, le Dorique encore mieux ; mais la colonne *Pastumienne* jouit d'une vogue prodigieuse, on en a mis partout, comme la muscade dont parle Boileau. Ces colonnades et ces frontons ne manquent pas, au premier coup d'œil, d'un certain aspect splendide ; mais toutes ces magnificences sont, pour la plupart, en mastic ou en ciment romain, car la pierre est fort rare à Londres.

Ma sixième journée est une course aux statues.

Il n'est pas une placette, un *circulus*, un *square* qui n'en possède une, deux et quelquefois trois, et quelles sont aussi les rues et les maisons qui n'aient point leur *square* ? Si chaque grande maison a son *circulus* ou son jardin, pourquoi n'aurait-elle pas son grand homme et sa statue ? Je crois donc que, si l'histoire de l'Angleterre venait à être effacée des Annales de l'Europe, on la retrouverait dans les rues de Londres, en commençant par la reine Victoria jusqu'au premier roi du pays. Je ne connais pas de peuple

plus reconnaissant envers ses rois et ses grands hommes. Voici *Trafalgar*. Puis le grand capitaine *Nelson*, coulé en en bronze français, sur *Waterloo-Palace*. Le duc d'York apparaît sur sa colonne, en compagnie de lord Clyde, de Francklin, des héros de Crimée, qui se tiennent tous à distance. Au milieu de *New-Palace-Yard*, Canning pose en colosse ; un peu plus loin, Richard Cœur de Lion. A l'extrémité nord du pont de *Londres*, le monument *Yard*, aux colonnes cannelées, rappelle et perpétue le souvenir du terrible incendie de 1666. Guillaume III, sur son cheval de bronze, au milieu de *Saint-James-square*, semble passer la revue de tout *Pall-Mall*. Là sont les clubs de l'armée, de *Wyndham*, de l'*Erutelhum* et le palais du comte Grey-William Pitt occupe *Hanower-square*, en compagnie du club oriental, de l'Académie royale de musique, des Sociétés de zoologie et d'agriculture. La médiocre statue de Georges III fait peu d'honneur à *Borkeley-square*, tandis que Georges I^{er} tout resplendissant d'or n'est pas déplacé dans *Grosvenor-square*, habité par toutes les familles aristocratiques. *Belgrave-square* partage aussi le même honneur, il a donné son nom à cette classe privilégiée. Le duc de Cumberland, le vainqueur de Culloden, et Bentink se disputent la *Cavendish-square*, résidence des riches médecins et du duc de Portland. La reine Victorian'a pas oublié son père ; il eut sa place dans *Park-square*, à quelques pas de *Regent's-Park*. Le duc de Bedford, dont on a nivelé l'hôtel pour en faire *Russel-square*, occupe le même emplacement. *Queen-square* a pris le nom de la reine Anne, qui en fait l'ornement et la décoration. L'orateur Fox, dans *Bloowberry-square*, la Grande Charte à la main, semble attendre le silence pour en donner lecture.

Ne vous étonnez pas de la mutiplicité des squares, des circulus et des jardins à Londres ; les Anglais aiment avant

tout le confortable ; et, pour ne pas être asphyxiés par le brouillard et la fumée, il était indispensable d'ouvrir de larges rues, de dessiner des squares et des jardins, pour respirer à l'aise. Il créèrent ensuite, au sein de la Métropole, de riantes et vastes campagnes, des parcs de 30, 100, et 160 hectares, que Paris doit envier à Londres.

Le plus vaste, *Hyde-Park*, ainsi nommé du manoir de Hyde, qui appartient à l'abbaye de Saint-Pierre de Westminster, est relié d'un côté à *Grun-Park* et à *Saint-James-Park* ; de l'autre, à *Kensington-Garden* ; il établit ainsi une communication non interrompue d'allées et de gazons, sur une longueur de 4 kilomètres. De plus une jolie rivière aux gentilles ondulations descend des jardins de *Kensington* dans *Hyde Park* ; aussi l'appelle-t-on *Serpentine-River* ; elle coule en s'élargissant graduellement pour se terminer brusquement par une petite cascade qui bondit sur des rochers et est ombragée de grands arbres. C'est dans cette immense pièce d'eau que dix mille baigneurs prennent leurs ébats dans les matinées d'été, et que le soir, au coucher du soleil, le Yacht-Club célèbre ses régates, et les patineurs pendant l'hiver tracent leurs figures plus ou moins élégantes. C'est près de cette rivière que s'élevait, en 1855, le Palais de l'Exposition. Quelle immensité ! On se croirait dans les vastes plaines de la Beauce ou du pays de Caux ! car là paissent en liberté les bœufs, les moutons, les chevaux de choix ; là s'étendent de magnifiques rivières sillonnées de barques légères, garnies du monde le plus fashionable. Autour du parc serpente une grande voie sablée, où se croisent les riches et brillants équipages des lords. Si Londres l'emporte par la richesse des équipages et de la toilette, Paris aura toujours la supériorité pour l'élégance et la distinction des manières. *Hyde-Park* est également le rendez-vous des cavaliers de

marque qui font caracoler leurs pur sang dans *Rother-Row*. Près de l'avenue aristocratique par excellence, qui s'étend au nord de la *Serpentine*, des cerfs et des daims folâtrant dans un enclos réservé. En cet endroit, on me fit remarquer la pierre où se dressaient autrefois les potences de *Tiburn* où furent exposés les corps d'Olivier Cromwell et d'autres régicides. On passe dans ce parc les grandes revues de troupes ; les prêches et les réunions publiques d'un caractère politique s'y tiennent également.

Avant d'entrer dans le jardin de *Kensington*, je me dirigeai vers *James-Park* pour y contempler les palais qui occupent les trois côtés de son vaste triangle : d'abord *Buckingham-Palace*, puis *Stafford-house*, *Saint-James*, *Malborough-house* et *Carlton-Terrace*. J'admirai la place de la parade, entourée des édifices de l'Amirauté, des horse-guards, des ministères des Finances et des Affaires étrangères. Un étang semé d'îles, ombragé de bouquets d'arbres et traversé par un pont suspendu, partage le parc en deux parties égales.

Green-Park est, comme le précédent, de forme triangulaire ; il est entouré des palais de *Spencer-house*, *Brigewatter-house*, *Stafford-house* ; au sud s'ouvre la splendide avenue de la *Constitution-Hill*, qui unit *Saint-James-Park* à *Hyde-Park*.

Je rentrai alors dans *Hyde-Park*, et je me dirigeai vers les jardins de *Kensington*, d'une superficie de 140 hectares ! Ce sont d'autres jardins de Versailles, aux larges allées, aux immenses pelouses, aux magnifiques pièces d'eau où nagent des oiseaux aquatiques de toute espèce. J'entendis un instant la musique militaire à l'ombre d'arbres gigantesques.

Je me rendis alors à *Regent's-Park*, le parc des palais ; autour s'élèvent *York-Terrace*, *Cumberland-Terrace*,

Cornwa-Terrace, avec une allée de 3 kilomètres. A l'intérieur on trouve le jardin botanique, orné d'une magnifique pièce d'eau; plus au sud, la pelouse de la Société *Toxophilite* consacrée au noble jeu de l'arc; tout au nord, les jardins zoologiques; enfin la charmante colline de *Primrose-Hill*, qui n'est séparée du parc que par le canal; c'est le rendez-vous des habitants de Londres, qui viennent jouir de l'imposant panorama de la Métropole.

La reine Victoria n'a pas voulu que les pauvres des districts ouvriers soient privés d'un parc: c'est par ses ordres que fut créé celui qui porte son nom et qui embellit les quartiers populeux de *Bethnal-Green*, de *Haxney* et de *Bow*. Six cent mille habitants désormais pourront se promener sous les ombrages de Victoria-Parc et jouir de la campagne. C'est à la munificence du duc de *Sutherland* qu'est dû ce magnifique terrain. Je ne parlerai pas des jardins botanique et zoologique; ils diffèrent peu de ceux de Paris.

Ma huitième journée sera consacrée aux monuments religieux. Londres en compte huit cent cinquante-deux, qui se décomposent ainsi : quatre cent vingt-neuf temples appartiennent aux anglicans; cent vingt et un, à la secte des indépendants; cent, aux baptistes; soixante-dix-sept, aux wesleyens; vingt-neuf, aux catholiques romains; dix, aux calvinistes; dix, aux presbytériens anglais; dix, aux juifs; sept, à la Société des amis. Parmi ces nombreuses constructions, deux seulement sont de vrais monuments, Saint-Paul et l'abbaye de Westminster.

Comme tous les monuments célèbres, Saint-Paul remonte aux temps primitifs de l'Église d'Angleterre. Ce fut saint Augustin, premier archevêque de Cantorbéry, qui vint établir à Londres un siège épiscopal, et le roi Ethelbert qui fit élever la première cathédrale dédiée à saint

Paul. Dévorée par l'incendie de 1083, l'évêque normand Maurice remplaça celle-ci par une autre beaucoup plus somptueuse; un grand nombre d'évêques l'agrandirent, la décorèrent et y attachèrent leur nom; mais elle eut le sort de sa devancière, elle n'échappa pas au terrible incendie de 1606. Neuf ans s'écoulèrent jusqu'à ce que *Christophe Wren* posa la première pierre du monument actuel, en 1675. Ce fut son fils *Christophe* qui posa la dernière en 1710. La cathédrale Saint-Paul s'élève sur une légère éminence, au centre de Londres; des bords de la Tamise et du pont de *Blackfriars*, le dôme apparaît dans toute sa majesté et fait penser à celui de Saint-Pierre, quoi qu'il y ait entre les deux la différence de l'erreur à la vérité; il est regrettable néanmoins de voir ce bel édifice entouré, comme une prison, de maisons lourdes et élevées.

Le plan est la croix latine avec des projections latérales à l'extrémité occidentale de la nef, afin de donner plus d'ampleur et de majesté à la façade de l'ouest qui est la principale. Mais Saint-Paul, quelque vaste qu'il soit, sera toujours un monument d'emprunt, parce qu'on a copié les plus mauvaises conceptions de la France et de l'Italie. Pourquoi la présence du Corinthien et du Composite dans cette vaste construction? Aussi, comme il y a loin entre Saint-Paul et Sainte-Marie de Florence et même Sainte-Geneviève de Paris? Une multiplicité de vides rompt les lignes architecturales, détruit l'effet de la perspective et altère l'unité de l'ordonnance. Mais ce dôme immense, revêtu de plomb, entouré de trente-deux colonnes corinthiennes, soutenant elles-mêmes une galerie avec balustrade en pierre, surmonté encore d'une autre galerie; enfin la lanterne, entourée aussi de colonnes corinthiennes, s'élançant du milieu de son péristyle circulaire et se couvrant d'une boule, surmontée par une croix dorée, tout

cela est d'un effet grandiose et imposant. Mais, étudiez la voûte intérieure, et vous verrez qu'elle ne répond en rien aux formes extérieures. Des charpentes adroitement combinées dissimulent de graves défauts que vous ne rencontrerez ni à Rome, ni à Florence, ni à Paris.

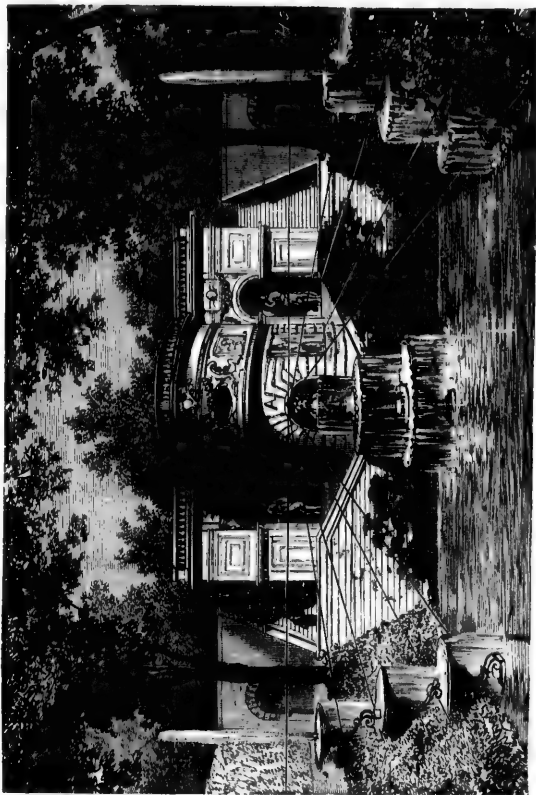
Avant de pénétrer dans le temple, arrêtons-nous devant la façade principale; le bon goût manque absolument : deux portiques, établis l'un sur l'autre, le premier fier de ses colonnes corinthiennes, l'autre de ses huit colonnes composites; voilà une première faute contre l'unité. Puis ce fronton triangulaire, avec son bas-relief de la conversion de saint Paul, fait une mauvaise impression entre ces belles et fortes colonnes et les statues colossales de saint Paul, saint Pierre, saint Jacques et des quatre évangélistes. Enfin pourquoi des tours d'une architecture si mesquine pour encadrer une façade si prétentieuse?

A l'intérieur, les proportions sont vastes : 152 mètres de longueur; le transept, 36 mètres sur 31 mètres de largeur; la circonférence est de 699 mètres; la hauteur du dôme est de 123 mètres. Saint-Paul est donc une des plus grandes églises du monde, après Saint-Pierre et Milan. Aussi, au premier aspect, vous êtes frappé de la majesté des voûtes, de la hauteur de la coupole, de la longue suite des arcades; huit piliers énormes de 12 mètres à la base, soutiennent la coupole, décorée de huit fresques assez mauvaises, représentant des scènes de la vie de saint Paul. La nef est accompagnée de deux bas côtés flanqués de chapelles latérales. L'orgue a deux mille cent trente-trois tuyaux et passe pour l'un des meilleurs de l'Angleterre. Le chœur est garni de quinze stalles richement sculptées. L'autel, soutenu par quatre pilastres, occupe l'hémicycle. Encore une faute contre le bon goût et le respect pour les traditions du temps passé! Pour ne pas donner à ce temple l'as-

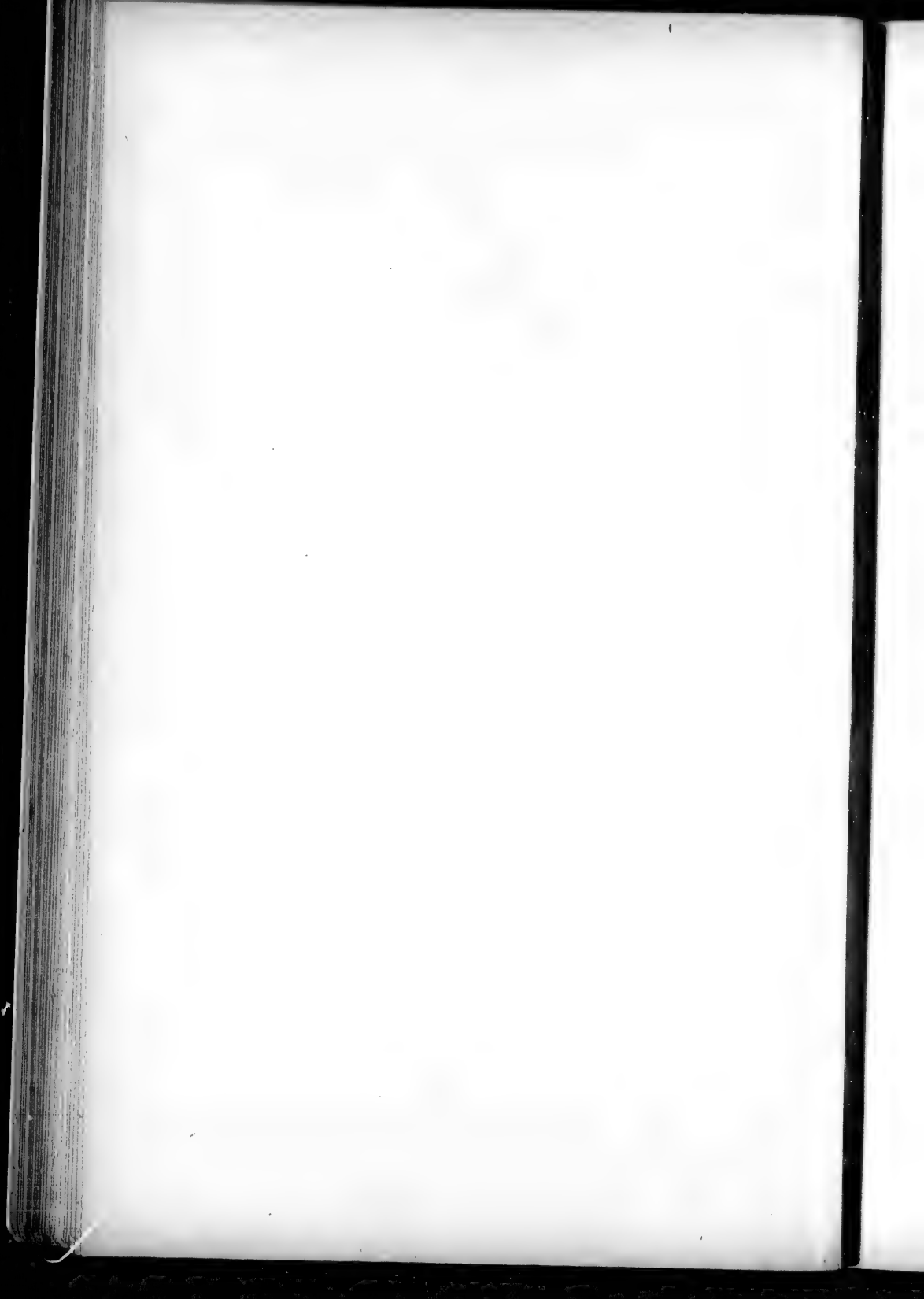
liez la
n rien
com-
encon-

devant
ment :
fier de
lonnes
Puis
onver-
re ces
saint
listes.
squine

mètres
de lar-
eur du
s plus
Milan.
ajesté
e suite
base,
assez
Paul.
e cha-
yaux
hœur
autel,
ncore
radi-
l'as-



Hyde-Park.



pect d'une église catholique, les protestants décidèrent dans leur aveuglement qu'on placerait, dans l'enceinte sacrée, des monuments érigés en l'honneur des personnages éminents dans les sciences et les arts, ou qui auraient rendu des services à la patrie. Aussi sont-ils au nombre de cinquante autour de la nef; c'est un véritable panthéon militaire. Je les plains d'avoir remplacé ainsi les saints qui ont tant d'honneur à leur pays.

En descendant dans la crypte, je me trouve encore en face d'autres célébrités; j'y rencontre d'abord *Christophe Wren* et plusieurs peintres célèbres. Puis, dans une autre chambre réservée, le sarcophage de *Wellington*; plus loin, se dresse le cénotaphe de *Nelson*; sa bière est faite avec le grand mât du vaisseau français *Lorient*, qui sauta à la bataille d'*Aboukir*. Derrière la tombe de *Nelson* s'ouvre une pièce tendue de draperies noires et éclairée de nombreuses lampes, où l'on conserve le magnifique char de bronze qui servit aux funérailles de *Wellington*, la couronne ducale et le bâton de commandement du grand général.

L'escalier géométrique qui conduit au dôme s'ouvre également dans le transept méridional. Le bourdon colossal fait entendre les heures à une distance de 37 kilomètres. La galerie est sonore à ce point que deux personnes placées à 40 mètres l'une de l'autre peuvent converser tout bas et bien se comprendre. Je n'ai pas essayé l'ascension de la boule et de la croix, reculant devant trois cent cinquante-six marches et surtout devant la profonde obscurité dans laquelle on se trouve plongé. Mais le panorama doit être plus grandiose encore que de la première galerie, puisque la boule mesure 1^m,38 de diamètre.

De Saint-Paul je me dirigeai vers *Westminster*, car entre la cathédrale et la maison des jeunes lévites il y a

les rapports de la mère avec les enfants. J'y arrive au moment où l'office va commencer ; j'aperçois un clergé nombreux, composé d'enfants de chœur, plus modestes et plus recueillis que les nôtres ; les chantres, les prêtres et les chanoines anglicans s'avancent ; l'évêque préside, revêtu d'un habit noir en forme de soutanelle, avec une cravate blanche, et un petit tablier de soie noire ; sur ce costume, l'évêque passe un surplis blanc à larges manches descendant jusque sur les talons, une étole rouge, un petit mantelet de velours cramoisi attaché sur l'épaule ; une barrette, ressemblant à la toque de nos avocats ; il est précédé par les chanoines vêtus comme lui, mais plus simplement. Chacun se dirige vers sa stalle, et se met à genoux ; tout le peuple est prosterné ; le silence, le recueillement le plus complet règnent dans l'assemblée ; j'avouerai même que la tenue est plus correcte que celle de nos catholiques en France.

Rentrée dans le giron de l'Église, l'Angleterre redeviendrait encore l'Île des Saints. Cependant la masse donne tout à la forme et rien au cœur. Le clergé se lève, un prêtre lit d'une voix onctueuse un chapitre de la Bible, puis il entonne un cantique qui est répété par tous les assistants. Le chant est harmonieux, mais très monotone ; on chante un nouveau cantique ; on prie pour la reine, les ministres, le tout en anglais, et cela pendant une heure et demie, sans y comprendre le sermon qui couronne l'œuvre. Quelle différence avec les pompes du catholicisme dans nos solennités religieuses. Prions pour ces pauvres frères égarés ! Leur conversion me semble encore bien éloignée, car tout s'y oppose : les préjugés, les lois nationales, l'éducation, la richesse du clergé. Une révolution politique pourrait seule changer la face des choses ; je crois cependant que la plus grande partie du peuple est dans la bonne

foi ; mais il n'en est pas de même du clergé et des hommes instruits.

L'office terminé, je parlerai maintenant du monument, certes il en vaut bien la peine ; il occupe une assez grande place dans les annales ecclésiastiques de la Grande-Bretagne. Quelques-uns prétendent qu'il date du règne du roi *Lucius*, mais cette opinion n'est pas plus fondée qu'elle n'est digne de foi. Il est plus probable que son érection est due à *saint Mellitus*, premier évêque de Londres, envoyé d'Italie, en 601, par saint Grégoire le Grand. Le saint évêque ayant converti Sigebert, roi des Saxons, se rappelant le cloître de Saint-André à Rome, voulut que Londres eût aussi le sien. Il bâtit donc un monastère dédié à saint Pierre, à l'ouest de la cathédrale consacrée à saint Paul, de là le nom de *Westminster*. C'est là que le jeune clergé saxon était formé à la piété, à la science et à l'observance de la discipline ecclésiastique. Là, à l'ombre de ces cloîtres, fut enseignée, pendant des siècles, la plus pure doctrine ; les pontifes romains avaient une prédilection toute particulière pour ce jeune clergé ; aussi envoyèrent-ils vers cette île des hommes aussi distingués par la piété que par le savoir. Ce fut d'abord saint Théodore, élevé dans les écoles d'Athènes, initié à tous les secrets des sciences divines et humaines. Une fois archevêque de Cantorbéry, il donna à son tour la plus heureuse impulsion à toutes les institutions ecclésiastiques. Puis saint Benoît Biscop, puis le vénérable Bède et tous ceux que le grand Alcuin appelle les fleurs de l'Angleterre.

L'abbaye de Westminster ne fut pas seulement illustre par les lettres et les arts ; ses vieilles murailles virent plus d'une fois devant elles les hauts barons en armes. Les plus graves questions politiques y furent chaudement discutées. Là furent couronnés les rois, là ils dorment leur long

sommeil. Détruite par les Danois, au ix^e siècle, l'abbaye de Westminster fut relevée par *saint Dunstan*. Mais l'œuvre de ce grand évêque ne dura que jusqu'au xi^e siècle. L'abbaye fut alors reconstruite par saint Édouard le Confesseur. Ce pieux roi ne négligea rien pour rendre ce monument digne de la grandeur de l'Angleterre. Il adopta l'ogive, et l'édifice, dit Mathieu Paris, excita une admiration si générale que Westminster servit de modèle à toutes les constructions du même genre. C'est le 25 décembre 1065, fête de Noël, qu'eut lieu la dédicace de ce beau monument; tous les grands du royaume imitèrent le roi dans sa munificence. *Harold* dédaigna de se faire couronner à Westminster, aussi perdit-il la couronne dans les plaines de *Hastings*; Guillaume, plus adroit, n'oublia pas cette coutume des anciens rois. Mais avec Henri III, époque de la belle ogive, en 1220, commence la reconstruction de l'église par la chapelle de la Sainte-Vierge; aussi l'Angleterre peut-elle disputer la palme de l'architecture aux pays les mieux favorisés. L'œuvre s'exécuta aux frais du grand roi qui put contempler, avant de mourir, ce monument splendide, qui coûta plus de cinq millions. Henri VII, à son tour, mit en œuvre toutes les richesses de l'architecture du xv^e siècle; toutes les guipures de Nancy, de Valenciennes et de Bruxelles ne sont que de pâles imitations des broderies en pierre de la chapelle de Henri VII, qui me laissèrent dans un grand ravissement. Avec ce roi pieux et ami des lettres, s'éclipsa la gloire de Westminster, car Henri VIII, gagné au protestantisme, s'empressa de chasser les moines, fidèles gardiens de tous les tombeaux qui avaient été placés dans la célèbre abbaye. Le monument reste, il est vrai, mais c'est un corps sans âme.

Pour embrasser d'un seul coup d'œil l'édifice entier, je me plaçai sous le portail. Il me parut hardi et bien pro-

portionné : 113 mètres de long ; 25 mètres de large ; avec une voûte de 31 mètres de haut. Les deux nefs latérales sont un peu trop basses ; dans la nef de l'est, au lieu de rencontrer les statues de nos saints, j'aperçus un grand orateur, Pitt, puis Wellington, lord Brougham, l'amiral Nelson, Shakespeare, un musicien célèbre, une comédienne en renom, enfin saint Paul, saint Édouard, saint Henri, tout cela pêle-mêle ; je fus saisi d'une vive indignation à la pensée d'une nation civilisée, croyante, mêlant ainsi le profane au religieux. Toutefois, en contemplant les beaux vitraux du moyen âge, poèmes épiques en peintures qui dominaient et écrasaient ce barbare naturalisme, je me disais : quelle contradiction : l'anglicanisme a pu déclarer la guerre à la foi catholique romaine, mais il n'a pas encore pu la chasser de ses temples ; elle s'est envolée, mais pour s'attacher encore à ses fenêtres, semblant défier ainsi le protestantisme et le naturalisme anglicans ! Les chapelles de Saint-Henri, Saint-Édouard, Saint-Paul et quelques autres ont été moins profanées.

De tous les monuments civils de Londres, peut-être même de l'Europe, le Parlement anglais est assurément le plus beau. Construit en 1837 par M. Charles Barry, l'architecture gothique en est éblouissante, et les dimensions colossales.

Ce palais occupe 3 hectares de superficie, contient plus de cinq cents pièces, sans y comprendre onze cours et des résidences particulières pour les grands officiers du Parlement. Vous aurez une idée de ce magnifique monument, en vous disant que le chiffre actuel de la construction et de la décoration s'est élevé à 30 millions ! et que l'on n'a pas encore mis la dernière main à l'œuvre.

Placez-vous avec moi sur la rive gauche de la Tamise et contemplons cette imposante façade de 287 mètres de

longueur, se terminant par deux ailes en saillies. Pour échapper à la monotonie d'une telle façade, j'admire l'habileté de l'architecte qui l'a divisée en trois parties égales, en ornant chacune d'elles d'une élégante et gracieuse tourelle, qui répand sur chaque partie les attraits et les charmes d'une reine protectrice. Les innombrables fenêtres gothiques ressortent bien mieux ; ainsi, elles apparaissent toutes fleuries de blasons, d'armoiries, d'arabesques, de sculptures ; tous les souverains anglais, depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à la reine Victoria, ornent les niches vraiment royales ; la balustrade du toit est hérissée de pointes et d'élégants clochetons.

En faisant un pas vers le nord, à l'angle de la façade, nous nous trouvons devant la tour de l'horloge, masse puissante, mais habilement déguisée et richement décorée de légères colonnettes à fleurons, haute de 98 mètres ; un cadran de 25 mètres de circonférence, tout resplendissant de dorures, vous éblouit ; sur ce cadran vous lisez les révolutions du temps par jours, mois, années et cycles. La cloche est la plus forte de l'Angleterre.

En passant au midi, vers le pont de *Vauxhall*, nous admirons la tour Victoria ; c'est la plus grande tour carrée du monde et certainement la plus massive. Elle a 23 mètres de côté, sa hauteur est de 104 mètres ; cette masse énorme est bâtie sur pilotis ; on ne construisait, chaque année, que 7 mètres afin de donner au sol le temps de s'affaïsser. Arrêtons-nous devant le porche d'honneur, sous lequel passe la reine pour aller ouvrir la session du Parlement. Là se dresse fièrement Léopold d'Angleterre, portant l'étendard national. Sur cet étendard veillent saint Georges d'Angleterre, saint André d'Écosse, saint Patric d'Irlande. La tour centrale, moins haute que ses deux compagnes, a néanmoins 92 mètres de hauteur ; aussi porte-t-elle dans

sa forme et dans son attitude un certain air de jeunesse au milieu de ses aînées.

La façade occidentale, comme celle du midi, a bien la même dimension, mais elle n'en a pas la pureté de style ; elle est masquée par les piteuses constructions des cours de justice de *Westminster*, que l'on doit faire disparaître prochainement.

Tel est l'extérieur de cette énorme construction. Doit-on conclure avec M. Rousselet qu'elle n'a d'autre beauté que celle de la masse ? Non, ce serait de la partialité et faire preuve d'un manque de courtoisie. Tous ceux qui ont visité les magnifiques hôtels des villes d'*Ypres*, *Louvain*, *Bruxelles*, trouvent que le palais de Westminster l'emporte en majesté et ne le cède pas en beauté de détails à tous ces monuments. Mais est-il, comme le prétendent les Anglais, le chef d'œuvre de l'art gothique ? Je laisse à plus expert que moi de trancher la question.

Mais pénétrons dans ce royal palais pour en contempler toutes les merveilles. C'est par le grand escalier, à gauche de la tour Victoria, que je fais mon entrée. Je me trouve tout d'abord en face des souverains normands, j'embrasse d'un seul coup d'œil toute leur histoire peinte sur les murailles. Je passe dans la galerie royale, dont les murs attendent encore les principales scènes de l'histoire anglaise ; on peut néanmoins y contempler aujourd'hui l'entrevue de Wellington et de Blücher sur le champ de bataille de Waterloo et la mort de Nelson. De cette galerie j'entre dans la salle du Prince, qui sert d'antichambre à la Chambre des lords. On n'y voit que blasons, bas-reliefs entrelacés, et arabesques ; encore la reine Victoria assise sur un trône entre la Justice et la Clémence, vingt-neuf portraits de rois garnissent les panneaux de la salle ; ce sont Henri VIII, Philippe II, Louis XII, Darnley, etc...

On pénètre de là dans la chambre des lords par deux entrées ménagées à côté de la statue de la reine Victoria. Nous voici dans une belle salle gothique, éblouissante de dorures et de couleurs, longue de 30 mètres, large de 14, haute également de 14. Douze grandes fenêtres ogivales y versent l'air et la lumière. Les rois et les reines d'Angleterre forment encore les sujets des vitraux. Au centre de la salle se trouvent le sac de laine où siège le grand chancelier d'Angleterre, et les tables de chêne des huissiers; les sièges des Lords sont disposés de chaque côté sur trois rangées en amphithéâtre; le trône de la reine, de forme gothique, est placé sur une estrade peu élevée dans la partie méridionale de la salle; à côté sont placés les fauteuils du prince de Galles et du prince Albert. Derrière s'ouvrent trois arcades décorées de fresques représentant le baptême de saint *Ethelbert*, Édouard III conférant l'ordre de la Jarretière au Prince Noir; enfin Henri, prince de Galles, emprisonné pour avoir osé résister au juge *Gascoigne*. L'extrémité nord de la salle est réservée aux membres de la Chambre des communes appelés devant la Chambre des lords. Au-dessus de cet espace s'étendent la galerie des sténographes et celle des étrangers faisant face au trône royal. Derrière ces galeries, trois grandes fresques à peine visibles et correspondant à celles du côté méridional. Ici encore des sujets symboliques tels que : l'esprit de Justice, l'esprit de Religion et l'esprit de Chevalerie. Entre les fenêtres et les arcades se tiennent debout les dix-huit barons députés vers le roi Jean sans Terre pour lui faire signer la Grande Charte.

Mais la salle des pas perdus des lords surpasse toutes les autres en éclat et en magnificence. Depuis les portes de bronze, qui la font communiquer avec la Chambre, jusqu'au pavé de mosaïque en marbre et en émail, jusqu'aux quatre

candélabres en bronze doré de 5 mètres, tout est resplendissant. On entre ensuite dans la salle à manger, la buvette et la bibliothèque, dont les fenêtres ouvrent sur la terrasse du bord de l'eau. Dans le vestiaire, on se trouve en face de Moïse portant les tables de la Loi. Dans le corridor, vous passez devant Charles I^{er}, levant l'étendard de la guerre à *Nottingham*, la défense de *Basing-House* par les cavaliers, l'expulsion des professeurs d'*Oxford*, l'enterrement de Charles I^{er}, les adieux de *lord et de lady Russel*, l'embarquement des *Puritains*, les milices de Londres se portant au secours de *Glocester*; le président *Lenthall* défendant les droits du Parlement contre Charles I^{er}. J'espère que cette galerie est bien habitée! Elle conduit au vestibule central, pièce de forme octogone, peuplée de rois et de reines d'Angleterre. En prenant à droite, j'entre dans la salle d'attente inférieure, où je rencontre la belle statue de sir *Charles Barry*, architecte du palais. Je monte par un superbe escalier dans la salle d'attente supérieure, et je me trouve en compagnie des principales œuvres des grands poètes anglais; c'est là que j'admirai le beau saint Georges terrassant le dragon, par *Watts*. En rentrant dans le vestibule, j'enfilai une galerie décorée de fresques assez médiocres pour n'en rien dire. J'aboutis à la salle des pas perdus de la Chambre des communes, pièce carrée plus vaste que celle des lords, mais d'une disposition analogue.

La Chambre des communes offre moins de richesse et de magnificence; ce n'est point une chambre d'apparat, mais plutôt une salle d'affaires. Le siège du *speaker* occupe le fond de l'extrémité nord; devant lui sont les bancs réservés, à droite, aux ministres, à gauche, aux chefs de l'opposition; au milieu de la salle est la grande table de chêne sur laquelle est placée la masse dorée. Les sièges des membres s'élèvent en amphithéâtre. Les sténo-

graphes et les étrangers sont placés derrière l'estrade du *speaker*, dans une tribune, en face de celle du public. Plusieurs issues font communiquer la Chambre avec *New-Palace-Yard* et *Westminster-Hall*. Cet édifice fut inauguré par Guillaume Rufus en 1099. La nef est une des plus vastes salles dont la voûte ne soit pas soutenue par des colonnes.

Le toit, construit en 1398, sous le règne de Richard II, s'appuie sur une charpente composée de diverses courbes, qui, s'élançant aussi légères que gracieuses de la frise des murs de pierre, vont former, à leur jonction, une espèce de voûte en ogive. Des sculptures gothiques d'un goût exquis ornent cette remarquable charpente, construite en beau bois de châtaignier, qui prend avec le temps une teinte jaunâtre et que ne savent pas respecter les araignées et la poussière, qui sont les fléaux destructeurs des constructions en bois ordinaire. Il est regrettable que la hauteur de la salle ne corresponde pas à ses autres dimensions. *Westminster-Hall* a été le théâtre de quelques-uns des plus grands événements de l'histoire de l'Angleterre : c'est là qu'Édouard III reçut le roi de France Jean, fait prisonnier par le Prince Noir à la bataille de Poitiers ; où Olivier Cromwell prit le titre de Lord-Protecteur, et que, quatre ans après, sa tête, fixée au bout d'une pique, fut placée entre les crânes de *Bradshaw* et d'*Ireton* *William-Wallace*, *Thomas Morus* ; le protecteur *Somers* et le comte de *Strafford* y reçurent également leur sentence de mort. C'est là que siégeait la haute cour de justice qui condamna Charles I^{er} à avoir la tête tranchée.

Bien que les palais de Londres ne soient pas des monuments au point de vue de la construction, ils méritent néanmoins la visite du touriste au point de vue historique et de la richesse des décors.

Je commencerai par *Saint-James*, la plus ancienne résidence des souverains ; elle date de 1532, et c'est sous le patronage d'un saint que l'immoral Henri VIII osa la placer. Ce n'est qu'en 1837 que la cour quitta *Saint-James* pour *Buckingham* ; néanmoins, c'est encore là le palais officiel de la Reine ; c'est là qu'elle reçoit les ambassadeurs et qu'elle tient ses levers. Au point de vue architectural, la mesquinerie moderne se mêle au gothique le plus élémentaire ; mais les salles sont d'une décoration splendide. Les villes de Lille, de Tournai, les batailles de lord Howe et de Trafalgar, de Victoria et de Waterloo, les portraits de Georges II et de Georges III y apparaissent ; puis ce ne sont que tentures, fauteuils, trônes, velours, satin et broderies d'or.

Buckingham, de date récente, est le palais aux colonnes dorées qui entourent la cour d'honneur ; puis viennent les monolithes de Carrare avec leurs chapiteaux et leurs socles également en marbre. Dans ce palais il y a la galerie de sculpture et celle de peinture ; dans la première sont les bustes et les statues des grands hommes du jour ; dans la seconde on se croirait dans le Petit-Trianon de Versailles, au temps de Louis XV et de la Du Barry. Dans cette salle sont représentées l'Éloquence, l'Harmonie, le Plaisir, sa naissance et ses progrès ; puis les apothéoses de *Spencer*, de *Shakespeare* et de *Milton*. Le salon vert, la salle du trône et celle de la réception sont d'une grande magnificence ; on peut y étudier l'histoire des Deux Roses sur de superbes bas-reliefs. Ce palais renferme encore deux merveilles : des jardins de 16 hectares, avec une pièce d'eau semée çà et là de charmants îlots ; et des écuries, rivales de celles de Versailles, pouvant recevoir quarante équipages et plusieurs centaines de chevaux.

Si les plans de *Whitehall* eussent été réalisés, ce palais

eût été un des plus vastes et des plus beaux du monde; mais la guerre civile vint arrêter les travaux après la reconstruction de la salle des banquets, qui avait été incendiée. C'est dans cette salle que Charles I^{er}, condamné à mort, passa ses derniers instants. La veille de cet assassinat royal, l'échafaud fut dressé contre les murailles de la salle, et l'on pratiqua une ouverture, par laquelle devait passer le monarque infortuné. Un nouvel incendie brûla le reste du vieux palais d'Élisabeth, pour n'épargner que cette salle des banquets. L'extérieur n'a rien de bien séduisant; c'est un édifice à deux étages avec colonnes et fenêtres carrées; mais à l'intérieur on reconnaît, au plafond, la main d'un grand maître; au milieu, Rubens a retracé l'apothéose de Jacques I^{er}; de deux côtés, les élèves du célèbre Flamand peignirent de grandes frises avec des Génies entassant des gerbes et des fruits dans des chariots trainés par des lions, des ours et des béliers. Les proportions de cette frise sont si colossales que chacun des enfants mesure 3 mètres de hauteur. C'est un édifice en briques peu gracieux; la nation en fit cadeau à Marborough pour le récompenser de ses victoires. Depuis 1859 il fut transformé pour devenir la résidence du Prince de Galles.

Le palais de *Kensington* peut être considéré comme le frère du précédent; ils se ressemblent, et par les éléments de construction et par la forme; il n'a d'autre gloire que d'avoir abrité Guillaume III, Georges III, et d'avoir vu naître la reine Victoria.

Lambeth est le palais des archevêques de Cantorbery, il s'élève sur la rive méridionale de la Tamise dans une magnifique position. Il date du xiii^e siècle, mais la totalité n'appartient pas à cette époque. Chaque siècle y a laissé son style; la grande porte est du xv^e. Mais que signifient

ces deux énormes tours en briques qui la dominent? La grande salle mesure 28 mètres de longueur sur 12 de largeur et 16 de hauteur. La voûte est riche, soutenue par des arcades semi-circulaires, en bois de chêne et de châtaignier, ornée de pendentifs et décorée de sculptures; c'est dans cette vaste salle que les primats de Cantorbéry recevaient autrefois leurs vassaux séculiers et ecclésiastiques; maintenant elle sert de bibliothèque. L'archevêque *Chicheley* en fit sa demeure; on y voit *Luther* et sa femme; le célèbre peintre Holbein les a représentés dans une galerie qui conduit à la salle des Gardes, pièce élégante, dont la voûte légèrement ogivale est soutenue par des nervures en chêne d'une grande délicatesse. Vous rencontrez là tous les archevêques de Cantorbéry, puis vous descendez pour rentrer dans la chapelle de style gothique anglais où sont sacrés les archevêques. En sortant par la porte occidentale on pénètre dans cette fameuse salle du Pilier auquel l'archevêque *Chicheley* faisait attacher les hérétiques, pour leur administrer la peine du fouet. Dans ce palais il y avait aussi la tour des récalcitrants, c'est-à-dire de ceux qui ne voulaient pas reconnaître la suprématie de l'archevêque; on l'appelait pour cela la tour des *Lollards*. Les prisonniers étaient attachés à des anneaux de fer fixés aux murailles; telle était la tolérance anglicane.

Le palais de *Sommerset*, construit en 1545, servit de résidence à la cruelle Élisabeth; Anne de Danemark et Catherine de Bragance y tinrent aussi leur cour; le Parlement en fit cadeau à la reine Charlotte, et en vota aussi la reconstruction en 1779. Ce second palais coûta plus de 10 millions; il occupe une superficie de plus de 245 mètres de long sur 160 de large. Il possède trois façades, dont l'une tournée vers le Strand, l'autre vers le

Wellington-street, la troisième vers le quai Victoria. La façade du Strand présente neuf arcades en plein cintre : l'Océan et les huit fleuves d'Angleterre roulent leurs flots le long des clefs de voûte ; d'autres arcades soutiennent dix colonnes corinthiennes à demi engagées dans la façade. Quatre statues, symbolisant la Justice, la Vérité, la Valeur et la Modération, s'élèvent sur les colonnes du centre. Un fronton couronné par les armes royales portées par la Renommée et le Génie complète l'œuvre. La façade de *Wellington-street* vous présente les statues emblématiques de Londres, Édimbourg, Dublin, Belfast, Manchester et Sheffield. La façade du bord de l'eau est également précédée d'une belle terrasse, reposant sur des arcades en plein cintre. La statue de Georges II se dresse au milieu de la cour, la Tamise coule à ses pieds. Ce palais donne encore l'hospitalité à plusieurs sociétés savantes et aux bureaux du Gouvernement.

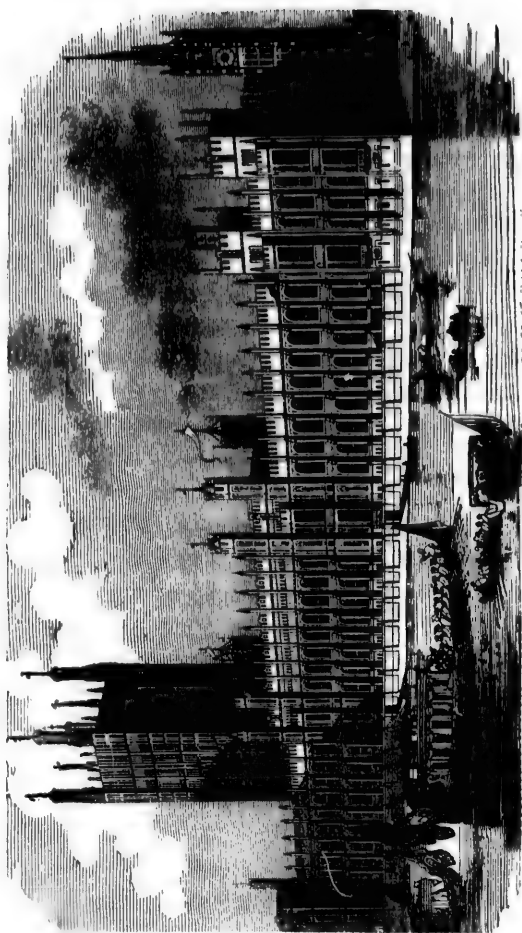
Grosby-Hall, palais gothique habité jadis par Richard III, puis par l'ambassadeur Sully, est aujourd'hui converti en taverne ! Il est pénible de voir un restaurant installé dans cette belle nef gothique, dont la voûte est remarquable par ses pendentifs en bois de chêne.

Mais, après les palais de la reine, viennent ceux de la noblesse, et ceux-ci ne le cèdent point aux palais royaux en richesses et en splendeurs. Les citer serait un travail fastidieux. Il en est de même des clubs, surtout ceux de *Pall-Mall* et *Saint-James-street*, dont l'architecture rappelle Athènes, Corinthe ou Florence. Des portiques, des colonnes, des frises, des copies de la procession des Parthénées, du Parthenon lui-même, de la bibliothèque de Saint-Marc de Venise, du Palais-Farnèse ; puis tout un peuple de divinités païennes, de muses, de nymphes, d'auteurs célèbres, tels que : Homère, Virgile, Apollon,

a. La
ntre :
flots
nnent
cade.
s, la
s du
rtées
cade
léma-
ches-
ment
es en
milieu
bonne
t aux

par
jour-
stau-
route

le la
vaux
avail
x de
ture
ues,
des
e de
un
nes,
on,



Le Parlement anglais.

Bacon, Shakespeare, Milton, Newton ; on se dirait en Grèce ou en Italie ! J'admiraïs toutes ces œuvres hybrides, mais j'abandonne la responsabilité du bon goût à nos voisins d'outre-Manche.

Quant aux édifices publics, je m'arrêterai seulement devant les plus renommés ou ceux qui offrent un caractère particulier.

Voici *Guildhall*. L'architecture en est assez bizarre. Qui s'attendrait à voir des minarets se dresser au-dessus de fenêtres ogivales ? La grande salle, toutefois, présente une superficie telle que six ou sept mille personnes y sont à l'aise. C'est là que se tiennent toutes les fêtes de la Cité, que l'on prépare les élections au Parlement ; qu'on tient les grandes assemblées des corporations. Au fond de la salle s'élève une estrade, entourée d'une balustrade et de panneaux en chêne ; là siège le lord maire, les aldermen et les shérifs ; à l'extrémité opposée se dressent deux colosses, *Gog* et *Magod*, que l'on promenait autrefois dans la ville, lors des grandes processions du lord maire. Nelson, Wellington, lord Chatam, William Pitt y ont naturellement leur place ; c'est dans cette salle que, chaque année, le 9 novembre, le lord maire donne un somptueux dîner, selon l'étiquette du moyen âge.

La salle du chambellan renferme tous les diplômes de droits civiques accordés aux célébrités étrangères. La nouvelle bibliothèque date de 1872 ; l'antichambre est décorée de quelques toiles représentant les fêtes de la Cité ; on y voit aussi les bustes de *Nelson*, de *Cromwel* ; de *Havelok*, de *Sharpe*, de *lord Brougham* ; la salle splendidement décorée reçoit le jour par deux grandes fenêtres à vitraux ; trente mille volumes encadrent les murailles ; la salle inférieure renferme les chartes et les documents les plus importants qui appartiennent à la ville. Au même niveau et au

nord, on trouve la salle du musée des antiquités de Londres.

En quittant *Guildhall*, je ne pouvais me dispenser de faire une visite à *Mansion-House*, splendide résidence du lord maire. Ce magistrat a bien droit aussi aux colonnes corinthiennes et au fronton triangulaire grec, avec des attributs qui représentent le triomphe de la Cité. Le luxe de cette demeure ne laisse rien à désirer, les salons se succèdent, salon vénitien, salle de bal, salon de réception, etc.

L'hôtel des Postes est un monument qui n'a peut-être pas son pareil dans le monde, pour la dimension et pour la commodité. Il mesure 119 mètres de long sur 40 de largeur et 20 de hauteur; deux ailes encadrent cette immense façade. L'entrée du portique donne accès dans un large corridor; à droite, s'ouvrent les bureaux des journaux et des lettres pour le district de Londres; à gauche, sont les bureaux des journaux et des lettres pour les provinces, l'Étranger et les stations maritimes. Au-dessous du grand corridor, un tunnel et un rail-way font communiquer les bureaux des deux ailes. L'édifice est à l'épreuve du feu par des machines ingénieuses qui peuvent conduire instantanément l'eau dans les combles. On compte dans les bureaux près de mille becs de gaz.

La Banque d'Angleterre, dit M. L. Faucher, est le plus grand dépôt de capitaux qui existe, non seulement dans le Royaume-Uni, mais dans le monde entier. Placée au-dessus de tous les établissements de crédit, comme un surveillant et un arbitre, la banque n'est elle-même ni contrôlée ni, à quelques égards, limitée dans son droit d'émission. Elle peut, à son gré, inonder le royaume de son papier ou le retirer de la circulation, et possède ainsi, presque sans partage, cet immense pouvoir de changer le prix des

choses, soit en resserrant, soit en dilatant le mouvement des capitaux. Elle est le caissier du gouvernement, de même que les banquiers sont les caissiers du public. Elle est chargée d'opérer le recouvrement du revenu pour le compte de la trésorerie, et de verser dans les mains des comptables les fonds dont la trésorerie a ordonné les paiements; elle sert les intérêts de la dette. Pour prix de ces fonctions, qui entraînent des frais considérables, et qui engagent d'ailleurs la responsabilité de la banque, le trésor lui paye une indemnité annuelle de 1,700,000 francs.

Quant à l'édifice, il couvre un hectare et demi avec des façades de 100 à 134 mètres; de vastes bureaux et de grandes salles y sont aménagés; on y compte huit grandes cours. Le bâtiment ne comporte qu'un rez-de-chaussée, mais très élevé, avec des caves et des salles souterraines; c'est dans cet hôtel que se trouve une horloge, chef-d'œuvre de mécanique, qui montre l'heure sur quatorze cadrans placés dans seize bureaux à de longues distances. Il y a encore là une grande profusion de colonnes, de statues emblématiques, telles que les quatre parties du monde, la Tamise, le Gange, etc. Les caves, où sont les lingots et les billets sont disposées comme des mines; on y descend par un puits, et l'on y voit des machines fort curieuses inventées pour le pesage de l'or! Cet établissement est dirigé par un gouverneur, un sous-gouverneur et vingt-quatre directeurs.

Je ne dirai rien de la Bourse royale ni de la Bourse des fonds publics, ce sont des édifices comme on en rencontre partout. Je ferai une exception pour la Bourse des charbons; celle-ci a un cachet particulier par son élégance: vous arrivez par un escalier de fer dans un vestibule dont la voûte est ornée de peintures allégoriques qui représentent la Richesse et l'Abondance; puis vous entrez sous une

charmante rotonde, dont le parquet affecte la forme d'une boussole; c'est une vaste mosaïque, composée de plus de quarante mille morceaux de bois de chêne, retirés du lit de la Tyme; au centre sont encastrées une ancre et les armes de la cité; la dague est représentée par un morceau de bois d'un mûrier planté par Pierre le Grand, lors de son séjour en Angleterre. Autour de la salle règnent trois galeries de fonte. La lumière descend du dôme à travers des verres de couleur jaune orange. Vous voyez sur des panneaux en chêne la Charité, la Persévérance, la Prudence, le père Tamise, les naïades du *Severn*. Tout ce qui a rapport au charbon de terre y occupe une place connue: les houillères de *Walsend*, les portes de *Newcastle* et de *Durham*, les plantes fossiles de la houille, les instruments des mineurs.

Vous jugerez de l'importance de la douane quand vous saurez qu'elle occupe neuf cents employés, mille domestiques ou hommes de peine.

L'hôtel de la Monnaie est remarquable par des machines mues par la vapeur, que l'on n'a pas encore remplacées depuis cinquante ans. Elles peuvent frapper 1,250,000 pièces en vingt-quatre heures. Les hôtels des corporations mériteraient aussi une visite, car ils sont très luxueux, mais ils sont trop nombreux.

Il faudrait des volumes consacrés à l'étude de la société et de l'administration anglaises, mais, comme ce n'est pas le but de cette publication, j'en parlerai d'une manière brève et intéressante.

A Londres, comme ailleurs, on aime la distraction. Or le théâtre prime ordinairement tous les autres amusements: aussi je ne connais pas de villes où il y ait autant de théâtres qu'à Londres. Après les théâtres officiels, vient le théâtre de Sa Majesté, où des loges ont été achetées jus-

qu'à 200,000 francs ; le théâtre Royal-italien, qui peut rivaliser avec ceux de San-Carlo à Naples, de la Scala à Milan ; le lustre seul se compose de cent vingt mille prismes de verre ; 3,500 personnes y trouvent place. L'aristocratie n'a qu'à sortir de ses palais pour entrer au théâtre. La bourgeoisie a les siens, le peuple les siens ; chaque quartier a son théâtre.

L'amphithéâtre jouit également d'une grande vogue ; l'un est en permanence à *Westminster-Bridge-Road* ; l'autre à *Oxford-circus, Piccadilly, Regent's-street, Portman-square* ont la spécialité des spectacles de curiosités. Celui qui vient à Londres ne manque jamais de visiter la charmante galerie de figures en cire de M^{me} Tussaud ; c'est là que j'ai vu pour la première fois la reine Victoria entourée de toute la famille royale. Les deux salles de Napoléon renfermant ses meubles, ses deux voitures prises à Waterloo, le lit de camp sur lequel il est mort ! Et la chambre des horreurs, c'est-à-dire des meurtriers célèbres ; jusqu'à la guillotine qui servit à l'exécution de Louis XVI.

Les concerts sont encore très fréquentés par la haute société ; la magnifique salle *Royal-Albert*, construite en amphithéâtre, renferme cinq mille huit cents places. Les congrès, les grandes réunions artistiques ou scientifiques et les concerts populaires se réunissent dans cette salle. L'orchestre peut contenir mille exécutants ; l'orgue, avec ses neuf mille tuyaux, est réputé le plus grand du monde. *Exeter-Hall*, qui peut contenir quatre mille personnes, est affecté exclusivement aux sociétés religieuses, telles que la Société d'harmonie religieuse, la Société chorale, dont les chœurs comptent parfois plus de sept cents voix. *Queen's-Concert-Rooms* et *Willis-Rooms* sont ouverts aux concerts particuliers, aux bals de souscription. C'est dans

cette salle que, pendant la saison fashionable, ont lieu les célèbres bals d'*Almack*, où la haute société de Londres se donne rendez-vous. *Royal-Aquarium* a été créé pour faire concurrence au Palais de Cristal et au palais Alexandra. Le Café-Concert, où l'on joue la musique italienne, allemande et anglaise, où l'on donne des danses, des exercices acrobatiques qui sont innombrables. Ces tavernes musicales sont les vrais concerts du peuple; quant aux bals publics, ils ont été fermés par l'autorité.

A Londres, les arts, les sciences et les lettres sont en honneur; on se croirait à Rome ou à Florence, tant les musées sont multipliés; la nation a les siens, les riches ont les leurs. Il s'établit entre eux certaine rivalité artistique tant les fortunes sont communes.

Certainement *British-Museum* prime tous les autres par ses vastes et multiples collections. Chaque peuple y a sa place, ainsi que toutes les villes du monde. Car, quel est le coin du globe que les Anglais n'aient exploré? D'ailleurs, par nature, ce peuple est méthodique et collectionneur. Dans le Muséum, chaque branche artistique y est représentée. La sculpture, l'ethnographie, la zoologie, la minéralogie, les collections de vases, de médailles, de monnaies, d'estampes, de livres, de manuscrits, tout s'y trouve dans un ordre parfait; et qui voudrait faire une étude approfondie de toutes ces richesses devrait s'armer de patience et y employer bien des années. Quant à moi, je promenai mes regards sur tous ces trésors en admirant l'intelligence de ces opiniâtres collectionneurs.

L'État n'a pas que son Muséum, il a sa galerie nationale à *Trafalgar-square*. Elle date de 1824; elle a commencé avec les trente-huit tableaux de M. *Angerstin*; en 1872, elle en comptait plus de neuf cents. Pour peu que

la munificence particulière se multiplie, la galerie dépassera bientôt toutes ses rivales en Europe.

L'État a aussi son musée populaire, à *South-Kensington*, et voici ce qui a donné lieu à sa formation : à l'Exposition de 1851, les produits manufacturés de la Grande-Bretagne étaient égaux et même supérieurs aux autres produits, mais ils manquaient de grâce et de bon goût ; l'opinion s'en émut : alors des écoles de dessin furent établies sur toute la surface du royaume, et le musée actuel fut ouvert dans le but de faire l'éducation artistique du peuple anglais. Aussi trouvez-vous dans ce musée des modèles de tous les arts et métiers, depuis l'architecture jusqu'à la sculpture et la peinture la plus fine. Il y a une salle des conférences, un musée d'éducation, une bibliothèque ; chaque citoyen y rencontre tous les grands hommes de l'Angleterre. *Bethnall-Green* n'est qu'une succursale de *South-Kensington* ; on a voulu que les quartiers pauvres ne fussent point privés de ce mode d'éducation. Ce musée ne s'alimente que d'objets d'art prêtés en partie par *Richard Wallace*, héritier du marquis d'*Hertford*.

L'État a son musée des savants ; le musée de géologie pratique est encore une succursale de *South-Kensington* ; on y trouve les spécimens de toutes les pierres à bâtir de la Grande-Bretagne, porcelaines, faïences anciennes et modernes, vases de tous pays, objets d'art en fer et en bronze, en métaux galvanisés, minéraux, cristallisations, pierres précieuses. On y voit même tous les modèles des machines et des outils qui servent au travail des mines et des carrières ; toute la série des fossiles britanniques occupe les galeries supérieures ; j'ai rencontré le plan de l'Île Bourbon que j'ai habitée pendant six ans.

Que dire de sir *John-Soane*, ce savant qui consacra

la plus grande partie de sa vie et 1,250,000 francs à la formation d'un musée qu'il légua à l'État ? Voilà de la grandeur et de la munificence ! L'intérieur de ce musée, dit M. *Samnders*, est une suite extraordinaire de petits salons, de petits boudoirs remplis d'une multitude innombrable de petits objets entassés sans ordre : toutes ces petites salles sont décorées de noms fantastiques : le parloir du moine, les catacombes, la chambre sépulcrale, la crypte, l'asile de *Shakespeare*. Du reste, aucun ordre ni dans les appartements ni dans le catalogue. On ne voit qu'antiquités égyptiennes, grecques, romaines, sculptures modernes, pierres précieuses, camées, livres rares, manuscrits, peintures, modèles d'architecture : murailles, cabinets, recoins, plafonds, tout disparaît sous les objets de curiosités. Par un ingénieux emploi de panneaux mobiles s'ouvrant comme des volets, on a réussi à augmenter du double la superficie des parois.

Si la Métropole ne possédait pas un musée des Indes, il y aurait une lacune, qu'elle s'est empressée de combler : le ministère des Indes, au troisième étage, renferme ce curieux musée. Toutes les collections, de provenance indienne, occupent huit petites salles et sont rangées dans des armoires vitrées et des tablettes-vitrines. On y voit le poignard à coquille dont se servit Olivier Cromwell au siège de *Droghida* ; l'épée du général *Wolf* à la bataille de Québec ; une partie du Pont de la Victoire, où fut frappé Nelson ; le squelette du cheval que montait Napoléon à Marengo ; un plan en relief de la bataille de Waterloo. Un musée non moins remarquable sous le rapport ethnologique, c'est celui des *missionnaires anglais* dans toutes les parties du monde ; s'ils ne sont pas des convertisseurs d'âmes, ils sont de bons collectionneurs d'amulettes, de gris-gris, d'idoles et autres objets servant

au culte et aux cérémonies des peuples païens, surtout de ceux qui habitent l'Afrique et les mers du Sud.

Telles sont les richesses artistiques de l'État. Quant aux galeries particulières, elles sont innombrables et de meilleur choix. La galerie *Buckingham*, prétend M. Viardot, est la collection la plus exquise ! Sans doute elle est restreinte par le nombre de ses cadres ; mais qu'elle est grande par le goût sévère et judicieux qui les a fait choisir. Rien n'y est douteux ou faible ; tout est authentique et excellent. La galerie *Hertford* de *sir Richard Wallace* embrasse toutes les écoles modernes et contient plus de six cents tableaux. Après celles-ci viennent les galeries de *Bridgewater*, au duc d'Ellesmere, comprenant plus de trois cents tableaux ; la galerie de *Grosvenor*, au duc de Westminster ; la galerie de *Stafford*, au duc de ce nom ; enfin celles des comtes *Grey*, *Landowne*, d'*Apsley* et bien d'autres.

Les sciences sont également honorées ; la Société Royale de littérature est la vraie Académie anglaise ; elle compte près de huit cents membres élus au scrutin ; c'est la sœur de notre Académie française ; elle s'occupe aussi de la rédaction d'un dictionnaire. Le but de l'Institution Royale est de populariser l'enseignement, d'encourager les inventions. On y fait des cours publics et des expériences pour l'application de la science aux besoins ordinaires de la vie. La *Société Linnéenne* s'occupe de toutes les branches de l'histoire naturelle et surtout de la botanique. Elle est en possession de la bibliothèque et de l'herbier de Linné. Sept cents membres forment la Société géologique. Parlerai-je des Sociétés de Géographie, d'Astronomie, d'Agriculture, d'Horticulture, de Zoologie ? Est-il une science qui n'ait ses adeptes et ses vulgarisateurs ? Il y a l'école des médecins, des vétérinaires, des chirurgiens,

des antiquaires, des armoiries, des institutions pour toutes les classes. Les savants ont cent bibliothèques sous la main ; les femmes ont les livres de l'Association des dames ; les artisans ont une bibliothèque de six mille volumes, et ce mode d'instruction s'est répandu dans tous les quartiers de la Métropole. Qui ne connaît l'observatoire de *Greenwich*, l'Académie Royale des Arts, l'Académie Royale de Musique ?

Il est peu de villes où l'instruction soit plus répandue qu'à Londres. Outre l'Université de Londres et le collège de l'Université, qui délivrent des diplômés, il y a le collège du Roi, le rival de l'Université ; la Chartreuse, l'hôpital du Christ, peuplé de quinze cents élèves, et les écoles de Westminster, de Saint-Paul, destinées aux fils de haute famille. La bourgeoisie a aussi ses écoles ; car il y a l'école des merciers, l'école des marchands tailleurs, l'école de la cité, fondée au moyen d'un legs de *John Carpenter*, secrétaire de la ville de Londres. Les enfants des ministres protestants ont aussi leur collège, c'est celui de *Sion* dû à la munificence de *Thomas White*. Les pauvres n'ont pas été oubliés, ils ont les écoles mutuelles de Lancaster, au nombre de plus de deux cents, réunissant plus de trente mille élèves ! Celles du dimanche, au nombre de six cents, reçoivent plus de cent mille élèves des fabriques ; les écoles de la Société nationale, au nombre de deux cent cinquante, contiennent plus de quarante mille enfants. Il y a même les écoles des déguenillés dans les quartiers les plus misérables. Quand ils quittent l'école, la plupart de ces enfants sont enrégimentés dans la brigades des décrotteurs et des balayeurs ; on les reconnaît à leur costume entièrement rouge. Ils gagnent, en moyenne, 2 shillings par jour.

Malheureusement le bien ne se fait plus à Londres par

charité, mais par philanthropie ; que de mérites perdus pour le ciel ! car elles sont incalculables, les œuvres de bienfaisance. Londres possède : mille quarante-deux établissements de bienfaisance, cent quatre-vingt-un hôpitaux, cinq cent vingt-sept sociétés philanthropiques, trois cent vingt-quatre établissements pour l'éducation des classes pauvres ; les revenus, y compris les dons, les quêtes dans les églises, dépassent 175 millions ; le nombre des personnes assistées pendant l'année s'élève, en moyenne, à cent cinquante mille. Les hôpitaux se subdivisent ainsi : vingt-deux hôpitaux généraux, quarante-neuf hôpitaux spéciaux, trois hospices d'aliénés, cinq hôpitaux pour les enfants, six maisons de maternité et trente-trois dispensaires gratuits. Le nombre total des lits est de sept mille huit cents ; ils reçoivent annuellement soixante-quatre mille malades et distribuent des médicaments à douze cent trente mille personnes.

Il y a une notable différence entre le régime hospitalier de Londres et celui de Paris ; à Paris, c'est la municipalité qui fait tous les frais de la bienfaisance publique ; c'est le gouvernement qui nomme les directeurs de l'administration centrale. A Londres, au contraire, le gouvernement n'intervient que pour les établissements qui sont à sa charge. Les autres, et c'est la grande majorité, dépendent, pour leur création comme pour leur entretien, de la bienfaisance privée. Quelques-uns de ces établissements remontent à une haute antiquité et possèdent la source même de leurs propres revenus ; c'est encore là une trace du catholicisme dans ce pays. Quant aux autres, ils sont créés et soutenus par des donations, des legs, des souscriptions annuelles et volontaires. Ils sont administrés par les souscripteurs eux-mêmes, qui forment et délèguent un comité dans ce but. Je n'entrerais point dans l'énumération

de tous ces établissements ; leur nombre dit assez haut ce qui se fait de bien à Londres ; que serait-ce si cette île redevenait l'Île des Saints ?

Un des monuments les plus intéressants de la Métropole, c'est assurément la tour de Londres ; elle rappelle ses origines, elle est, en quelque sorte, l'abrégé de toute son histoire. Selon toute probabilité, ce fut le berceau de la grande ville ; c'est là que l'invasion romaine débarqua et s'établit. On y trouve encore les vestiges de leurs anciennes murailles et des quinze tours qu'ils avaient élevées de distance en distance. C'est sur ce point que ce dirigèrent, dans la suite, tous les envahissements. C'est là que Guillaume et les Normands débarquèrent. Il comprit si bien que c'était la clef du pays, qu'il bâtit cette fameuse tour, près de laquelle se sont toujours débattues les solennelles destinées du pays ; et aujourd'hui encore elle est considérée comme la citadelle de la Métropole ; aussi dépend-elle directement de l'autorité militaire. On y a établi plusieurs casernes, les bureaux de l'intendance militaire, l'arsenal, un musée d'armes anciennes ; c'est dans la tour de Londres que sont déposés les joyaux de la couronne, comme le lieu le plus sûr de la capitale.

Sur ce coin de terre, la tour est considérée comme la fidèle sentinelle de la cité ; aussi tout un vaste système de fortifications l'entoure et la protège. Deux énormes pentagones, tournant leur base vers la Tamise, enveloppent 4 hectares 80 ares de terrain. Le pentagone intérieur, flanqué de tours nombreuses, forme la ceinture de l'énorme masse carrée de la tour blanche, des casernes, de l'église et des bâtiments épars, qui apparaissent comme un village en ruines. Au-delà des murailles se déroulent d'élégants jardins et une belle place d'armes.

En franchissant le pont-levis, à l'angle sud-ouest, on

pénètre dans le passage étroit qui serpente autour de la forteresse, entre l'enceinte extérieure et l'enceinte intérieure. La première tour à gauche est celle de la cloche d'alarme ; c'est là qu'Élisabeth fut retenue prisonnière par sa sœur Marie. Engageons-nous dans le chemin de ronde. Voici la *porte des traîtres*, qui s'ouvre dans l'enceinte extérieure, sous la *tour Saint-Nicolas*. C'est une belle voûte abritant un large escalier que baignaient autrefois les eaux de la Tamise. Par là passaient les prisonniers accusés de haute trahison, conduits en barque de Westminster. En face de cette porte se dresse la *tour sanglante*, où furent assassinés les deux jeunes enfants d'Édouard IV, par ordre de leur oncle Richard III. La plus proche de celle-ci est la *tour Wakfield* ou des Archives. C'est là que fut commis l'assassinat d'Henri VI. De la tour sanglante on passe sous la herse, et l'on monte par de larges escaliers de pierre sur le champ de parade, qui occupe le milieu de l'enceinte ; en face s'étendent des casernes dans le style gothique.

À droite s'élève, comme un colosse, l'énorme édifice quadrangulaire de la Tour blanche ; quelle masse imposante ! dominant de toute sa hauteur les quatre tourelles des angles. Voici les entrepôts du gouvernement ; le musée des armures, construction moderne, adossée à la muraille méridionale de la Tour blanche ; la salle des cavaliers vous représente un escadron de chevaliers du ^{xiii}^e siècle, armés et cuirassés, sur des chevaux bardés de fer. Cette étude des rois chevaliers vous donne une idée des différentes armures de chaque siècle.

Nous montons l'escalier à gauche qui conduit dans une petite salle carrée ; elle renferme les armes indoues, chinoises, japonaises, javanaises et malaises, très fines et très artistement travaillées ; un canon de bronze, d'un

beau travail, pris par les Français à Malte, mais repris par les Anglais ; sous des vitrines, sont enfermées, comme des reliques, quelques armures portées par le duc d'York et les généraux Wellington et Wolf.

De cette salle, une porte nous introduit dans la salle de la reine Élisabeth, étroite chambre qui se trouve à l'intérieur de la Tour blanche. Le premier objet que nos yeux rencontrèrent fut l'affreux billot de chêne qui servait aux exécutions capitales ; il est encore tout maculé du sang des victimes. Cette salle renferme, disposées en panoplies, toutes les armes offensives employées dans la guerre avant l'invention des armes à feu. Tous les instruments de torture, les poucettes, le collier, le joug, la cravate et d'autres engins, productions de l'Enfer. A gauche s'ouvre le noir cachot où la cruelle Élisabeth tenait sous les verroux l'infortuné *Watter-Ruleig* ; à cheval et superbement vêtue de brocart d'or, elle semble encore garder à vue son prisonnier.

En entrant de nouveau dans la Tour blanche, nous descendîmes un escalier en spirale qui nous conduisit à la chapelle Saint-Jean, modèle d'architecture normande, assez médiocre, avec une petite nef, flanquée de bas côtés étroits, terminée par une abside circulaire et des colonnes courtes, couronnées de grossiers chapiteaux. Nous montons ensuite à la salle des banquets et à celle du Conseil ; notre surprise fut grande en nous trouvant devant un arsenal renfermant plus de soixante mille fusils nouveau modèle.

A notre sortie, nous arrivâmes devant la chapelle Saint-Pierre ; c'est là que furent ensevelies *Anne de Boleyn*, *Catherine Howard*, *Jane Grey* et toutes les autres victimes de l'infâme Henri VIII. On y montre encore le pavé où se dressait l'échafaud sur lequel on décapitait les

condamnés. Nous descendîmes quelques marches, et nous entrâmes dans la tour de Beauchamp où sont encastrées dans la muraille les signatures des prisonniers fameux : *Jean Dudley*, comte de *Warwick* ; *Bovard*, comte d'*Arundel*, et *Robert Dudley*, comte de *Leicester* ; on y montre encore le cachot d'*Anne de Boleyn*. Nous passons devant les ruines de la tour *Boweyer*, où le duc de *Clarence* fut noyé dans un tonneau de malvoisie ; nous traversons la place d'armes, et, au pied de la tour *Wakfieds*, le gardien sonne, et une petite porte s'ouvre ; nous montons quelques degrés, et nous atteignons la salle des Joyaux.

Les voici sur une étagère recouverte de velours cramoisi, renfermés dans une double cage de verre et protégés par de lourds barreaux de fer. Le plus resplendissant de tous est la nouvelle couronne impériale de la reine Victoria. L'argent rehaussé de diamants et de velours pourpre forme l'encadrement ; sur la petite boule du sommet se dresse une croix de diamants, au centre de laquelle scintille, comme une étoile, un radieux saphir ; sur le devant, étincelle le précieux rubis, en forme de cœur, porté par le *Prince Noir*. La valeur est 2,800,000 francs. Au-dessous de la couronne se croisent deux sceptres décorés des plus fines pierreries. Au centre des deux sceptres, la sainte ampoule, vase d'or pur, d'une haute antiquité, a la forme d'un aigle, aux ailes déployées ; ce vase contient l'huile que l'on verse sur la tête des rois au jour de leur couronnement. Un peu au dessous, le bracelet du *Kohinoor*, contenant le fameux diamant indien, véritable soleil. Puis les deux globes qui se regardent et se renvoient mutuellement l'éclat de leurs pierreries et de leurs améthystes, le sceptre de la reine, du plus pur ivoire, et se terminant par une colombe d'onyx d'une blancheur éblouissante. Je fus heureux de m'incliner devant le sceptre

de saint Édouard, portant une relique de la vraie croix ; il est digne de notre grand saint Louis. Je remarquai aussi des fonts baptismaux en argent doré ; l'ancienne couronne impériale de Charles II ; celle de saint Édouard ou du Prince de Galles ; le diadème de la reine, fait pour Anne de Boleyn ; enfin la vaisselle du sacrement ainsi que les épées de la Justice et de la Miséricorde. La plupart de ces bijoux servent dans les cérémonies officielles ; leur valeur totale est estimée à plus de 75 millions. Les gardiens de la Tour portent le costume du moyen âge.

Je ne dois pas oublier les halles ou marchés de Londres, car je ne pense pas qu'ils aient leurs pareils en Europe. Londres, dit M. Rousselet, dévore, en moyenne, chaque année, trois cent vingt-cinq mille bœufs, cinquante mille veaux, deux millions deux cent mille moutons, quarante mille porcs. La consommation de la viande de boucherie est évaluée par les statisticiens à 140 kilogrammes par tête. L'ensemble de cet énorme approvisionnement représente environ 450 millions de francs.

L'importation des volailles et du gibier atteint le chiffre énorme de huit millions de pièces ; les poissons et les coquillages sont importés en si grandes quantités que plus de trois millions de saumons sont envoyés, chaque année, d'Écosse, d'Irlande, de la Scandinavie. Des milliers d'embarcations, n'ayant pour tout chargement que des homards et d'autres crustacés, forment une grande partie de la nourriture des classes pauvres, et abondent près des quais de *Billingsgate-market*.

Le lait entre pour 10 millions d'hectolitres dans la consommation. Les œufs, qui forment aujourd'hui une des bases de l'alimentation anglaise, viennent principalement des départements agricoles de la Somme, du Pas-de-Calais, de la Seine-Inférieure, du Calvados et de la Manche. Le

nombre total des œufs importés, chaque année, dépasse 200 millions. La consommation du beurre est estimée à 19 millions pour 950,000 kilogrammes ; celle du fromage, à 19 millions pour 142,000 kilogrammes. Le poids des principales espèces de légumes, vendues sur les marchés de Londres, dépasse 450,000 tonnes. A lui seul, le cresson vendu pèse de 8 à 900 tonnes.

Les fruits s'élèvent à un total de 50,000 tonnes. La consommation des liquides n'est pas moins considérable. La quantité consommée dans les onze mille tavernes et les quatre cent mille maisons particulières dépasse 200 millions de litres. Les spiritueux peuvent être évalués à près de 2 millions de litres; le vin, relativement à la bière, est une rareté, il n'est bu que par la classe moyenne et les riches.

L'exportation annuelle du charbon de terre dépasse 4 millions de tonneaux; les trois quarts environ sont apportés par des navires de *Newcastle*, de *Sunderland*, de *Hartlepool*; le reste est expédié par le chemin de fer.

Saint-Pierre de Rome occupe une superficie de 21,000 mètres carrés et peut abriter cent mille hommes; le plus grand marché de Londres couvre 37,000 mètres de superficie: c'est une véritable ville avec ses rues, ses maisons et ses boutiques. Imaginez-vous un immense parallélogramme flanqué, à chacune de ses extrémités, d'une tour de plus de 50 pieds de haut, coiffée d'un campanile octogone, couronné lui-même d'un léger dôme, étincelant par ses lames de cuivre; c'est du Roman allié au Dorique. Je m'engage dans une allée principale, qui me représente une rue d'Athènes, car à droite et à gauche est une série de colonnes soutenant une toiture de fer d'un travail ingénieux et d'une délicatesse exquise; les arcs et les segments de cercle disparaissent sous une élégante ornementation. Le

jour et la ventilation arrivent d'en haut par de larges man-sardes ouvertes dans la toiture. Londres, Liverpool, Dublin et Edimbourg gardent les deux entrées de la grande allée. Celle-ci est coupée par six avenues parallèles; dans ces avenues cent soixante-deux blocks ont été installés pour les marchands, ils mesurent 10 mètres sur 5. Douze bouches hydrauliques, à jet continu et à haute pression, lavent incessamment le marché, en même temps qu'elles le garantissent contre l'incendie. A chaque étal correspond une chambre au premier, pour y prendre ses repas; on y installe même ses teneurs de livres. Au-dessous de ce gigantesque monument se prolongent d'interminables caves, véritables catacombes, en correspondance avec tous les chemins de fer de la capitale, qui amènent les *trucs de viande*; puis là une machine hydraulique les fait monter à l'étage supérieur, où leur contenu est déchargé et réparti entre chaque boutique.

Le marché métropolitain ne le cède à celui-ci ni en étendue ni en commodité. Sur une étendue de 30 hectares on peut y loger sept mille bœufs, deux mille veaux, trente-cinq mille moutons, quatre mille porcs. Au centre s'élève l'élégante tour de l'horloge; elle domine et semble protéger toute une cité de bureaux et de boutiques, qui s'appuient à ses flancs et forment un vaste octogone. On y voit des bureaux de renseignements appartenant aux principales compagnies de chemins de fer, un télégraphe électrique, six banques de paiement, une boutique pour la vente des drogues et des médicaments à l'usage des bestiaux.

Le marché de *Billingsgate* est spécialement réservé à la vente des poissons et coquillages. A l'étage supérieur, la vente du poisson; à l'étage inférieur, la vente de coquillages. Ici se retrouve encore l'esprit pratique des Anglais; comme il faut au poisson un air pur et de la propreté, deux

appareils d'aérage aspirent l'air de l'étage inférieur et le chassent par la cheminée d'aspiration; en une minute, 1,300 mètres cubes d'air vicié peuvent être expulsés; deux filtres placés près du lit de la Tamise peuvent filtrer, en une heure, environ 350,000 litres d'eau; alors une pompe centrifuge élève la quantité nécessaire pour laver le poisson, nettoyer le marché et entretenir partout la propreté.

Les volailles, le beurre fin et le meilleur gibier se trouvent au marché de *Leadenhall*, qui est spécial au centre de Londres, comme celui de *Covent-Garden* est le marché aux légumes, aux fruits et aux fleurs. Quant à ces dernières, elles ont un gracieux palais de fer et de verre; et cette construction est sans contredit la plus gaie et la plus élégante; Flore et Pomone n'eurent jamais, dans l'antiquité, de temple aussi gracieux. On se promène avec plaisir dans cette serre gigantesque qui semble un Eden improvisé.

Tattersall a une autre spécialité non moins intéressante; c'est au *groom du duc de Kingston* que l'on doit ce célèbre marché, qui est une succursale du Jockey-Club; là se donnent rendez-vous, deux fois par semaine, tous les amateurs d'*hippiatrique*, depuis le lord jusqu'au tavernier. Le nombre des membres est environ de trois cent cinquante; *Tattersall* est une espèce de bourse où se règlent tous les paris du Royaume-Uni. Tels sont les grands marchés de la Métropole, et il n'est point de quartier qui n'ait le sien.

Le touriste qui irait à Paris sans visiter Versailles reviendrait incomplet; je dirais la même chose de celui qui irait à Londres et ne visiterait pas *Windsor*. Aussi ma première excursion fut pour ce beau palais qui ne ressemble en rien à celui de Versailles. D'abord Guillaume le Conquérant avait choisi ce terrain comme point stratégique; il l'acheta à l'abbaye de *Westminster*, et y fit bâtir une forteresse. Mais c'est surtout Édouard III, né à Windsor, qui

songea à convertir cette place de guerre en un palais de plaisance, c'est à lui que *Windsor* doit ses plus importantes constructions; Édouard IV bâtit la chapelle Saint-Georges et le mausclée daté de Henri VII; la terrasse septentrionale est l'œuvre d'Élisabeth; George IV fit réparer le palais, changea la disposition des salles, et les appropria au goût et aux exigences du jour. Assis sur une colline dominant la vallée de la Tamise, le château est d'un aspect sévère et imposant; vu de loin, avec ses terrasses, ses murailles, ses clochetons, sa grande tour ronde et ses innombrables tourelles, il rappelle encore le château fort et le donjon de Guillaume. Représentez-vous deux quadrangles, de forme irrégulière, occupant une superficie de 13 hectares et ayant leur grand axe dans la direction de l'ouest à l'est. Chaque quadrangle apparaît tout hérissé de tours; mais celles-ci ne sont que les dames d'honneur de la tour ronde, dont la disposition forme une sorte de trône au centre des deux cours. Elle a donc sa base sur un monticule artificiel, de là elle s'élance à 45 mètres dans les airs et semble dire: Je suis la reine de ces lieux. Un escalier de deux cent vingt marches conduit au sommet, d'où je contemplai la campagne de Londres; mon regard embrassait douze comtés à la fois; c'est dans ce donjon que les chevaliers de la Table Ronde d'Édouard I^{er} avaient l'habitude de s'assembler; Jacques I^{er} d'Écosse y fut longtemps captif; il est habité aujourd'hui par le gouverneur de Windsor.

Quatre portes donnent entrée dans le château; j'y pénètre par la porte Henri VIII; je me trouve en face de la chapelle Saint-Georges, un des plus beaux édifices gothiques de l'Angleterre. La nef principale est svelte et gracieuse; les deux bas côtés sont ornés de riches chapelles. La porte du chœur est magnifiquement sculptée ainsi que le jubé et la galerie de l'orgue, mais elles ne sont pas de l'époque!

Puis que signifient les bannières du chevalier de la Jarretière flottant au-dessus de ces boiseries, Édouard IV et Henri VIII mêlés aux patriarches et aux mystères les plus sacrés de Jésus et de Marie? Ce n'est plus un sanctuaire dédié à Dieu, c'est la nécropole des rois et des grands de la nation; le schisme a faussé les idées; l'hérésie les a perverties et a tout bouleversé.

Je pénètre dans la cour du quadrangle supérieur par la porte Normande, et je me trouve dans un vaste carré; deux tours y dessinent leurs grandes ombres: au sud, la tour ronde; au nord-ouest, celle du roi Jean. Voici les appartements des courtisans et des hôtes de la reine: l'est est habité par la famille royale; le nord renferme les salles de réception et le musée du Palais dans lequel se trouvent réunis toutes les raretés et tous les chefs-d'œuvre de l'Europe. La salle d'audience de la reine est ornée des riches tapisseries des Gobelins; vous y voyez la femme de Charles II dans un char triomphal traîné par des cygnes; dans la salle des gardes sont les armures des rois, les bustes des grands généraux, des canons capturés, des panoplies d'armes indiennes. Dans la salle Saint-Georges, réservée aux banquets, vous voyez onze souverains anglais, en pied, dont la fierté peint bien la raideur de la nation; la salle de bal, la plus somptueusement décorée, rappelle le luxe de Versailles. Encore des tapisseries des Gobelins, celles-là même qui paraient la chambre de Marie-Antoinette.

J'entre dans la salle de Waterloo, remplie de souvenirs pénibles pour un Français; les hommes d'État, les souverains, les généraux qui ont pris part à la Sainte-Alliance ornent les murailles. Pie VII les domine tous. La salle du Trône n'a rien de remarquable. Je gravis l'escalier d'honneur, et j'arrive en face de la salle du roi, ou plutôt du salon de Rubens, où l'on peut faire une étude savante du

peintre flamand. La chambre du Conseil royal présente trente-cinq tableaux signés des maîtres de l'Europe les plus renommés. Le cabinet du roi est aussi riche que le salon ; la salle Van Dyck à elle seule mériterait le voyage de Windsor.

Windsor a aussi ses terrasses, ses jardins et ses écuries, mais le tout est inférieur à Versailles. Les parcs l'emportent bien des fois sur notre Bois de Boulogne ; le petit parc a près de 4 milles de circonférence et couvre une superficie de 200 hectares.

Le grand parc a 10 kilomètres de long sur 5 kilomètres de large, couvre 3,000 hectares de superficie, et est peuplé de plusieurs milliers de cerfs ; c'est une forêt plutôt qu'un parc. La principale avenue du château est ombragée d'arbres magnifiques. C'est dans ce parc que George IV fit bâtir une chaumière évaluée à 5 millions, détruite depuis plusieurs années. On y trouve aussi la ferme du prince Albert, le beau lac de *Wirginia Water* que fit creuser le duc de Cumberland, et sur les bords duquel s'élèvent des kiosques, des temples, des obélisques, des pavillons, des pagodes chinoises ou indoues. Des barques, des pirogues, des gondoles se balancent sur les eaux ; des rochers artificiels resserrent la partie méridionale ; alors les eaux s'élèvent, bondissent et retombent en cascades pour former un ruisseau murmure, qui se dirige à l'est. On voit encore les restes d'un temple chinois dédié à la contemplation. Mais que sont ces ruines auprès des ormeaux et des chênes magnifiques qui ombragent les bords de *Wirginia Water* ? Ces beaux arbres, ces vertes prairies, ces charmantes collines, ces eaux limpides, voilà ce qui fait de Windsor une délicieuse résidence royale, dont je garderai toujours un impérissable souvenir.

Je passerai cette journée à la campagne, car je suis invité

à dîner chez lord Wiseman, frère du cardinal, ex-ambassadeur à Vienne. Mes confrères et moi, nous prenons une voiture, et deux heures après nous arrivons dans la délicieuse propriété de *Nordwond*. La banlieue de Londres est bien différente de celle de Paris. Ici ce ne sont pas de jolies petites villes ou villas couronnées de vignobles. Tandis que les lords laissent les négociants bâtir leurs maisons de campagne sur les routes, ils savent s'isoler de tout bruit, pour cacher leur mollesse et leur indolence sous les frais ombrages de leurs jardins aux mille détours et aux gracieuses allées.

Avant d'entrer dans l'habitation de ces Mécènes du Nord, vous passez par des prairies artificielles, si familières aux agriculteurs anglais, car c'est presque l'unique culture de ce pays, qui leur rapporte d'ailleurs un excellent revenu; vous êtes embaumés, vous jouissez de points de vue charmants, et puis quel doux sommeil l'on goûte loin du bruit de la Métropole. Quand vous apercevez au loin de longues murailles renfermant des parcs, des bois, des pièces d'eau, des jardins magnifiques, une demeure somptueuse, et près de ces murs quelques petits carrés de terre, où s'élèvent d'humbles chaumières : c'est la seigneurie d'un lord; car le paysan en Angleterre est encore soumis à une espèce de servitude qui rappelle un peu la féodalité du moyen âge; une émeute populaire est presque impossible ici. Le peuple ne saurait pas se servir du fusil, dix mille soldats armés balayeraient une population de deux cent mille hommes comme cela est arrivé dernièrement pour les Chartistes. Puis les négociants, en pareille circonstance, s'unissent aux lords, qui, par des relations suivies avec eux, par leurs achats, leur procurent l'aisance et quelquefois la richesse. Mes hôtes m'engagèrent à visiter *Greenwich* pour me faire une idée du mouvement de ce port et de l'indus-

trie anglaise. Il est certain que nos ports ont bien peu d'activité si on les compare au port de la Tamise et surtout à celui du Liverpool.

En quittant la Tamise, j'entre dans le palais des invalides de la marine anglaise, construction entreprise par Charles I^{er} et affectée aux marins blessés au service de la Patrie. George II, en 1705, posa la dernière pierre de ce vaste hôpital qui se compose de quatre grands corps de bâtiments isolés. Les deux principaux regardent la Tamise ; ils en sont séparés par une superbe terrasse où se trouvent à l'est les appartements de Charles ; à l'ouest, ceux de la reine Anne ; derrière, ceux du roi Guillaume et de la reine Marie. En entrant dans une salle ornée de tableaux, nous apercevons des drapeaux français pris à Trafalgar et à Gibraltar ; un peu plus loin, la flotte de *Grasse* en déroute, puis la victoire de lord *Howe* ; enfin *Nelson* et *Duncan*, à l'entrée de la salle, semblent la garder et contempler leurs œuvres. Dans une autre salle nous apercevons l'*Astrolabe* de sir Francis Drake, l'habit porté par Nelson à la bataille du Nil et bien d'autres souvenirs de l'expédition de Franklin.

Le bâtiment de la reine Marie renferme la chapelle qui peut contenir environ mille personnes ; je signale ici une particularité : chez nous, les drapeaux pris à l'ennemi sont offerts à celui qui donne la victoire.

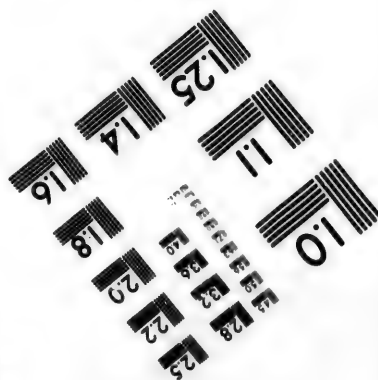
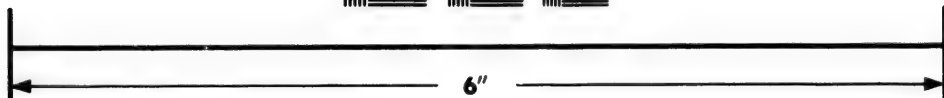
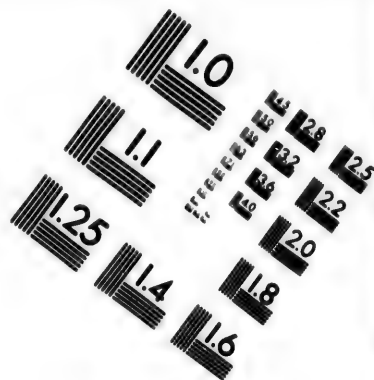
Sur les bords de la Tamise, je vis avec satisfaction un monument élevé à la mémoire du lieutenant *Billot*, de la marine française, qui périt si malheureusement dans les mers polaires arctiques, en allant à la recherche de l'infortuné Franklin. Dans la salle peinte de l'hôpital est un autre mausolée, élevé aux frais de la veuve de l'amiral à son regretté époux et aux principaux officiers qui périrent avec lui de froid et de faim en cherchant à se frayer un passage

à travers des régions où l'homme n'avait jamais pénétré.

Jusqu'en 1865, deux mille sept cents marins se reposaient de leurs fatigues dans ce beau monument ; mais le gouvernement ayant autorisé ces invalides à recevoir leur pension à domicile, trois cents seulement l'habitent aujourd'hui. Les revenus s'élèvent à 3,250,000 francs ; quatre cents fils d'officiers y reçoivent une éducation supérieure, et quatre cents fils de matelots une éducation inférieure.

Au nombre des établissements scientifiques dont s'honore l'Angleterre, il convient de mentionner l'Observatoire de Greenwich. Il était flanqué de deux tours qui furent exécutées en 1675 d'après les plans de Christophe Wren, et que l'on a respectées au milieu des agrandissements de l'édifice. La tourelle occidentale est employée aux observations météorologiques, et les girouettes dont elle est surmontée sont accompagnées d'un mécanisme qui la met à même de sténographier l'histoire du vent écrite par lui-même, et déchiffrée par l'astronome en chef. La tourelle orientale est surmontée d'une longue perche à l'extrémité de laquelle est une boule de bois noir qui glisse à une heure précise jusqu'au bas de la hampe. Une autre boule domine la maison occupée par la Compagnie du télégraphe électrique, et, grâce à l'instantanéité des communications électriques, les deux boules s'abaissent à la fois et donnent l'heure officielle à tout le pays.

Le méridien adopté par les cartes anglaises et américaines passe par l'observatoire de Greenwich. Des télégraphes relient cet établissement à tous les chemins de fer, à tous les ports du Royaume-Uni et à l'Observatoire de Paris.



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

18 20 22 25
16 18 20 22 25
14 16 18 20 22 25
12 14 16 18 20 22 25
10 12 14 16 18 20 22 25
8 10 12 14 16 18 20 22 25
6 8 10 12 14 16 18 20 22 25
4 6 8 10 12 14 16 18 20 22 25
2 4 6 8 10 12 14 16 18 20 22 25

10
01
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

CHAPITRE III

ÉTUDES DIVERSES

L'Anglais a l'abord froid et hautain, qu'il faut attribuer sans doute à l'orgueil national ; cependant, depuis quelques années, les mœurs, au contact des autres nations, ont subi de grandes modifications, et cette fierté toute particulière tend à s'affaiblir. Si vous lui êtes recommandé, s'il a conçu de vous une idée favorable, si vous êtes à ses yeux un parfait gentleman, la glace est rompue ; malgré cela, les règles qui marquent les degrés hiérarchiques sont encore rigoureusement suivies, et tout étranger est tenu de les connaître et de les observer. Comme je n'ai pas la prétention de juger par moi-même cette grande nation, je laisserai la parole à ceux qui l'ont étudiée à fond en leur faisant quelques emprunts.

Une des bévues les plus communes de nos compatriotes, dit *Francis Wey*, est celle qui consiste à revêtir du titre de *sir*, exclusivement attribué aux chevaliers et baronnets, les membres de la Chambre des communes ou d'autres personnages importants. Mais la plus lourde de ces méprises, c'est de placer devant un nom de famille le titre de *sir* qui ne doit jamais être immédiatement suivi que du

prénom ; *sir Paktons*, *sir Reynolds* sont des gallicismes épouvantables.

Autrefois, quiconque était supérieur aux conditions serviles, sans être pourvu d'un titre, était confondu sous la dénomination de *master*, qui ne désigne plus que les enfants. *Master Lambton*, c'est le jeune fils de *Lambton*. Depuis le temps des Stuarts, quand on écrit aux grandes personnes, l'expression de *master* doit être abrégée ainsi : *Mr* ; l'écrire en toutes lettres serait incivil. Dans la conversation, on dit encore *master* pour les enfants ; mais, si vous voulez être correct, il est essentiel en parlant d'un homme de prononcer *mister* ; de même on n'écrit jamais *misters* en toutes lettres, mais bien *Mrs*.

Dans les bonnes maisons, on ne donne aucune espèce de titre aux gens de service de l'un et l'autre sexe. On appelle les valets par leurs prénoms, les femmes de chambre, les filles de charge par leur nom tout court.

La femme d'un chevalier ou d'un baronnet joint le titre de *lady* à son nom de famille et jamais à son nom de baptême, sous peine d'encourir le blâme dû à la plus choquante usurpation. C'est aux filles des lords, des comtes, des vicomtes et des ducs qu'appartient le privilège d'être *lady Louise*, *lady Lucy*... Elles prennent dès le berceau ce titre de *lady*.

Les habitudes de la vie commune sont réglées d'après les titres jusque dans l'intimité des familles, avec la plus rigide étiquette ; la préséance du rang ne le cède même pas devant un étranger.

Le fond invariable d'un dîner anglais consiste en un poisson et un rôti ; le surplus est accessoire. Ce qui caractérise la cérémonie repose bien plus sur les dimensions de ces deux pièces que sur la multiplicité des plats. Le poisson se présente le premier. A un convive de marque on

sert un saumon ou un esturgeon de 1 mètre de longueur, avec des sauces diverses et des piments fort appréciés des Anglais; puis succèdent des entrées à la française, en gibiers trop cuits, en volailles trop faites ou en pâtisseries trop lourdes. Le rôti, proportionné à la qualité des invités et à leur nombre, est digne des époques homériques; les hors-d'œuvre sont nombreux et les entremets singuliers; l'un des plus connus est un gâteau garni de tiges de rhubarbe, ou bien de groseilles à maquereau, cueillies vertes et qui sont l'objet d'un débit considérable; souvent la salade est offerte sur un plat, sous la forme d'un cœur de laitue partagé en deux. Quelques personnes la mangent ainsi à la main, se bornant à tremper dans le sel l'extrémité des feuilles. Les légumes sont, en général, cuits à l'eau et offerts sans assaisonnement; on les sert en même temps que le rôti. Au dessert surviennent des pains énormes de Chester, de Stilton et des bateaux de beurre frais; les fruits, le melon leur succèdent; après quoi on enlève tout, jusqu'à la nappe, puis on apporte des verres et du vin. Le vin seul a le privilège d'être placé sur la table. Pour la bière et l'*ale d'Écosse*, boisson de famille, il y a un cérémonial particulier: un des domestiques qui servent à table vient vous présenter un plateau vide, si vous n'êtes point sans animosité à l'égard du houblon, prenez votre verre, placez-le sur le plateau, et le domestique, après l'avoir rempli au buffet, vous l'offrira. Sans cette ingénieuse combinaison, votre *hanap* subirait l'attouchement d'un valet, ce qui choquerait la pudeur et la stricte propreté.

Les règles de l'étiquette ne sont pas seulement observées par les classes supérieures, elles sont suivies plus ou moins religieusement par toute la nation. En dehors des deux noblesses officielles, la *Nobility* et la *Gentry*, dit Edmond Texier, le *common people* a inventé vingt autres

distractions. L'homme qui a deux millions de fortune est plus honorable que celui qui n'a qu'un million et demi, et ainsi de suite ; le négociant retiré a le pas sur le négociant en exercice, et le rentier la préséance sur l'industriel. Je ne parle pas de toutes les autres noblesses de corporations ; si je voulais classer toutes ces castes, il me faudrait un dénombrement à la façon d'Homère. On comprend quelle froideur jettent dans les relations sociales ces classifications, qui font de la Grande-Bretagne une sorte de casier où chacun est retiré dans son compartiment, selon le hasard de sa naissance, de sa fortune, de sa profession et de son état.

Quand on se promène dans les rues de Londres, au milieu de cette foule d'omnibus et de voitures, à travers cette population qui encombre les squares, les ponts, les promenades, on ne se rend pas compte, au premier abord, pourquoi tout ce qui frappe la vue : équipages splendides, magasins étincelants, édifices publics, a un aspect morne ; ce n'est qu'en cherchant à résoudre ce singulier problème qu'on parvient à découvrir que ce qui fait Londres si triste, en dehors de sa sphère manufacturière et commerciale, c'est l'absence de l'élément essentiel d'animation, le *populaire*. A Paris le populaire est partout ; il égaye les rues et les places, les jardins et les boulevards : il existe dans la Chaussée d'Antin aussi bien qu'au faubourg Saint-Antoine ; il existe au théâtre, se mêle à toutes nos cérémonies et domine dans toutes nos fêtes. A Londres, on dirait qu'il n'y a pas de peuple, et que la ville est exclusivement habitée par des gentlemen et des mendiants. Uniformité de costume, d'habitudes, de manières et de visage ; tout le monde a un habit noir, tout le monde se divertit de la même façon sépulcrale ; tout le monde a le même air ennuyé. L'ouvrier, le marchand, l'oisif entrent dans le même *Public-House*,

gardent la même aptitude silencieuse et ne se distinguent, à première vue, par aucune différence. Tous les Anglais semblent avoir été taillés sur un patron unique.

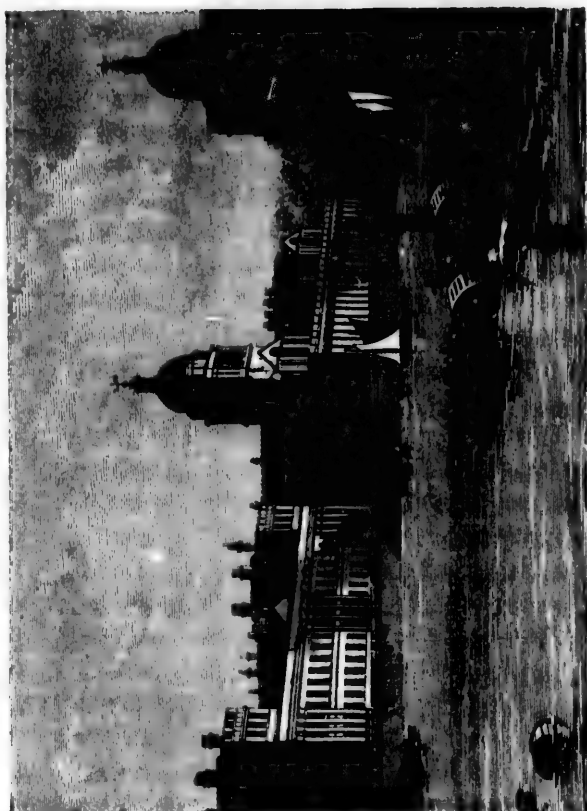
On ne se fait pas une idée, ajoute M. Francis Wey, des minuties auxquelles descend l'usage. Ainsi le nombre de coups qu'il convient de frapper avec le marteau de la porte de la rue, quand on fait une visite, est à peu près déterminé. Rien de ce qui rentre dans le *trade* ou dans la domesticité ne se permettra de heurter à la porte principale. Le facteur de la poste est l'objet d'une exception unique, et l'on sait que, s'il ne veut pas être réprimandé, il ne doit frapper que deux coups. Un homme comme il faut, s'il se respecte et s'il ne veut point passer pour léger, frappera cinq coups solidement appuyés; les dames s'annoncent par plusieurs petits coups se succédant avec rapidité. Il est permis à un Français de quelque mérite d'ignorer à son entrée dans le monde anglais quelques-unes de ces lois despotiques; il trouvera grâce, en qualité d'étranger. Mais s'il les ignorait toutes et ne savait rien deviner, il passerait assurément pour un cuistre.

Un étranger qui tient à sa respectabilité doit bien se garder, dans la conversation, de prononcer les mots de pantalon, gilet ou chemise; en fait de vêtements, il n'a le droit de parler que de son chapeau et de son habit; à table, qu'il ne demande jamais la cuisse d'une volaille. Si Londres n'est pas une ville meilleure que les autres, elle est par excellence le pays de la pudeur dans les mots. Tout ce qui n'est pas classé dans le formulaire de la conversation est *shonking*. Ce formalisme ou *cant*, souvent flagellé par lord Byron, qui fut obligé de s'expatrier pour l'avoir audacieusement bravé, est certainement la plus grave maladie morale de l'Angleterre. Il faut se servir de mots tout faits, sous peine de passer pour peu gent-

guent,
anglais

y, des
bre de
a porte
déter-
ans la
cipale.
que, et
ne doit
ut, s'il
frap-
oncent
. Il est
à son
es lois
. Mais
sserait

le gar-
e pan-
e droit
table,
ondres
est par
ce qui
on est
é par
avoir
grave
ir de
gent-



Hôpital de Greenwich.

leman. Il faut aussi, en religion, en politique, en littérature, avoir des opinions toutes faites, sous peine d'être *shonking* et indécent. De là un manque d'originalité extrême, une aridité complète dans les conversations ordinaires des salons anglais. Le *spleen* n'a souvent d'autres causes que le despotisme du *cant*.

Le chapeau joue un grand rôle en Angleterre ; il est pour le bourgeois ou l'ouvrier anglais ce que le turban est pour l'Asiatique, le signe caractéristique de sa qualité d'homme libre. Aussi ne le quitte-t-il jamais dans la vie publique, si ce n'est lorsqu'il entre au temple. Le salut dans la rue se fait verbalement, ou en touchant à peine les ailes de ce noble appendice. Le boutiquier derrière son comptoir, le boucher à son étal, ceint de son tablier, aussi bien que le badigeonneur, suspendu à sa corde, et le commerçant, dans son bureau, conservent soigneusement rivé sur leur tête le haut chapeau cylindrique. L'ouvrier, parlant à son patron, croirait faire un acte de servilité en se découvrant. Aussi l'étranger, nouvellement arrivé, doit éviter de se formaliser d'une impolitesse, qui est toute inconsciente, et ce qu'il a de mieux à faire est de se conformer lui-même à cet usage, s'il ne veut pas voir traiter sa politesse d'obséquiosité.

Cependant, depuis vingt ans les mœurs anglaises ont considérablement perdu de leur rigidité et de leur originalité. L'influence européenne, d'une part et les idées nouvelles, d'autre part, se sont peu à peu introduites dans le cerveau des fils d'Albion ; j'en donnerai comme exemple le mouvement qui se produit aujourd'hui pour arriver à la liberté du dimanche.

L'Asie n'a pas été étrangère, non plus, à cette révolution ; depuis la réunion de l'Inde à la couronne, tous les régiments anglais, à l'exception de ceux de la garde, doivent

y passer plusieurs années, à tour de rôle, et il se trouve ainsi que toutes les familles du royaume ont, ou ont eu, des parents envoyés dans ce pays, soit dans l'armée, soit dans les services publics. Il en résulte l'introduction dans les habitudes anglaises d'une foule de coutumes importées de *Calcutta* ou des présidences. *Leslang* ou argot fashionable, devenu à la mode depuis quelques années, s'est enrichi lui-même de mots nombreux tirés du vocabulaire indo-européen. C'est de l'Inde aussi qu'est venu l'usage de porter une barbe d'une longueur démesurée, envahissant tout le visage, qui a remplacé les diverses coupes de favoris qui servaient autrefois à distinguer chaque classe de la société. Enfin ce n'est pas un des exemples les moins frappants de cette transformation, opérée en quelques années, que de voir aujourd'hui les gentlemen fumer la pipe d'écume ou de bruyère dans la rue, alors que le cigare lui-même était considéré inconvenant, il y a seulement vingt ans.

On parle souvent de l'orgueil britannique. Pour donner une idée de la manière dont les Anglais se jugent eux-mêmes, je citerai une page du livre de *M. Bulwer*, intitulé *l'Angleterre et les Anglais* : « La vanité du Français, dit-il, est d'appartenir à une grande nation ; celle de l'Anglais est d'être propriétaire d'une grande nation. Toutes ses idées, toutes ses lois ont leur origine dans le sentiment de la propriété. C'est ma femme que vous ne devez pas insulter ; c'est ma maison que vous ne devez pas envahir ; c'est ma patrie que vous ne devez pas tromper, et par une application aux choses célestes, c'est mon dieu que vous ne devez pas blasphémer.

« Il nous est facile d'observer la différence caractéristique de la vanité nationale chez les habitants des deux contrées, en comparant les éloges que le Français fait de sa patrie avec le découragement sarcastique propre aux

Anglais parlant de l'Angleterre. Il y a quelques mois, pendant un voyage à Paris, je rencontrai un marquis légitimiste, qui m'entretint de l'état actuel des affaires avec des larmes dans les yeux. Je crus de mon devoir de lui montrer de la sympathie et d'abonder dans son sens ; ma complaisance lui déplut, il s'essuya les yeux de l'air d'un homme qui commence à s'offenser. « — Cependant, Monsieur, dit-il, nos monuments publics sont superbes ; » je l'accordai. — Nous avons fait de grands progrès dans la civilisation ; impossible de le contredire. — Nos écrivains sont les premiers du monde ; je gardai le silence. — Enfin quel diable de climat avez-vous, en comparaison du nôtre ? »

Je revins en Angleterre en compagnie d'un Français, qui n'avait pas vu Londres depuis vingt ans et qui fut enchanté à la vue de toutes les améliorations accomplies pendant cet espace de temps. Je le présentai à un de nos compatriotes. « Quelle rue superbe est Regent's-Street, s'écria le Français. — Bah ! des briques et du plâtre, répliqua l'Anglais. — Je voudrais bien assister à vos débats parlementaires, dit le Français. — Ils n'en valent pas la peine, grommela le patriote. — J'irai présenter mes hommages à vos grands hommes. — Des bavards ! Allez, il n'y a pas de grands hommes aujourd'hui. — Vous me surprenez, mais au moins pourrais-je visiter vos auteurs et vos savants ? — Vraiment, Monsieur, répondit le patriote très gravement, je ne crois pas que nous en ayons un seul... » Le courtois étranger resta un moment interdit, puis, recouvrant sa présence d'esprit : « Ah ! dit-il en prenant une prise de tabac, vous êtes une bien grande nation. — Cela est vrai, dit l'Anglais en se redressant de toute sa hauteur. »

L'Anglais est vain de sa patrie, parce qu'elle lui a

donné le jour. A ses propres yeux, il est le pivot de toutes choses, le centre du système solaire comme la vertu elle-même, il est semblable au soleil, et tout ce qui gravite autour de lui s'abreuve à ses rayons de lumière, de vie et de beauté.

L'observation stricte du dimanche appelé, en général, par les dévots, *sabbath* ou *lord's-Day*, jour du Seigneur, est une des pratiques le plus religieusement suivies dans toute la Grande-Bretagne. Qu'on soit pieux ou non, le *cant* ordonne qu'on ait les apparences de la dévotion, qu'on aille régulièrement au prêche, et qu'on ne lise devant témoins d'autres livres que la *Bible* et le *Prayer-book*. On sait aussi que le service de la poste est interrompu le dimanche; le pays le plus commerçant du monde cesse d'être ce jour-là le grand marché de l'univers; ce n'est qu'une agglomération d'hommes oisifs et inutiles. On dirait une ville morte, une de ces cités peuplées d'habitants pétrifiés, dont parlent les contes orientaux. Toutes les boutiques sont fermées; aucun visage humain ne paraît aux fenêtres. A peine quelques rares passants qui filent comme des ombres, en rasant les murs. Le dimanche qui est chez nous, du moins pour le peuple, un jour de joie, de promenade, de toilette, de festin et de danse, de l'autre côté de la Manche, se passe dans une tristesse inconcevable. Les théâtres ne jouent pas, les boutiques sont closes hermétiquement, et, pour qui n'aurait pas fait ses provisions la veille, il serait très difficile de trouver à dîner; la vie est suspendue. Les rouages de la Métropole cessent de fonctionner, comme ceux d'une pendule, quand on met le doigt sur le balancier. Dans la crainte de profaner la solennité dominicale, Londres n'ose plus faire un mouvement; ce jour-là, après avoir entendu le prêche du pasteur de la secte à laquelle il appartient, tout bon

Anglais se claquemure dans sa maison pour méditer la Bible, offrir son ennui à Dieu et jouir devant un grand feu de charbon de terre du bonheur d'être chez lui et de n'être ni Français ni papiste, source de voluptés inépuisables! A minuit, le charme est rompu; la circulation, figée un instant, reprend son niveau, les maisons se rouvrent, la vie revient à ce grand corps tombé en léthargie; le Lazare dominical ressuscite à la voix de cuivre du Lundi et se remet en marche.

En Angleterre, les habitudes anciennes ne changent pas. Les fêtes sont encore célébrées de nos jours avec les mêmes formalités que pendant le moyen âge; les mots, les amusements, les chants, les costumes sont restés les mêmes. De toutes les solennités religieuses, dit *M. Alph. Esquiros*, la plus profondément gravée est Noël.

On s'y prépare plusieurs semaines à l'avance. D'innombrables troupeaux d'oies s'acheminent du Nord de l'Angleterre, par toutes les routes, vers la ville de Londres. Les grands bœufs annoncent leur arrivée sur les chemins de fer ou les bateaux par de sombres beuglements. Les étalages de viande s'amoncellent en pyramide devant l'échoppe des bouchers. C'est surtout le soir, dans les quartiers populeux de Londres, comme dans *Whitechapel*, qu'il faut voir, au milieu d'une foule tumultueuse, ces montagnes de comestibles, à la lueur de mille becs de gaz, dont la flamme libre oscille sous le vent. On s'occupe, en même temps, d'orner l'intérieur des maisons; les murs de chaque *parlour* sont tendus de guirlandes de laurier, de lierre et de houx; c'est le houx qu'on préfère, car il détache en vigueur sur son feuillage vert foncé des baies rouges qui couronnent agréablement, disent les vieilles chansons, la tête du sombre hiver. Une branche de *guy*, souvenir des anciennes superstitions celtiques, attachée au

plafond, pend au milieu de la chambre, quelquefois même à l'entrée de la porte. Le guy ne se distingue pas seulement par ses feuilles délicates et ses jolis fruits blancs, il donne à chaque homme admis dans la maison le privilège d'embrasser tout homme ou toute jeune fille attirée, par mégarde sans doute, sous le rameau sacré. Noël est arrivé. Sois le bienvenu, vieux père Noël, avec ta barbe blanche. C'est le cri des enfants, et, si matinal qu'il soit, ce cri a été précédé, dans les campagnes, par le chant du coq. On croit encore, dans quelques villages d'Angleterre, que le coq mêle, cette nuit-là, sa voix aux mystères de la fête, et qu'il salue, depuis dix-huit cents ans, l'aube d'une ère nouvelle. La barbe blanche de Noël, c'est la neige ; il y a pourtant des exceptions, selon les années ; mais les Anglais n'aiment point les Noëls verts. Noël vert, cimetière gras, dit le proverbe.

Les plus humbles fenêtres sont éclairées par un soleil intérieur ; la bûche de Noël est dans l'âtre, elle brûle en illuminant de joyeux visages. Un foyer propre, un bon feu qui flambe et une bonne femme qui sourit, c'est, dit le proverbe anglais, la richesse d'un homme pauvre. Or il y a bien peu de cheminées qui ne pétillent et bien peu de femmes qui ne sourient en Angleterre, le jour de Noël. L'heure du repas est le moment solennel de la fête. Pas de bons noëls sans enfants, c'est la couronne de la table. Parfois, surtout dans les campagnes, une vieille chaise vide préside ; sur cette chaise siège un souvenir de famille. Le fameux *plum-pudding*, ce signe culinaire de la nationalité anglaise, apparaît bientôt accueilli par le bruit des jeunes voix, l'applaudissement des yeux, le trépignement des petits pieds sous la table ; l'aïeul même sourit, sous ses lourdes lunettes, à la vue des belles flammes bleues et rouges que jette à la surface du mets l'eau-de-vie brû-

lante ; il sourit surtout à la jeunesse qui le remplace. Au dessert paraît l'arbre de Noël : nouvelle joie, nouveaux cris. Enfin commencent les jeux, la danse... Puis la nuit se termine par des libations faites avec des baies de sureau, qu'on boit bien chaudes, bien épicées, bien sucrées, pour se procurer des rêves agréables. La fête n'est point enterrée ; elle renaît avec le jour suivant et se prolonge, malgré la reprise des travaux quotidiens, durant six semaines. Le théâtre, avec ses pantomimes, le *Cristal-Palace*, avec ses divertissements d'hiver, les salles de concerts, les bals, tout concourt à retenir longtemps ce vieil hôte bien-aimé de la Grande-Bretagne, le père *Christmas*, à la tête couronnée à la fois de glace et de feuillage. Il y a toute une littérature de Noël, qui consiste en contes, en poésies, en lectures morales dans le genre des charmantes nouvelles féeriques écrites par *Charles Dickens*.

Les élections, qui reviennent en général tous les deux ou trois ans, lors de la dissolution du Parlement, offrent un spectacle extrêmement curieux, et les étrangers qui veulent connaître la vie anglaise dans l'une de ses phases les plus caractéristiques ne manquent jamais d'assister aux *Polls*. Plusieurs jours à l'avance on voit déjà d'immenses affiches de toutes les couleurs et de toutes les formes, prônant les divers candidats, décorer les murailles et les barrières en planches ; des rues entières sont garnies d'affiches ambulantes ; on ne peut entrer à Guidhaal qu'entre deux haies d'Irlandais, tapissés d'affiches de la tête au pied. La bière et l'eau-de-vie coulent librement dans les tavernes, aux frais des concurrents ; les *Rowdie* se distribuent çà et là des coups de poings, applaudis par les partis hostiles. L'aspect du lieu des élections est curieux : on y distingue d'abord, dit M. *Lefèvre-Pontalis*, un vaste échafaudage élevé de 10 ou 12 pieds au-dessus de terre et qui

paraît destiné à des spectateurs de courses : ce sont les *Hustings*, l'appareil principal de la cérémonie. Au milieu, une petite balustrade posée à hauteur d'appui indique la tribune. Au dessous, une galerie, avec des sièges et des pupitres, est réservée aux sténographes des différents journaux ; et l'orateur qui ne peut se faire entendre borne ses efforts à leur dicter son discours, en se consolant par la pensée qu'il aura au moins des lecteurs. Devant l'estrade la foule se presse, électeurs et non électeurs sont mêlés ; ils suivent d'ordinaire l'exemple qui leur est donné sur les *Hustings* et se partagent, s'il y a lieu, en deux camps.

L'apparition des candidats est le signal qui met en mouvement le zèle de leurs partisans ou l'opposition de leurs adversaires. S'ils n'ont pas de compétiteurs, ils ne sont accueillis que par des hourras ; mais, si l'élection est sérieusement disputée entre différents adversaires, les acclamations et les grognements se livrent presque toujours un assez long combat, auquel tous les assistants prennent part aussi bien que sur les *Hustings*. En même temps que toutes les bouches s'ouvrent, les mains se lèvent, les chapeaux s'agitent, et, dès que le tumulte commence à s'apaiser, c'est aux candidats qu'il appartient d'achever de s'en rendre maîtres.

La journée des *Hustings* se termine par un appel fait à toute l'assemblée du peuple pour la nomination des candidats, et c'est la levée des mains qui doit faire connaître en leur faveur l'opinion publique : s'il n'y a pas à décider entre différents compétiteurs, il n'y a lieu qu'à une acclamation générale. Dans le cas contraire, l'assemblée est consultée successivement en faveur de chaque concurrent. Tout assistant, fût-il un étranger, peut devenir pour un moment électeur ; ceux même qui sont restés à cheval autour de l'enceinte réservée peuvent prendre part au vote

et ajoutent ainsi à la singularité du spectacle sur les *Hustings* ; devant les *Hustings*, à l'appel du nom de tel et tel candidat, les mains se lèvent ou s'abaissent tour à tour. Le *sherif* ou l'officier préposé à l'élection doit aussitôt décider, à première vue, en faveur de quel candidat la foule s'est prononcée ; il annonce sa nomination, au milieu des hourras de ses partisans. Toutefois cette nomination n'est pas définitive, et chacun des amis du candidat opposé ou ce candidat lui-même peut y mettre son *veto*, en venant demander immédiatement le *Poll*, c'est-à-dire l'enregistrement du vote des citoyens qui sont électeurs. C'est là l'épreuve décisive qui peut faire, du vainqueur d'un jour, le vaincu du lendemain.

On ne peut se faire élire membre du Parlement sans déposer des sommes considérables ; le plus souvent l'achat des votes, presque autorisé par la tradition, vient augmenter la dépense. Le Parlement a décrété, il y a quelques années, l'emploi du scrutin secret. Cette modification a fait, en partie, disparaître ces anciens abus.

Londres est une ville essentiellement commerciale ; aussi quel luxe d'écriteaux et d'enseignes ! Des lettres de toutes couleurs et de toutes dimensions charment les édifices du haut en bas ; les majuscules ont souvent la hauteur d'un étage, et l'on peut facilement les lire d'un bord à l'autre de la Tamise ; les voûtes des arches des ponts sont elles-mêmes bariolées de gigantesques affiches à peine entrevues par les passagers des bateaux à vapeur, qui glissent comme des flèches entre les piles.

La supériorité incontestable que le prospectus a sur l'enseigne, l'affiche l'obtient sur le prospectus ; le seul inconvénient du prospectus, c'est de ne pas pouvoir s'imposer ; non seulement celui à qui il est offert le déchire, ou s'en sert souvent sans l'avoir lu, mais parfois même il

refuse de le recevoir. L'affiche, au contraire, cette enseigne tirée à un nombre considérable d'exemplaires, oblige celui qui passe auprès d'elle, sinon à la lire, au moins à la voir. Il est impossible, quand elle est habilement faite et adroitement placée, qu'elle n'attire pas les regards du pressé, de l'indifférent ou du timide; on finit toujours, sans s'en douter, par comprendre ce qu'elle veut dire. Malgré soi, on en déchiffre un mot dans une rue, où l'on s'arrête, un autre mot sur une place que l'on traverse; au bout de huit jours, si elle vit ce temps, on la sait presque par cœur. Aussi les Anglais ont-ils depuis bien des années apprécié le mérite de l'affiche, et ils excellent dans l'art, plus difficile qu'on ne le croit, de la composer et de l'exposer. Tous les murs des maisons de Londres, dont une grille n'interdit pas l'approche au public, ou sur lesquels le propriétaire jaloux de leur noirceur immaculée (le blanc est une couleur inconnue à Londres en fait de bâtiments) n'a pas fait écrire ces mots cabalistiques: *Bills-Stickers beware*, sont constamment ornés d'une couche épaisse de *bills* ou affiches qui se renouvellent presque chaque matin. Les planches qui entourent les édifices en démolition ou en construction en sont aussi recouvertes de la base au sommet. Jamais une place, si petite qu'elle soit, ne reste, ne fût-ce qu'une heure, inoccupée.

Parmi les affiches de Londres, celles des théâtres et des *exhibitions* méritent une mention à part. Elles sont les plus nombreuses et les plus caractéristiques. Aucune description ne saurait en donner une idée à ceux qui ne les ont pas vus; le dessin serait, en ce cas, non moins impuissant que la plume; car elles sont bigarrées de plusieurs couleurs. Quel choix de substantifs! quel abus d'épithètes! quel assortiment de points d'exclamation; quelles mosaïques de lettres de toutes les formes, de toutes les gros-

seurs, de toutes les longueurs, de toutes les largeurs ! Et ce n'est pas tout, la lithographie vient au secours de la typographie ; là vous voyez un homme qui en tue un autre d'un coup de pistolet, sur le pont d'un vaisseau en flammes ; ici, des soldats se battent avec des brigands ; plus loin, c'est un condamné à mort montant à l'échafaud, où l'attend le bourreau.

Malheureusement, si supérieure que soit l'affiche à l'enseigne et au prospectus, l'affiche n'a jamais pu devenir à Londres un moyen de publicité suffisant ; la faute n'en est pas à elle, mais au système de construction adopté dans la plupart des quartiers. Les places, c'est-à-dire les murs, lui manquent. Depuis longtemps déjà le commerce et l'industrie avaient donc senti le besoin d'y suppléer, lorsqu'une heureuse découverte vint réaliser leurs vœux. Un spéculateur ingénieux eut l'idée de remplacer l'affiche sédentaire par l'affiche ambulante.

D'abord le placard fut un, simple et modeste. On collait une affiche sur une planche de bois carrée, sans prétention aucune ; on attachait cette planche au haut d'un long bâton, entre les mains d'un pauvre diable qui se chargeait, moyennant un shilling par jour, de se promener, avec cet étendard pacifique, du matin au soir, dans les quartiers les plus populeux ; c'était, comme on le voit, un immense progrès. L'affiche n'attendait plus les passants à un endroit fixe contre un mur de côté, vers lequel ils ne détournaient pas toujours la tête ; elle les cherchait partout où ils allaient, elle se présentait à eux de face, elle leur barrait le passage, elle les forçait — oh ! comble de l'art ! — à s'impacienter, à lutter contre elle pour se frayer un chemin à travers la foule ; aussi le succès du placard fut-il si grand qu'il dure encore. Les *Walking sandwiches* sont des malheureux portant une grande affiche sur le dos et une autre sur

la poitrine; ce sont, dit *Charles Dickens*, des morceaux de chair humaine entre deux planches ou deux feuilles de carton. Quelquefois les affiches sont tellement colossales que le porteur dresse à peine la tête hors de sa couverture de planches, comme une tortue hors de sa carapace; on dirait un criminel portant son propre tombeau. Pour faire plus d'effet, le spéculateur qui se sert de ce genre de publicité fait encadrer une vingtaine d'Irlandais, chacun entre deux gigantesques affiches, et les envoie dans les rues principales, où on les voit marcher lentement, tous en une seule file et d'un air résigné, sur le bord du trottoir ou dans la boue.

Aux placards péripatéticiens, inventés depuis 1830, succédèrent les affiches véhiculaires. La première, fut, dit-on, un immense chapeau monté sur deux roues, attelé à un beau cheval et cachant un cocher sous sa vaste rondeur. Il va sans dire que le chapeau portait, en lettres d'or, l'adresse du fabricant. Depuis cette époque, des voitures de toutes les formes et de toutes les couleurs, élégantes ou grotesques, simples ou bariolées, ont été inaugurées par les industriels pour forcer les yeux du public indifférent à lire leur adresse.

Les propriétaires de l'*Illustrated London News* ont une voiture qui erre du matin au soir dans tous les quartiers fashionables uniquement pour annoncer leur journal. Le *Metropolitan Advertising Office* loue aux entreprises qui ne sont pas assez riches pour faire une pareille dépense une place déterminée contre l'un des quatre côtés d'une voiture, toujours couverte d'annonces, qu'il fait circuler incessamment par la ville et les faubourgs. Vous êtes arrêté par une colonne semblable à la tour de *Jagernauth*, dont les inscriptions vous apprennent que tel perruquier vend d'excellentes perruques au prix le plus modéré. Un jour

je m'amusai à bouquiner près de *Temple-Bar*, lorsque j'entendis un grand bruit : on criait, on courait, on se bousculait ; je me retournai, et je vis venir à moi deux Chinois montés sur d'énormes échasses. Le second tenait un parasol au-dessus de la tête du premier ; ils étaient richement vêtus, et leurs longues robes traînaient jusqu'à terre. Derrière eux marchaient gravement vingt *Pole-Bearners*, dont les écriteaux m'apprirent qu'un ingénieux négociant venait de recevoir directement de la Chine un nombre considérable de caisses d'excellent thé. Mais la plus remarquable de toutes les annonces ambulantes figuratives, ou emblématiques, fut celle d'un journal qui a cessé d'exister, le *Rail-way-Bell*. Elle se composait, en effet, d'une voiture métamorphosée en cloche et d'une cinquantaine d'hommes déguisés de la même manière. Toutes les cloches-hommes étaient recouvertes des prospectus de la nouvelle feuille. Sous la cloche de la voiture, décorée d'ornements semblables, était une musique bizarre, qui faisait un vacarme effroyable, et tout autour, à l'extérieur, une petite locomotive courait incessamment sur un petit chemin de fer circulaire.

Londres est la ville des contrastes, dit *M. Esquiros* ; au sein de cette grande Babel, il y a place pour tous les bruits, pour tous les théâtres, pour tous les divertissements, depuis les plus raffinés jusqu'aux plus simples. Vers neuf heures du matin, au moment où la foule se répand et s'enfle dans les rues, comme une marée, la grande marée des chanteurs et des musiciens ambulants s'avance dans *Spitalfields*, de *Leatherlane*, de *Holborn*, de *Wapping* et de *Clerkenwell*, vers les régions du *West-Ends*.

De temps en temps la musique nomade se compose de vieux airs et de vieilles ballades que chantaient les

grand'mères de la génération actuelle. Il y en a d'autres qui sont des chants nationaux, des hymnes de victoire ou de deuil.

Comme Londres sert de rendez-vous à toutes les races de la terre, la musique de ses rues reflète ce caractère cosmopolite. On y voit des Indiens qui chantent quelque chose en langue indoue et qui battent du *tam-tam*, instrument monotone, mais dont la sourde tristesse exprime bien le mal de la Patrie absente. Des Chinois égratignent les cordes d'une espèce de *mandoline*, et récitent, d'une voix grelottante, un air aussi étrange que les paroles. Enfin des Éthiopiens, connus sous le nom de *serenaders*, jouent du *tambourinou*, du *bango*. La vérité m'oblige cependant à dire que ces derniers n'ont du nègre que la couleur, et cette couleur, ils la doivent à un mélange de graisse et de noir animal.

CHAPITRE IV

DÉPART POUR L'AMÉRIQUE. — DE LONDRES A BOSTON

Il est onze heures du matin. La Providence m'envoya pour compagnon un prêtre français parlant fort bien l'anglais, quelle bonne fortune ! Aussi je fis un voyage fort intéressant. Le pays que je parcourais ne forme, pour ainsi dire, qu'une vaste prairie artificielle de 100 lieues d'étendue, bien accidentée et richement entrecoupée de beaux arbres. La grande spécialité du paysan anglais est l'élevage ; de là, ces interminables prairies, peuplées des plus beaux troupeaux du monde ; et ces parcs, ces légumes, ces vergers ; comme tout y est correct et en parfait rapport ! Ici point de vastes champs de froment, monotones à la vue ; les Anglais demandent les céréales aux États-Unis et au Canada.

Je traversai les deux villes les plus industrielles de l'Angleterre, *Manchester* et *Birmingham*. Quels tourbillons de fumée ! Nous avançons dans les ténèbres ; on n'entend que le bruit des enclumes retentissant au loin ; on ne voit que des hommes noirs, aux bras retroussés. Serait-ce ici le pays des cyclopes ? Non ; ce sont les hauts fourneaux, les grandes forges des Anglais, leurs verreries et leurs fabriques de coton. Vous ne pouvez avoir une idée de l'in-

dustrie de ces hommes qu'en les voyant à l'œuvre, et alors vous ne vous étonnerez plus de leurs richesses.

Nous arrivons à Liverpool à six heures du soir. C'est le plus grand port de commerce anglais. Jetez un coup d'œil sur la carte, comptez toutes leurs possessions, suivez les navires sur toutes les mers, puis promenez-vous sur les quais de Liverpool, vous y retrouverez les hommes de toutes les parties du monde, avec les costumes les plus variés et les plus bizarres ; vous y entendrez parler toutes les langues. Les bassins du Havre et de Marseille sont cependant grandioses et bien surprenants ! Que sont-ils auprès des Docks de la nouvelle Carthage ? Parcourez-les, et, quand vous aurez marché pendant deux heures, vous n'aurez pas atteint le bout. L'épaisse forêt de mâts qui se pressent et se serrent, jointe à la vapeur des steamers, étend au loin ses grandes ombres et fait, pour ainsi dire, la nuit en plein soleil d'Orient. La ville, comme toutes les villes maritimes, n'est pas très propre, et les matelots qui chancellent en jurant sous leurs énormes fardeaux, les camions qui se croisent, en faisant un vacarme d'enfer, avec la foule qui encombre toutes les rues offrent une physionomie peu agréable.

Je termine ici mes études sur Londres, pour faire mes préparatifs de départ pour l'Amérique.

Nous quittons Liverpool. Le 14 juillet, à six heures du soir, je monte à bord de l'*Europa* ; à six heures et demie, les passagers poussent le traditionnel cri d'adieu : Hourra ! hourra ! Déjà nous filons 4 lieues à l'heure ; quel magnifique bâtiment ! C'est son premier voyage ; sa force est de six cents chevaux ; la distribution en est parfaite : un pont de 300 pieds de long offre une belle promenade aux voyageurs de première classe ; ceux-ci peuvent circuler de l'arrière à l'avant ; il n'en est pas de même de ceux de

la deuxième classe qui sont parqués sur l'avant ; sous le vaste pont s'étend une salle à manger, où trois cents passagers sont à l'aise ; descendez quelques gradins, et vous trouverez deux magnifiques salons resplendissant de dorures, de marbre, d'acajou et de cristaux. Celui des gentlemen et celui des ladies ; à droite et à gauche les cabines des passagers ; tout y est d'une richesse et d'une élégance premières ; le personnel est très nombreux ; le service de table ne se fait pas mieux à Paris et avec plus de luxe. J'admire les Anglais pour le confort qu'ils offrent aux voyageurs, mais ils n'épargnent pas votre bourse. La première classe coûte 1,025 francs, soit 1,200 francs avec les menus frais, ou 100 francs par jour, puisque notre traversée fut de onze jours seulement.

Nous étions cent passagers ; toutes les nations s'y rencontraient : Anglais, Français, Allemands, Turcs, Américains... Et sur les cent passagers, cinq catholiques seulement.

L'accord le plus parfait régnait entre nous cinq, nous passâmes deux dimanches à bord ; le premier ne fut pas férié, parce que presque tous les passagers étaient malades ; mais le deuxième fut solennel. Tout l'équipage, tous les passagers s'assemblent dans la salle à manger ; à chaque place il y a une bible et un livre de prières. Un jeune homme, à barbe blonde, précédé de sa femme, s'avance gravement, salue l'assemblée, s'arme d'une Bible, dont il lit les versets pendant un quart d'heure ; les assistants le suivent ; puis se succèdent les longues prières ; enfin le sermon couronne l'œuvre. Puis on se sépare, le dimanche est sanctifié ; tout est dans la forme, et rien pour le cœur.

Nous arrivons dans les brouillards de Terre-Neuve ; nous n'avancions qu'en tremblant vers la *Nouvelle-Écosse* ; aussi nous éprouvons un jour de retard. Je ne puis com-

parer ce brouillard qu'aux fameuses ténèbres qui enveloppèrent l'Égypte et pesèrent sur elle comme des montagnes; on ne se voyait pas à bord; nous avançons à l'aventure et à tâtons, puis nous nous arrêtons tout court, comme devant d'infranchissables murailles; nous tirions le canon, la terre nous répondait, puis nous faisons quelques nœuds, consultons la boussole et stoppions tout à coup. Effrayés de nous-mêmes, nous comprenions la menace du Maître. Heureux qui sait commander à son cœur! Quant à moi, j'avoue que cette solennelle horreur ne s'effacera jamais de ma mémoire. Enfin le brouillard s'éleva et disparut comme un rideau de théâtre. Alors nous aperçûmes Halifax dominé par un fort imposant. Nous descendîmes deux heures à terre, pour déposer la malle de Londres.

En une heure, toute l'Amérique du Nord fut informée des nouvelles de l'Europe. En France nous n'avions à cette époque qu'un télégraphe électrique de Paris à Boulogne; tandis qu'en Amérique le télégraphe rayonnait d'Halifax à Québec, et de Québec à la Nouvelle-Orléans, environ l'espace de 1,200 lieues. La ville d'Halifax est assez triste et morne, d'un aspect aussi sévère que son sol et son climat; elle est néanmoins la capitale d'une fière race d'hommes; car qui n'a entendu parler de l'*Acadie* et des durs et patients Acadiens, nos énergiques compatriotes, qui ont planté sur cette terre vierge et inculte le drapeau de la France, et l'ont fait respecter par des tribus sauvages. C'est sur cette terre que j'ai vu, pour la première fois, ces hommes des grandes forêts et que je me suis abouché avec eux. Un grand et beau Sioux, suivi de sa compagne, m'aborda et vint m'offrir plusieurs objets faits de ses mains.

Je le vois encore: cheveux noirs et plats, ceil taillé en amande et brillant comme l'onyx; teint cuivré; angle

facial ouvert et aux pommettes saillantes ; bouche grande et expressive ; ardent, plein d'enthousiasme pour nos dogmes et nos cérémonies ; aussi la plupart sont catholiques. Cent lieues ne les effrayent pas pour assister à la messe. Sous un vêtement pauvre, notre Sioux avait cependant un certain cachet : son chapeau pointu et orné de plumes de coq sauvage ; il porte une couverture de laine blanche, en sautoir ; au côté gauche, la carabine ; au côté droit, la corne de buffalo pleine de poudre, une ceinture rouge autour des reins avec le redoutable yatagan ; jambes nues et violacées par le froid ; sandales d'écorce brodées en poils d'orignal. Je fus frappé de ce costume et surtout de la légèreté de sa démarche. Pour ne pas refuser les offres de sa compagne, qui me paraissait plutôt son humble servante, car elle portait la tente et tous les ustensiles du ménage, je choisis comme achat une espèce de tiare en perles et de belles sandales brodées. J'offris la tiare à M^{re} de Salinis, et je portai les sandales, pendant plusieurs années, à mon retour en France.

CHAPITRE V

DE BOSTON A QUÉBEC

Je revins tout joyeux à bord. Nous appareillâmes pour les États-Unis ; et le surlendemain nous entrions dans le port de Boston. Me voici donc en Amérique !

Comment suis-je entré dans ce port ? Je ne saurais vraiment vous le dire ; car nos yeux ne rencontrent que de jolis coteaux, couronnés de maisons blanches ; nous tournons dans un cercle immense au centre duquel s'élève un fort qui domine la rade sur tous les points, et qui me semble rendre cette ville imprenable. Les docks me rappellent ceux de Londres. Nous descendîmes à terre, et, après avoir subi les formalités de la douane, je pris un *cab* pour me rendre à *Tremont-house*. Mais, avant d'y arriver il fallut que ma voiture et bien d'autres traversassent un bras de mer sur un pont immense remorqué par la vapeur ; c'est une manière de voyager que je ne connaissais pas encore. A mon arrivée à l'hôtel, je fus assez heureux pour y rencontrer un jeune Parisien, que je reconnus à ses moustaches et à sa désinvolture, car généralement les Anglais et les Américains ne portent que les favoris. Après avoir échangé nos salutations à la française, notre conversation roula de suite sur la France et l'Amérique. Il

habitait Boston depuis deux ans, et il avait à peine rencontré dix Français depuis cette époque ; la vie y est très chère ; on demande 25 francs pour une promenade en voiture pendant deux heures. Cette ville est spécialement commerçante. Si vous voulez être bien vu des Américains, me dit-il, regardez-les comme le peuple le plus civilisé du monde, le plus courageux, le plus intelligent. Quoiqu'il ait tout appris de l'Europe, et que ses armées soient encore peu disciplinées, il faut reconnaître cependant qu'il a poussé l'imitation jusqu'à la perfection et même jusqu'au grandiose. L'Europe lui enviera toujours sa liberté, ses immenses lignes de chemins de fer, ses belles fabriques de *Lowel* et spécialement la tenue d'une maison ; là on sait se loger commodément et chaudement. Le beau granit décore les façades des habitations : le pauvre, comme le riche, étale ses tapis plus ou moins précieux. Chaque devanture de maison est lavée, frottée, essuyée avec le soin le plus minutieux ; tout brille jusqu'au pot au feu. Mais, en revanche, les rues sont mal entretenues, heureusement qu'elles sont bordées de trottoirs pour les piétons : il est vrai que l'Amérique ne date que d'hier, et le progrès est latent.

Je prends possession de ma chambre à *Tremont-house*. Le premier objet qui frappa ma vue est une Bible à l'américaine, placée sur un guéridon ; voilà bien le cachet de la nation : la propagande, la vulgarisation des idées religieuses par la Bible. Au fond est-ce esprit de religion ? je ne le pense pas : c'est l'opiniâtreté de l'hérétique. Je me prosternai et je priai pour cette grande nation si malheureusement dévoyée.

Debout de bon matin, je circulai dans les rues. Boston n'offre rien de remarquable ; cependant cette ville présente un caractère grave et imposant, ses maisons toutes de

granit semblent réagir sur le caractère de ses habitants et leur imprimer un air sérieux et pensif. Aussi est-ce la ville savante, la ville des écoles des États-Unis.

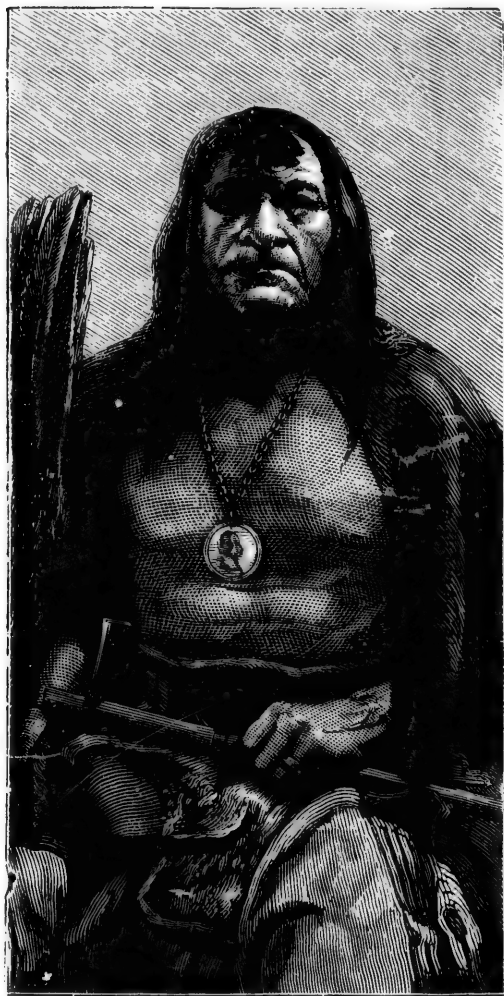
L'un de ses faubourgs porte le nom de *Cambridge*, c'est là que la célèbre Université de *Haward* fut fondée, et cette Université est à la fois libre et libérale. Les Américains nous ont donc précédés dans cette voie; nous nous félicitons comme catholiques d'avoir trouvé un ou deux millions pour nos Universités libres de Paris, de Lille et d'Angers, et l'Université de *Haward* possède un capital de 8 millions de dollars, près de 30 millions de francs; ce capital provient des dons et legs qui lui ont été faits depuis sa fondation. C'est ainsi que la liberté de l'enseignement est comprise en Amérique, tandis que chez nous, au contraire, on ferme les institutions libres, on expulse les religieux. L'Université libre de *Haward* est devenue le centre intellectuel le plus actif et le plus vivant des États-Unis; elle est visiblement utile à la génération présente, et je ne sache personne qui s'inquiète du mal quelle pourra faire aux générations futures.

Les bâtiments de l'Université n'ont rien de monumental; le Musée est surtout remarquable par la collection de poissons de *M. Agassiz*. Le service de la bibliothèque, fait par des jeunes filles, m'intéressa beaucoup; les jeunes miss de *Cambridge* sont savantes et sages; elles ont étudié le latin, le grec, et l'on m'assure qu'elles n'ont pas d'autre passion que celle du catalogue. Or ce catalogue est une merveille de méthode et de clarté; il est distribué dans une série de tiroirs à la portée de la main, et classé par ordre de matière. Voulez-vous étudier, par exemple, l'histoire de la Révolution française? vous ouvrez un tiroir dans la section d'histoire, et vous y trouvez lisiblement écrits sur des cartes, juxtaposées par ordre alphabétique,

itants
ce la

ridge,
ndée,
Amé-
nous
deux
le et
apital
nes ;
faits
nsei-
ous,
poulse
enue
des
pré-
uelle

tal ;
de
fait
niss
é le
tre
une
ans
par
is-
oir
nt
e,



Sitting-Bull, chef des Sioux.

les noms des auteurs ou la désignation des documents que contient la bibliothèque sur cette époque de l'histoire de France. Les dortoirs ne ressemblent en rien à ceux de nos établissements. Ce sont de petits appartements, non meublés, tout à fait confortables, dont le prix varie de 40 à 100 dollars par an. Les cours, l'usage des bibliothèques, des salons de lecture coûtent 150 dollars par an ; la nourriture, 152 dollars ; le tout revient à 5 ou 600 dollars. Au bout de quatre années consacrées à l'instruction générale, les élèves entrent dans les collèges spéciaux de l'Université : collège médical, de législation, de théologie, des sciences, etc. Il suffit de deux ans pour obtenir un diplôme de médecin et d'avocat. Le collège de médecine est à Boston, tous les autres sont à Cambridge. L'Université proprement dite compte une cinquantaine de professeurs, d'assistants et de lecteurs. Les professeurs reçoivent 4,000 dollars ; il y a huit cents élèves ; les matières religieuses sont laissées en dehors ; on n'exige la pratique d'aucun culte.

Je visitai aussi l'*Athenæum*, qui possède une bibliothèque de quatre-vingt mille volumes, et une des collections les plus complètes des éditions de *Shakespeare*, et des commentaires de ses œuvres, formant cinq mille volumes.

Les directrices me parlèrent de leur école supérieure de filles de *West-Newton-street*, où je me rendis également. Cet établissement contient cinq à six cents élèves, de quatorze à vingt ans. Vingt dames y enseignent le latin, le grec, le français, l'allemand, la physique, la chimie, la géographie, la trigonométrie, l'algèbre et la photographie, sans oublier la rhétorique et l'esthétique. Ne vaudrait-il pas mieux que les Américains s'appliquassent un peu plus aux langues vivantes, et négligeassent un peu

les langues mortes. On commence à se lasser de cette immixtion de la femme dans l'enseignement, parce que, dit-on, il y a incompatibilité entre les devoirs de la maternité et les fonctions d'institutrice ; mais on veut bien l'admettre pour les célibataires ; les Américains reconnaissent donc qu'ils sont plus aptes à l'enseignement. Quelle leçon pour nos radicaux qui persécutent en France nos établissements religieux !

A mon retour, je me promenai dans *Commons-park*, qui sépare le vieux quartier des quartiers neufs. Le vieux Boston se compose d'un réseau de rues tortueuses, où se concentre le mouvement des affaires ; mais la ville s'étend déjà indéfiniment au-delà des *Commons*. Les gares de chemins de fer sont vastes, commodes et élégamment décorées ; les *cars* sont propres, les rues sont presque pavées, on rencontre à chaque pas des églises, des magasins de vieux livres et d'objets d'art. Le soir, les délassements ne manquent pas. Les salles de meetings, les théâtres abondent ; si vous voulez des billets, vous en trouvez aux guichets de chemins de fer et des bateaux à vapeur ; les salles de spectacles sont simples mais commodes. Chez nous on préfère le luxe, tandis qu'en Amérique on recherche ses aises ; on accorde tout au confort. Je dirigeai ma promenade vers la demeure de l'évêque de Boston, demeure simple, mais confortable. M^{gr} *Fitz-Patrick*, homme grand et fort, porte dans la physionomie je ne sais quoi de sympathique et de français. Il me reçut avec un sourire de bienveillance, me traitant aussitôt comme un de ses diocésains, m'offrant même un poste dans son vaste diocèse ; je le remerciai bien cordialement, et lui fis part de mes engagements avec l'archevêque de Québec. Après un aimable entretien sur la France et l'Amérique, je me retirai enchanté de notre entrevue.

Il me faut cependant quitter cette ville, car j'ai encore 300 lieues à franchir pour me rendre à Québec. Une fois en wagon, je fus frappé tout d'abord à la vue du compartiment que j'occupais : figurez-vous un luxueux et interminable salon avec des banquettes en acajou rembourrées de velours; une galerie d'une extrémité à l'autre et permettant la circulation du buffet au fumoir, du fumoir aux waters-closets; si vous êtes souffrant, vous trouvez des lits de repos et des infirmières; si vous aimez les jeux, vous prenez une table, et des garçons sont à votre service; si vous dédaignez le buffet, on vous sert à la carte; thé, café, journaux, cabinet de lecture, rien ne manque et tout ici se fait sans bruit, sans confusion. Les cars renferment quelquefois cent cinquante à deux cents voyageurs. Si une pareille foule se trouvait en France dans le même compartiment, je vous laisse à juger le *tohu-bohu*. Ici on va et vient, on monte, on descend par vingt portes à la fois, on s'aperçoit à peine de la disparition de ses voisins. La nuit venue, vous vous étendez dans un fauteuil-lit, vous sommeillez à votre aise, et vous chargez le garçon de vous éveiller à l'heure voulue.

Quant à la sécurité, je n'oserais la garantir, car la voie laisse bien à désirer; les rails sont en bois recouverts de plaques de fer; puis les locomotives, parfois, font explosion, parce que la force est insuffisante? On le comprend si bien, qu'on ne les chauffe jamais à toute vapeur; aussi les trajets sont-ils plus lents qu'en Europe; c'est ce qui nécessite le restaurant, les distractions variées et le reste.

Je me laisse donc entraîner à travers la province du Massachusetts; elle n'est pas des plus fertiles ni des plus pittoresques, mais elle est couverte de sapins, de hêtres et d'érables. Son importance est due à la petite ville de *Lowel*, qui est un nouveau Manchester en miniature. Je

traverse plusieurs bourgs, ou petites villes, telles que *Concord*, *Lebanon*, et j'arrive enfin à *Bethel*, où s'arrête la voie ferrée. Deux chemins s'offrent à moi, l'un par *Wellington*, l'autre par *Brandon* ; le premier est plus sûr, le second est plus difficile, mais plus court, plus pittoresque et plus poétique. Je ne balance pas à prendre le second, car il me tarde de connaître les sites du nouveau monde. Je prends donc une voiture découverte afin de mieux jouir du pays.

Le cocher fouette ses coursiers, et nous arrivons dans la province du *New-Hampshire*, nous descendons et nous montons, toujours au grand trot, car les chevaux de ce pays ne connaissent pas d'autres allures. Les montagnes nous entourent au nord, au midi, à l'est et à l'ouest ; nous suivons le cours et les sinuosités capricieuses des rivières ; malheur à nous si les chevaux prenaient peur ou si le cocher était inhabile, car nous payerions de la vie notre curiosité. Nous sommes souvent suspendus au-dessus d'un précipice de 7 à 800 pieds de profondeur ; hommes, chevaux et voitures, tout serait en pièces avant d'atteindre la rivière, dont Dieu seul connaît le fond. Heureusement nous n'avons rien à craindre de semblable. Les chevaux ont le pied si sûr, qu'ils vous conduiraient à destination sans guide. Je ne pouvais cependant m'habituer à voir dormir le cocher pendant la nuit ; aussi j'usai de tous les moyens pour empêcher son sommeil. Tantôt je le poussais, tantôt je chantais ou toussais puisque je ne pouvais lier aucune conversation avec lui : il ne parlait que l'anglais !

Il faudrait que je puisse vous transporter par une belle nuit d'été au milieu des magnificences du nouveau monde pour vous faire comprendre toutes les impressions que j'éprouvais lorsque, sur la crête d'un rocher, la lune déchirant le nuage, et comme assise sur le sommet le plus

élevé, inondait tout d'un coup de sa paisible lumière ces immenses forêts qui couvrent les monts opposés, cette vallée aux profondeurs incommensurables, ces jolies maisons blanches, qui reflètent la lumière et bordent la rivière ; ces champs de blés et de maïs, ces troupeaux de bœufs et de chèvres, qui errent çà et là, avant de prendre leur repos au milieu des longues herbes. La nature a des beautés que ni la plume ni le pinceau ne peuvent reproduire : un voyage en Suisse pourrait seul donner une idée des montagnes du nouveau monde. Chaque pays a son cachet ; de même que l'Espagne et l'Italie nous représentent les contrées tropicales, avec leur gaité exubérante, de même l'Amérique septentrionale représente le grandiose, la sévérité, la majesté. Oui, j'aime ces forêts noires et épaisses, ces rochers abrupts et inégaux, ces larges rivières, coulant tantôt avec rapidité, tantôt avec une certaine majesté ; j'aime cet homme des bois, abattant ces grands sapins, les traînant à son moulin, les sciant en planches, en madriers, les confiant aux caprices de la rivière, qui les conduit ainsi à la ville ; j'aime ces nombreuses familles aux mœurs non plus sauvages, mais douces et toutes patriarcales. La barbarie a disparu de ces contrées depuis que la civilisation européenne a pris sa place ; j'ajouterai même que ces habitants des bois sont plus avancés que certains paysans de nos petites villes de France. Ils en ont rejeté le mal pour ne retenir que le bon. Un exemple entre mille.

Il était neuf heures du soir, nous avions déjà fait dix lieues à travers les montagnes ; le temps de prendre le repas du soir était donc arrivé ; nous entrons dans une maison très jolie et fort élégante, où nous devons relayer. Une petite collation nous attendait, un véritable repas champêtre, le *prandium* des anciens ; et je doute que l'on

en servit de plus élégant au poète de Mantoue. Du beurre, des côtelettes de chèvres, des œufs, des framboises, de l'eau limpide, trois sortes de pain, avec des petits gâteaux cuits sous la cendre. Que désirer de plus ! et pour servantes des jeunes filles fort convenables et d'une attention surprenante. Ici point de fard, point d'étiquette, point de déguisement ; on vous sert plutôt par hospitalité que pour l'argent.

Nous continuons à suivre le cours de notre rivière, lorsque, en traversant un taillis très épais, le conducteur me fait remarquer deux ours énormes étendus sur le bord du chemin. Mon premier sentiment fut un sentiment de frayeur ; mais il me rassura aussitôt en me faisant comprendre que l'ours n'attaque jamais le premier. Par nature, cet animal est timide et poltron ; aussi les sauvages l'appellent-ils le lâche, le paresseux. — « Ils ont le ventre plein, me dit le cocher, les entendez-vous ronfler ? » Il me tardait cependant d'être loin d'eux !

La première ville que nous rencontrons dans la province de Vermont est *Brandon*. Nous y arrivâmes à deux heures de la nuit. Nous descendîmes pour changer nos chevaux. Mais quel fut mon étonnement en ne voyant plus mes malles derrière la voiture. Elles sont tombées, me dis-je, ou je suis volé. Le cocher s'empresse de me rassurer ; il va retourner sur ses pas, et m'engage à me coucher. Mais le malheureux va peut-être s'emparer du butin et disparaître ! Que deviendrai-je au milieu de ces forêts, à 2,000 lieues de mon pays, étranger, sans linge et sans argent ! Et il m'engage à me coucher ! J'adore alors la Providence, et je m'abandonne à Elle, prêtant cependant une oreille attentive ; mais je n'entendais que le sourd murmure de la rivière et le sifflement langoureux de la brise dans les grands arbres ; quatre heures sonnent, et soudain j'entends retentir au loin

les sabots de mes chevaux. Je cours à la fenêtre : quelle joie ! j'aperçois ma voiture et mes malles ; la corde qui les retenait s'était rompue par les cahots de la route : mais je les retrouve intactes. Je me repose alors quelques heures.

A sept heures, nous reprenons notre voyage. Les montagnes ne sont plus si élevées ; plus nous avançons vers le Canada, plus les plaines s'élargissent, la terre est mieux cultivée, les forêts s'éloignent de la route. Un bras de mer semble nous apparaître : c'est le beau lac Champlain, où doit se borner notre course en voiture. Je règle donc avec mon cocher, et je lui donne un généreux pourboire, afin de l'indemniser des soupçons que j'avais fait planer sur sa probité.

Je contemplai avec bonheur ces belles eaux sur lesquelles j'allais m'embarquer, et qui me rappelaient une des illustrations de notre France, presque un compatriote ; quelle heureuse coïncidence ! Je fus témoin d'un spectacle dont on ne peut jouir en Europe : je veux parler de la réflexion de l'hémisphère dans les eaux du lac. Il n'y a pas de miroir, d'instrument d'optique qui puisse reproduire ainsi les choses. Figurez-vous le plus beau ciel de l'Italie, avec la lune dorant quelques légers nuages parsemés çà et là d'étoiles bien plus brillantes et plus nombreuses que dans nos contrées ; des montagnes couronnées de leurs grands arbres, avec d'élégantes maisons blanches ; en un mot, notre steamer couvert de passagers, toute cette belle nature, réfléchie, mêlée, confondue dans les eaux limpides du Champlain, pendant que notre navire nous balançait agréablement parmi toutes ces merveilles. Quel magnifique panorama ! Il faut avouer qu'il en coûte pour s'arracher à de si sublimes jouissances ! Mais comme j'avais besoin de repos, je ne me

réveillai que dans le port de Saint-Jean ; je repris le chemin de fer, puis un nouveau steamer qui me débarqua à Montréal.

C'est le premier port du Canada. Je distinguai de suite la ville anglaise et la ville française ; la première s'étend à l'ouest, la seconde à l'est. Cette population de cent quarante mille habitants s'est casée entre le fleuve, large en cet endroit de 2 à 3 kilomètres, et un gigantesque mamelon très vert et disposé en un parc fort pittoresque. Soixante-quinze mille Français sont donc établis en face de soixante-cinq mille Anglais ; quoiqu'ils ne se fréquentent guère, ils vivent en parfait accord. Les Anglais appartiennent pour la plupart à l'administration, à la banque et à la haute industrie ; à eux les grandes entreprises, les capitaux, le commerce, et l'éducation pratique qui développe l'instinct des affaires ; leurs rues portent les noms de leurs anciens gouverneurs. J'entre enfin dans la ville française ; je fus heureux de pouvoir lire des enseignes en français sur de coquettes maisons blanches, des rues baptisées des noms de nos saints, une imposante basilique, construite en granit, due à la munificence des Sulpiciens, et qui me rappelle celle de Notre-Dame de Boulogne.

Pour embrasser maintenant l'immense panorama de Montréal, je fais l'ascension du mont Royal, qui occupe le centre de la grande île. Quelle fraîcheur dans ces bois ! Quelle délicieuse ascension ! Je fais une halte bien agréable à la villa Maria, véritable petit paradis aérien ; splendide monastère des sœurs de Notre-Dame du Canada, au nombre de huit cents religieuses qui donnent l'instruction à dix-huit mille enfants. Là, aux jours des grandes retraites, quatre cents sœurs, me dit-on, chantent ensemble les louanges de la Reine des Cieux. La villa Maria, édifice roman, digne des plus beaux de l'Europe, dresse

ses tours dans le plus pur azur du ciel. Ce couvent renferme deux cent quatre-vingts jeunes filles ; elles y reçoivent une éducation qui peut être comparée à celle de nos établissements du Sacré-Cœur en France.

Je poursuis ma course à travers les hêtres, les bouleaux, les érables, les mélèzes, les ormes, les chênes et les saules pleureurs, tous vieux comme le monde. Comme à la Grande-Chartreuse de Grenoble, tout ici est solennel, sévère, imposant de grandeur ; c'est bien la forêt vierge ; j'aperçois aussi la demeure des morts, mystérieuse région que l'on découvre à travers des éclaircies, avec ses horizons lointains et ses verdoyantes solitudes, comme pour appeler nos espérances vers les rivages éternels. Tel est le Campo-Santo de Montréal, qu'il me faut traverser pour arriver à la cime du mont Royal.

Mes regards sont de plus en plus émerveillés : du sommet de cet observatoire, je vois le grand fleuve former à cette île, de 11 lieues de long sur 3 de large, une ceinture digne de la plus opulente reine. Douze ou quinze cents vaisseaux se balancent sur ses eaux, et font de Montréal la souveraine du commerce de l'Amérique anglaise ? Les îles Sainte-Hélène, Saint-Paul et les Rapides donnent une nouvelle vie à ce tableau ! Plus loin encore, s'étendent et se perdent dans l'espace les immenses plaines de l'archidiocèse, entourées de monts vaporeux, derniers échelons des géants rocheux, qui me rappellent nos Alpes françaises.

Et c'est comme noyée dans la profondeur de cette vaste plaine et dans les eaux du Saint-Laurent qu'émerge la ville de Montréal. Aussi qu'elle est belle cette cité avec ses vingt et une paroisses, avec ses blanches églises, ses dômes étincelants, ses tours imposantes, ses légers minarets, ses chalets empourprés, ses parcs verdoyants et son

pont Victoria, avec vingt-trois arches de 100 mètres chacune ! Et, si je pouvais embrasser d'un seul coup d'œil cet archidiocèse, qui compte cinq cent cinquante prêtres, trois cent soixante-dix-huit églises, trois séminaires et petits séminaires, cent dix couvents, vingt collèges et pensionnats, douze noviciats d'hommes, treize de femmes, quatre cent vingt mille catholiques, ne pourrais-je pas m'écrier avec raison : Oh ! la belle Métropole ! oh ! le grandiose spectacle !

Heureux donc ce bon peuple canadien, qui vit à l'ombre de ses clochers, passant comme ses pères dans la simplicité des âges de foi, et ne connaissant que l'église, la patrie, la famille et le travail !

Des églises, toutes en granit et en pierre de taille ; des familles de douze, vingt et trente enfants. L'aimable confrère qui me sert de guide me raconte qu'un heureux couple, au jour de ses noces d'or, réunit à sa table cent cinquante-cinq enfants et petits-enfants ; ce qui me rappelle le temps du bon et pieux Jacob.

Pendant mes quatre années de ministère au Canada, j'aurai l'occasion d'ailleurs de revenir sur ces mœurs vraiment patriarcales.

Après mon excursion, j'allai frapper à la porte du séminaire pour y demander l'hospitalité : j'y fus parfaitement accueilli, et je me crus un instant à Saint-Sulpice de Paris ; mais la maison semble plus richement assise. Construite avec le granit, tout y est prévu : vastes salles, chambres bien aérées et parfaitement chauffées ; réfectoires d'une simplicité et d'une propreté remarquables. Ces religieux sont toujours les dignes fils des Ollier, des Molleveau et des Carrière.

L'esprit de pauvreté et de détachement est toujours le même ; le million que la ville leur a versé au moment de

leur installation, vous le retrouverez dans les églises, les chapelles, les hôpitaux, les asiles, les écoles et mille autres œuvres semblables ; tout retourne à leurs chers Canadiens ; leur bonheur est de garder l'esprit de leur ordre, et d'être de sages et fidèles administrateurs de leur belle seigneurie de Montréal.

Je fis au réfectoire la rencontre d'un ancien camarade de Saint-Riquier, le P. Havequez de Corbie, de l'ordre des Jésuites. Ces savants religieux sont venus prêter leur concours aux Sulpiciens pour l'instruction de la jeunesse.

Le Canada a ses poètes, ses littérateurs, ses historiens, ses légistes. Ses hôpitaux ne sont pas inférieurs à ceux de l'Europe. Le clergé a deux immenses ressources : les biens de mainmorte et la dîme. C'est grâce à son influence que l'élément français a pu soutenir la concurrence de l'élément britannique. Il fonda des écoles, des universités, et, sous son patronage, s'est conservé, avec la langue, le culte de notre vieille patrie française ; il maintint dans les paroisses rurales la pureté des vieilles mœurs, en prêchant d'exemple, car on ne trouverait pas ailleurs un clergé plus irréprochable. Leurs collèges, leurs universités sont aussi florissantes que tous leurs autres établissements de bienfaisance. Ses ressources sont immenses, vous ai-je dit ; ainsi, dans la seule ville de Québec, il possède le tiers de la propriété foncière ; de plus, il a conservé la dîme, qui se paye en argent ou en nature et qui est le vingt-sixième de la récolte en céréales, c'est-à-dire que la vingt-sixième gerbe appartient au curé ; or ce revenu n'est pas mince. Certaines cures rapportent 15,000 francs. Ne croyez pas cependant que ce soit une lourde charge, entravant la prospérité du pays ; la mainmorte et la dîme n'empêchent point l'accroissement de la

richesse. Au Canada, les biens de mainmorte sont loués, et les prêtres sont des propriétaires moins durs aux pauvres que les nouveaux enrichis. Où passent ces revenus ? En écoles et en œuvres de bienfaisance de toute sorte. Aussi tous les gens du peuple savent lire et écrire, gardent une foi vive et des mœurs pures. Qui oserait faire un crime au clergé de prendre tous les moyens de sauvegarder ces pieuses et saintes traditions, en interdisant à leurs ouailles les mauvaises lectures, les feuilles pestilentielles et subversives qui pourraient faire arriver au pouvoir les ennemis de la sainte cause qu'il protège. Non, ici pas plus qu'en France, l'épiscopat ne faillira à son devoir.

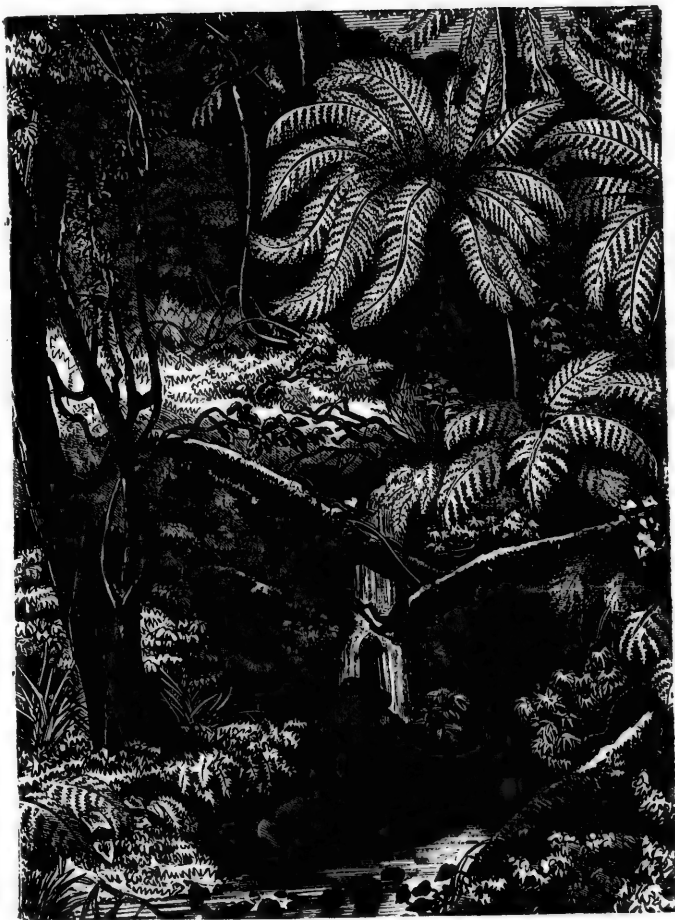
Je reviens au bon P. Havequez et aux vénérables Sulpiciens qui, pour la plupart, ont fait leurs études à Paris, afin de tenir leur séminaire au niveau de ceux de la mère patrie. L'un d'eux, M. Pinsonneau, prêtre fort distingué, est aujourd'hui une des lumières de l'épiscopat canadien. Il me parla longtemps de ce pays, et après l'avoir bien étudié moi-même, j'ai trouvé qu'il était resté bien au-dessous de la vérité, car le Canada est peut-être le seul pays au monde qui jouisse d'une si grande liberté religieuse, politique et civile. Comme le temps me pressait, je priai mon compatriote de me servir d'introduit^r auprès de M^r Bourget, évêque de Montréal. Chemin faisant, il me parla du curé de Sainte-Hélène du Canada, que je désirais saluer, un jésuite qui me parla avec satisfaction de sa belle église, de sa résidence, mais surtout de la foi et de la piété de ses paroissiens. Cette petite île, en effet, formée par le Saint-Laurent, passe au Canada pour un véritable éden. Tout en causant, nous arrivons chez Monseigneur, prélat fort pieux en même temps que fort distingué.

Il m'accueillit avec une grande affabilité, surtout quand je lui confessai que c'était son dernier mandement qui m'avait déterminé à partir pour le Canada ; il m'embrassa avec effusion en me disant : « Soyez béni, vous qui avez entendu ma voix ! »

CHAPITRE VI

QUATRE ANS AU CANADA

Le lendemain, de bon matin, je pris le steamer pour Québec ; j'avais 240 kilomètres à faire sur l'un des plus beaux fleuves du monde, et à travers un pays tout neuf pour moi. Quelle magnifique journée ! A peine avions-nous fait quelques milles, que je me crus en Espagne, sur le Guadalquivir. Plaines immenses, bien cultivées, très fertiles et couronnées de jolies montagnes. Ça et là de charmants îlots semblant suspendus sur le fleuve. J'aperçus alors cette verdoyante Sainte-Hélène de mon compatriote, avec sa luxuriante végétation, ses confortables habitations, et une couronne de navires qui font sentinelle pour charger les produits de ce cette île fortunée. Du reste, toutes les paroisses situées sur les deux rives du fleuve sont des paroisses d'élite, habitées par une population française et portant les noms de la Vieille-France. Voici les comtés de Chambly, de Verchères, de Montcalm, de Richelieu, de Saint-Maurice, de Champlain, et plus loin Argenteuil, Belleville, la Beauce, Montmorency, Charlevoix. Nous relâchons aux Trois-Rivières, petite ville en effet assise au confluent de trois rivières.



Une forêt vierge.

Notre bâtiment glissait comme sur une glace de Saint-Gobain, réfléchissant les maisons blanches et les bouquets d'arbres, qui se détachaient de la côte et s'avançaient, en masse sombre, au milieu des eaux brillantes du fleuve. Enfin Québec nous apparaît, comme une de ces fantastiques cités, que je me plus plusieurs fois à contempler dans l'assemblage bizarre des nuages brillants, à l'aube du jour ou au déclin du soleil. Cette ville, vue de Saint-Laurent, paraît comme suspendue dans les airs ; les toits en fer-blanc, l'inégalité des maisons, la petite coupole du Parlement, les clochers des églises, tout contribue à lui donner un aspect imposant et peut-être unique dans le monde. Sans doute Constantinople, dans sa majestueuse position, avec sa forêt de minarets, l'emporte en grandeur et en importance ; Naples, avec ses hautes maisons en amphithéâtre, avec son ciel bleu, son soleil radieux et les belles eaux de son golfe, saisit l'imagination et enlève les sympathies ; mais Québec, protégée par sa citadelle, assise sur le cap Diamant, bâtie tout de granit, étincelante de mille feux allumés par les rayons du soleil, entourée de ses vieux remparts, qui datent de notre Champlain, contemplant en reine son beau port, où se balancent plus de quinze cents navires, Québec, dis-je, peut bien avoir une certaine fierté et quelque prétention. Laissons donc aux soixante-quinze mille Français qui l'habitent l'orgueil de leur cité, et félicitons Champlain d'avoir choisi un si bel emplacement pour y établir le siège du gouvernement canadien.

Avant de me rendre à l'Archeveché, sur le cap Diamant, en face du Saint-Laurent, une carte à la main, je veux prendre une vue d'ensemble, et donner à mes lecteurs un aperçu topographique de notre nouvel empire.

Me voici donc dans la capitale de ce que l'on appelait autrefois la Nouvelle-France, empire de 300,000 lieues carrées, onze fois grand comme la France, étendu comme la moitié de l'Europe. Il formait un immense triangle, dont la base, au nord, était la baie d'Hudson à Terre-Neuve, et le sommet au sud à la Nouvelle-Orléans. Chaque côté du triangle avait au moins 800 lieues. Ce vaste empire était divisé en quatre parties : au nord, le pays de la baie d'Hudson et le Labrador ; à l'est, dans le bassin du Saint-Laurent, le Canada avec l'Acadie et Terre-Neuve ; à l'ouest, autour des grands lacs, les Pays d'en haut ; au sud, dans le bassin du Mississipi, la Louisiane. Aujourd'hui ces interminables contrées s'appellent : territoire de la Compagnie anglaise, de la baie d'Hudson, Nouvelle-Bretagne, États-Unis du Nord.

C'est ici que j'évoquais tous les souvenirs du passé, et que je cherchais à me représenter par la pensée tous ces pays aujourd'hui défrichés, cultivés, sillonnés de chemins de fer, de télégraphes et de bateaux à vapeur. Les explorateurs me répondaient aussitôt : Mais, dans cette vaste terre, la main du Créateur y a tout fait à son image ; voyez comme tout y est grand et proportionné : des forêts de 30,000 lieues carrées, avec des arbres, dit Charlevoix, vieux comme le monde, qui se perdent dans les nues, et dont les essences les plus utiles sont : le pin blanc, le pin rouge, le sapin, le cèdre, l'épinette blanche, dont on fait les plus grands mâts, l'épinette rouge, dont le bois est incorruptible ; le mérisier, le chêne, l'érable, qui fournit une liqueur si excellente ; le hêtre, dont la farine nourrit les bêtes fauves ; l'orme, dont l'écorce sert aux sauvages à faire leurs canots. Dans les profondeurs de ces bois, l'ours, le loup, le cerf, l'élan, le daim et le chevreuil vivent en troupes nombreuses. Et ces houillères de 25,000 lieues

carrées, magasins de combustible minéral incomparables ; des lacs qui sont de véritables mers peuplées des meilleures espèces de poissons, où se pêchent des truites de 200 livres ; des fleuves de 1,200, 900, 500 et de 300 lieues de parcours. Ce Saint-Laurent, par exemple, le roi de tous, qui descend des monts Rocheux, passe à travers les cinq lacs, emporte le trop-plein de leurs eaux, reçoit les plus grands affluents, s'avance toujours si majestueux et va jeter à l'Océan une masse d'eau de 57,000,000 de mètres cubes par heure. Et sur les bords de ces fleuves et de ces lacs on peut contempler encore des fortifications gigantesques, formées d'ouvrages en terre, des tumuli avec leurs momies, des villes, des inscriptions hiéroglyphiques, des idoles, de bizarres sculptures, informes essais d'un peuple inconnu ; restes d'une civilisation autrefois maîtresse de ce pays et dès lors détruite depuis longtemps.

Dans la Nouvelle-France, disait Samuel de Champlain, il y a un nombre infini de peuples sauvages ; les uns sont sédentaires, amateurs du labourage, qui ont villes et villages fermés de palissades ; les autres errants, qui vivent de la chasse et de la pêche du poisson et n'ont aucune connaissance de Dieu. Ces peuplades appartenaient à quatre races principales : au nord, les Esquimaux ; à l'ouest du Mississipi, les Sioux ; les Algonquins étaient répandus dans l'Acadie, le bas Canada, la Nouvelle-Angleterre et le Pays d'en haut, c'est-à-dire autour des lacs ; les Hurons, qui forment la quatrième famille, étaient enclavés au milieu des peuples de race Algonquine, dans le haut Canada, et dans une partie de la Nouvelle-Angleterre, entre les rivières Outaouais, Richelieu, Hudson, les monts Alléghanis et le lac Huron. Ils étaient les voisins des Iroquois qui se donnaient fièrement le nom de nation,

et étaient campés entre le Saint-Laurent et les Alléghanis.

Tels étaient donc les habitants de cette grande terre. Ce serait ici le lieu de dire comment nous en sommes devenus les maîtres et comment nous l'avons perdue; mais l'histoire de notre conquête et de la lutte gigantesque d'une poignée de héros, pour nous y maintenir, contre toutes les forces réunies des Hollandais, des Anglais et des Américains n'est pas à refaire. Pourtant je ne veux point taire les noms des fondateurs de la Nouvelle-France et de ses héroïques défenseurs.

Gloire à l'amiral Philippe de Chabot d'avoir pris l'initiative de cette conquête; c'est par son ordre que le colonel Verazzani explore ces contrées. Dix ans plus tard, Jacques Cartier de Saint-Malo entre, avec ses intrépides Malouins, dans les passes du Saint-Laurent, remonte ce fleuve bien avant dans les terres, et voit se développer devant lui d'immenses plaines que les Indiens appellent Canada, et que Henri IV appela Nouvelle-France. Peu après arrive Samuel de Champlain, avec les Récollets et les Jésuites; il prend position du cap Diamant et fait du hameau indien de Québec la capitale de cette Nouvelle-France. D'accord avec Richelieu, Champlain donne tous ses soins à la conversion des Indiens, en fait des Français, peuple le nouvel empire de Normands, de Bretons en n'admettant que des catholiques.

Pendant ce temps nos missionnaires évangélisaient les Hurons, fondaient les missions de Saint-Joseph, de Saint-Louis, de Sainte-Marie sur les bords des lacs et préparaient ainsi des voies à nos armes. Les Pères de Brébeuf et Lallemand arrosaient de leur sang ces plaines sauvages. Infatigables pionniers de la civilisation chrétienne, ils attiraient à notre alliance toutes ces tribus; grâce à eux nous occupons déjà les parties centrales et occidentales

appelées aujourd'hui par les Américains *farwest*. Jean Bourdon, intrépide voyageur, avait déjà pris possession, au nom de Louis XIV, de la baie d'Hudson. Nous étions donc les maîtres du Nord et du Centre ; mais, d'après le rapport des sauvages, le pays s'étendait encore bien plus loin à l'ouest et au sud, arrosé par un grand fleuve qu'ils appelaient Meschacébé ou Père des Eaux. Trois explorations sont entreprises vers ce point : une première par Cavalier de la Salle, de Rouen ; une deuxième par les Pères Marquette et Joliet qui reconnurent le confluent du Missouri et du Mississippi. Ce ne fut qu'au troisième voyage que de la Salle, suivant la rivière des Illinois, atteignit le Mississippi, le descendit jusqu'au golfe de ce fleuve, et prit possession de cet immense bassin, auquel il donna le nom de Louisiane. La Vérendrye, quelques années plus tard, par ses voyages dans le haut Missouri et dans tout le pays compris entre les monts Rocheux et les lacs Supérieur et Winnipeg, vint compléter toutes ces découvertes qui nous rendirent maîtres de tout le bassin des cinq lacs.

C'est alors que les Anglais s'unirent aux Hollandais, aux Américains et aux Iroquois pour nous écraser et se mettre à notre place. Pitt, come Caton, n'avait qu'un cri de guerre : Détruire le Canada ! Louis XV, entraîné dans la guerre de Sept ans par la Pompadour et l'abbé de Bernis, abandonna le Canada à ses propres forces. D'ailleurs, les hommes politiques, pas plus que le public, ne s'intéressaient à cette conquête. Un Voltaire n'écrivait-il pas : On plaint ce pauvre genre humain qui s'égorge dans notre continent à propos de quelques arpents de glace au Canada. Eh bien ! des héros tels que Frontenac, d'Iberville, Duquesne, Montcalm, Lévis, Bougainville, Hocquart, Parlamaque et Beaujeu ne pensèrent pas ainsi. Nous combattons, disait de Montcalm, nous nous ensevelirons, s'il le

faut, sous les ruines de la colonie. Avant lui Frontenac le comprenait ainsi, et avec une poignée d'hommes il tient en échec, devant Québec, l'amiral Phibs, et le force à se retirer à Boston. D'Iberville, lui, est la terreur des Anglais de Terre-Neuve à la baie d'Hudson. Pendant ce temps, de la Galissonnière reliait Québec au Mississipi par une grande ligne de postes militaires, qui assuraient les communications entre le Canada et la Louisiane. Le marquis Duquesne, futur amiral, organise l'armée et lui donne la discipline française. Nos ennemis, au contraire, préludent à la grande guerre par des actes de trahison et de piraterie. George Washington ne se lavera jamais de l'assassinat militaire du commandant Jumonville, ni l'amiral Boscowen d'avoir attiré le capitaine Hocquart devant la bouche de ses canons et de l'avoir foudroyé. Et la déportation des Acadiens? N'étaient-ce pas là des actes de brigandage? M. de Beaujeu nous vengea dans les plaines de l'Ohio; ses sauvages chargèrent Braddock et les siens, et treize cents restèrent sur le champ de bataille. Dieskau battait aussi le colonel Johnson près du lac du Saint-Sacrement.

Mais voici Montcalm et ses aides de camp, Bougainville, Lévis et Bourlamarque; les mesures sont si bien prises que le fort Cohuégén est emporté, le colonel Mercier compléter sa victoire par la prise du fort William-Henri; tué, et les Anglais forcés de capituler. Montcalm voulut ce fut le coup de M. de Bourlamarque, qui prit quarante-trois bouches à feu et fit deux mille deux cent quatre-vingt-seize prisonniers.

C'est alors que l'Angleterre voulut à tout prix s'emparer du Canada. Abercramby arrive avec vingt-deux mille hommes, arme vingt-huit mille miliciens, et se prépare à envahir le Canada par trois points : d'abord Louisbourg, puis le fort Carillon et le fort Duquesne.

mac le
ent en
e reti-
glais
mps,
r une
com-
rquis
ne la
udent
irate-
cassi-
Bos-
uche
n des
age?
hio ;
reize
attait
ent.
rain-
bien
cier
nri ;
ulut
nte-
tre-
arer
ille
are
rg,



Québec en 1789.

Qu'avions-nous pour lutter contre de pareilles forces? A peine six mille hommes et la famine sur certains points; mais nous possédions Montcalm, Lévis, Bourlamarque et Bougainville; au fort Carillon, ils s'étaient fait des retranchements avec des troncs d'arbres; ils attendaient Abercramby après la prise de Louisbourg; sept fois l'assaut est donné, sept fois il est repoussé aux cris de: Vivent le roi et notre général! Lévis fait une sortie au flanc gauche; le canon du fort repousse la flottille anglaise; l'ennemi bat en retraite après avoir perdu six mille hommes; de notre côté trois cents restaient sur le terrain, mais Bougainville avait reçu un coup de feu à la tête.

Malheureusement, Louisbourg, au nord, ouvrait le chemin de Québec aux Anglais; et, les forts Frontenac et Duquesne étant détruits, ils étaient maîtres de la vallée de l'Ohio.

Il nous restait le centre, Québec et Montréal; mais il ne fallait plus compter sur la mère patrie; et l'on était toujours aux prises avec la famine. Wolf s'avance sur Québec avec onze mille hommes et une flotte de vingt vaisseaux; Amherst marche sur Montréal avec douze mille hommes; Prideaux occupe le fort de Niagara pour couper nos communications avec la Louisiane. Quarante mille hommes allaient donc nous attaquer, et nous avions à peine cinq mille hommes à leur opposer. Vaudreuil fait une levée en masse d'hommes de seize à soixante ans. Pouchot est envoyé à Niagara; Corbière à Frontenac; de la Lorne, sur le Lac Ontario; Bourlamarque occupe les lacs Saint-Sacrement et Champlain; Montcalm, Lévis et Bougainville gardent Québec contre Wolf, en cas d'échec, le rendez-vous est à Montréal. Vaudreuil n'ayant pas fortifié Québec, Montcalm fit un camp retranché à

Beauport sur la rivière Montmorency; Wolf, guidé par le traître Denis de Vitré, bombarda Québec et brûla quatorze cents maisons; puis il se jeta sur Beauport avec cent dix-huit pièces de canons, mais il en fut vigoureusement repoussé. Il remonta alors le Saint-Laurent et se posta sur les hauteurs d'Abraham. Le choc fut terrible, mais il finit par une défaite entière de notre armée; les deux généraux furent tués; Montcalm fut enterré par les siens dans un trou de bombe, fosse digne de l'honneur de nos armes. C'en était fait, désormais; le Canada devint colonie anglaise, et l'on dit que la Pompadour s'écria : « Enfin le roi dormira tranquille; » tandis que l'homme de Ferney écrivait au marquis de Chauvelin : « Si j'osais, je vous conjurerais à genoux de nous débarrasser pour jamais du Canada. » Avant de continuer mon récit, j'ai voulu donner à mes lecteurs une idée de nos gloires et de nos faits dans l'Amérique du Nord pour leur montrer qu'en la parcourant, avec moi, nous n'y voyagerons pas en étrangers. Je descendis du cap Diamant et me fis conduire à l'Archevêché, où je fus reçu en ami, car j'y étais attendu.

Il était six heures du soir, je fus accueilli cordialement par M. l'abbé Cazeau, secrétaire général; nous avions déjà fait connaissance par correspondance. Comme cela fait du bien au pauvre étranger, de trouver des amis à 2,000 lieues de son pays! Le vénérable archevêque m'accueillit comme le plus tendre de ses enfants. Je le vois encore, avec ses quatre-vingt-deux ans, s'avancer alerte vers moi et me dire d'un air jovial : — Eh bien! mon cher abbé, comment vous accommoderez-vous de nos 30 degrés de froid? — Monseigneur, je suivrai le conseil de l'apôtre, je m'efforcerai de me faire tout à tous. Au dîner, ma place fut à la droite de l'archevêque,

insigne honneur comme vous le voyez; en face de Monseigneur, son coadjuteur M^{re} Turgeon, puis le personnel de l'évêché, et MM. les curés de la cathédrale et de la Pointe-Lévis; tous me mirent à contribution : le premier, pour chanter la messe le lendemain; le second, pour prêcher le mardi suivant. J'acceptai pour donner satisfaction à chacun.

Le lendemain je visitai la ville; un jeune abbé me servit de cicerone; nous descendîmes par des rues escarpées, assez mal pavées et bordées de trottoirs en bois. Comme les monuments sont rares ici, je m'attachai aux maisons et aux plus petits détails de leur construction. Le bois, la brique rouge et la pierre grise en sont les principaux éléments; elles ne comportent qu'un ou deux étages. Le point important est de les clore contre l'intempérie de l'hiver. Aussi les portes, les fenêtres sont doubles, avec leurs indispensables persiennes vertes; l'escalier ferré de cuivre est proprement couvert d'une toile cirée. Les équipements manquent, mais en revanche vous rencontrez mille petites voitures bariolées, aux couleurs voyantes, garnies d'armatures en fer poli; de hauts cabriolets, en forme de conques marines, montent ou descendent au trot les vieilles rues tortueuses de la cité, je n'ai plus sous les yeux les avenues et les damiers rectilignes de Boston et de New-York. Nous arrivons au pied de la citadelle, défendue par deux canons russes pris au siège de Sébastopol. Les Anglais ont d'ailleurs l'habitude de hérissier de canons toutes les côtes de leurs colonies; mais je n'aperçois guère les canonniers. De la terrasse le panorama est splendide. Le Saint-Laurent, large de 4 kilomètres, semble dormir tant ses eaux sont profondes. Il poursuit cependant son cours majestueux vers l'Océan, et plus il approche de son embouchure, plus il s'élargit, semblant dire à ses deux

rives : Laissez-moi passer ! Alors ce n'est plus un fleuve, c'est une mer qui se verse dans une autre mer, car les fleuves larges de 60 kilomètres sont rares. Dans sa course de 1,200 lieues, il apporte les eaux de toutes les rivières et le trop-plein de tous les lacs de l'Amérique avec une certaine lenteur et une grande majesté. Les grands arbres qu'il charrie, les mille vaisseaux qu'il porte lui paraissent bien légers. Et quand décembre et janvier lui apporteront toutes leurs rigueurs, ils pourront bien congeler sa surface, mais il n'en portera pas avec moins d'aisance leurs montagnes de neige ; ses eaux, sans rester captives, n'arriveront pas moins jusqu'à l'Océan. En levant les yeux, j'aperçois le gros bourg de la Pointe-Lévis avec ses toits étincelants, le dôme de son église où je dois prêcher demain ; plus bas, les îles d'Orléans et de Saint-Jean, des bois, des prairies, et à l'extrême l'horizon, la chaîne des Laurentines. Vraiment j'avais peine à m'arracher à ce ravissant spectacle. Avant de descendre je donne un coup d'œil au parc, la promenade favorite des habitants. J'y salue les statues de Wolf et de Montcalm, le vainqueur et le vaincu des plaines d'Abraham.

Le Séminaire et l'Université de Laval sont dans le grand style du *xvii^e* siècle ; les Écoles italienne et française sont noblement représentées dans le Musée ; la Cathédrale est vaste et imposante, d'une grande richesse à l'intérieur. Ici, comme en France, le marché public est voisin ; il se tient en plein air, les ménagères peuvent s'y approvisionner de légumes, de tomates, d'énormes radis rouges, de framboises et de myrtilles. Mais notre raisin doré, nos pêches veloutées, nos poires Duchesse, nos pommes, dignes du jardin des Hespérides, ne se cueillent point au Canada. Du marché nous descendons dans la ville basse, le quartier du commerce, le grand déballage européen ;

un peu plus loin vous trouverez un bazar de modes plus ou moins modernes, où l'Angleterre fait assez triste figure. Nous avons fait bientôt le tour des remparts, d'où mon intelligent cicerone appelle mon regard sur le village de Lorette, habité par des Indiens, la plupart métis; car les purs dédaignent la vie sédentaire, préférant leurs forêts vierges et leurs grands fleuves. J'aperçois toute une tribu campée à deux pas, venue là pour faire l'échange de leurs pelleteries contre des objets européens. Je ne m'arrêterai point à la description de leurs costumes divers. Chateaubriand l'a faite d'une manière si poétique. Nous rentrons en ville, en traversant les plaines d'Abraham, où s'est décidé le sort du Canada, sous le triste règne de Louis XV. Les Anglais ont fait élever une colonne commémorative de leur conquête sur les hauteurs de Sainte-Foy.

Le lendemain, de bon matin, je partais en compagnie de quelques prêtres et du vénérable curé de Québec pour la Pointe-Lévis, où je devais prêcher; un élégant bateau à vapeur nous déposa en moins de vingt-cinq minutes sur l'autre rive du fleuve. Nous gravissons joyeusement les pentes du bourg au milieu des habitants à l'air sympathique, et au son des cloches qui annonçaient notre arrivée pour la grande fête. Tous les sentiers amenaient une foule de pieux fidèles sur la place de l'église; des chars découverts des cabriolets, des bogueys, attelés de chevaux vigoureux, conduisent les gros propriétaires et les fermiers, des points les plus éloignés de la paroisse. Le coup d'œil était charmant; les hommes, vêtus de longues capotes grises ou de manteaux de castor, coiffés de gros bonnets avec oreillettes et mentonnières; les yeux et le nez seuls étaient découverts. Les femmes, coquettement enveloppées dans leurs manteaux, portaient de longues cravates de laine ou de martre; les fillettes, une jolie ceinture de soie; autant de

figures fraîches et honnêtes. L'église est vaste, le dôme étincelle au soleil; l'intérieur est riche et luxueux; trois nefs garnies de bancs brillent comme de l'acajou, ce sont les places réservées aux dames; les hommes se tiennent debout dans les bas côtés; le chœur est entouré de quarante ou cinquante stalles occupées par les notables de la paroisse, tous revêtus du rochet et chantant en mesure l'ordinaire de la messe.

La communion générale eut lieu, composée de trois mille habitants de la paroisse; jamais je n'avais vu un pareil spectacle; aussi comme je fus heureux de prendre la parole au milieu d'une assemblée si chrétienne! Je remercie Dieu de m'avoir conduit dans un pays plein de foi. Je parlai trois fois dans la même journée, sans regretter mes fatigues.

Mes confrères ne voulurent pas que je quittasse Québec sans me faire contempler une des merveilles du Canada, le saut de Montmorency. Si le Niagara n'existait pas, Montmorency n'aurait point son pareil dans le monde: toute une rivière, large de 50 pieds, se précipite d'une hauteur de 250 pieds dans une des branches du Saint-Laurent, en face de l'île d'Orléans. A 6 kilomètres, vous entendez un sourd mugissement: prêtez l'oreille, tournez les yeux du côté où vous arrive le bruit, vous apercevrez comme un drapeau d'argent scintillant au soleil et se déroulant d'une hauteur incommensurable. Mais, à mesure que vous approchez, les lieux se dessinent, le Saint-Laurent tout en continuant sa course majestueuse, semble étendre un de ses bras pour amortir la chute de l'infortunée naïade, et la recevoir dans son lit hospitalier.

La scène se passe dans une immense vallée, large de 20 kilomètres environ. Si vous vous placez sur la rive droite du Saint-Laurent, vous apercevez la chute à 15 kilo-

mètres ; plus nous approchions, plus l'effet était séduisant ; cette masse d'eau, qui glissait sur ce granit des premiers âges, produisait en moi un bruit ressemblant à celui que produiraient cent mille pièces de soie déchirées en même temps ; j'étais remué sensiblement ; aussi, je ne pouvais détacher mes yeux de cette immense nappe d'eau, si éblouissante qu'elle fût. Mon compagnon s'en aperçut, mais il n'osait m'adresser la parole. Pour me laisser plus longtemps sous le charme de cet imposant spectacle, le pilote lui-même, heureux de mon bonheur, respectait mon extase ; enfin je repris ma course vers Québec, par une route bordée de jolies maisonnettes bâties de biais, de manière à résister aux ouragans de neige ; je passe près de l'asile Beaufort, où des aliénés des deux sexes sont installés confortablement, aux frais du séminaire Saint-Louis, près des tours rondes qui servaient d'ouvrages avancés à Québec, à l'époque où cette ville était considérée comme la plus redoutable forteresse de l'Amérique du Nord ; puis le faubourg Saint-Roch et le faubourg Saint-Jean.

Comme je ne suis pas venu au Canada en touriste, mais en missionnaire, je me présente donc à Monseigneur, le priant de vouloir bien me faire connaître ma destination. « Je vous envoie, me répondit-il, avec l'un de mes prêtres les plus respectables, le vénérable M. Dumoulin, qui fut le premier missionnaire de la Rivière-Rouge. Je regardai ma feuille de route, elle portait : Yamachiche. Voilà un nom sauvage, dis-je à Monseigneur ; c'est vrai, une tribu y avait là un poste autrefois, mais elle n'y a laissé que son nom. Je demandai la bénédiction de mon évêque, puis je m'embarquai pour ma nouvelle paroisse. Une jolie voiture, attelée de deux fort bons chevaux, m'attendait à l'arrivée ; seulement l'attelage, à défaut de route carrossable, cheminait lentement. Mais vienne l'hiver, dit mon automédon,

vous verrez que nos routes, nos chevaux et nos équipages, ne le cèdent pas aux vôtres. Quand nous aurons une couche de neige de 8 à 10 pieds d'épaisseur, nous volerons, nous glisserons dans nos *wagines* comme la locomotive sur ses rails, la neige ayant la solidité d'un marbre de Paros. Tout en causant ainsi, j'aperçois à travers les grands arbres les scintillements du dôme de notre église, car les Canadiens ont un goût prononcé pour les dômes. Je ne les en blâme pas, le dôme a sa majesté et son élégance. Autour de l'église sont groupées les belles et vastes maisons de maîtres : c'est l'aristocratie de la paroisse, c'est-à-dire les premiers colons qui aient porté la hache sur les arbres primitifs de la vieille Amérique. En effet, les défricheurs canadiens commencent, avant tout, par faire la part de Dieu et du prêtre. L'église et le presbytère bâtis, la colonie travaille alors pour elle. Aussi la Providence bénit-elle ces chrétiennes populations. Quelles sont belles et prospères, toutes ces paroisses ! J'entre dans le presbytère de Yamachiche, qui n'a rien de commun avec les humbles demeures de nos curés français. Ici ce sont de vastes et imposantes métairies. La maison du maître est en fort beau granit, large, spacieuse, ne se composant que d'un rez-de-chaussée, en prévision de la neige et des rigueurs de l'hiver ; la toiture est en fer-blanc, les fenêtres sont doubles, les persiennes élégantes, le tout est très propre. Le sous-sol est élevé à cause des fortes gelées, ce qui donne à l'édifice l'apparence d'une maison avec étages ; un vaste corridor se poursuit d'une extrémité à l'autre ; à droite et à gauche, des chambres confortablement meublées ; un énorme poêle, enclavé dans la cloison, chauffe deux chambres jour et nuit. Comme dans toute maison de maître, il y a le salon, la salle à manger, et même une salle de billard ; car le clergé canadien est hospitalier, et les prêtres se réunissent

souvent entre eux. La cuisine et les dépendances sont grandes et fort bien installées, le personnel en est nombreux ; chaque maison se suffisant à elle-même, les fournisseurs n'y sont pas connus, sauf les pêcheurs, et encore beaucoup de maisons possèdent le pêcheur et le chasseur, la basse-cour et la boucherie, la halle aux denrées et la boulangerie. On dirait une grosse ferme avec une écurie de cinq ou six chevaux, une étable de bonnes laitières, le magasin à fourrage ; plus loin, la grange sacrée de la dîme ; enfin toute la gente gallinacée, depuis la poule cochinnoise jusqu'à la magnifique dinde indigène.

Je contemple avec plaisir mon domicile et le nombreux personnel qui l'habite, lorsque le maître m'apparaît avec une physionomie douce et bienveillante, mais il est brisé par l'âge. J'avais devant moi de belles et de saintes ruines. Je dis *saintes*, car ce prêtre avait usé sa santé sur les bords de la Rivière-Rouge au milieu des montagnes rocheuses. Il me parlait souvent des sources du Saint-Laurent et de son cours majestueux. Comme je le félicitais du premier repas que je prenais chez lui, il me répondit : — Il est préférable à celui que je fis un jour sur la Rivière-Rouge ; il y avait deux jours que nous étions à jeun, mes hommes chassaient et pêchaient, et ils ne prenaient rien. Nous perdions courage, nous nous lamentions et nous priions, lorsque, soudain, j'aperçois un immense oiseau de proie plonger dans nos eaux et en retirer un magnifique poisson, il planait au-dessus de notre barque avec une certaine complaisance. « Sainte Providence, m'écriai-je, ayez donc pitié de votre missionnaire ! » L'oiseau ouvrit un large bec, et le poisson tomba à nos pieds. A ce récit, de grosses larmes coulaient encore des yeux du missionnaire. Enfin, vous êtes chez vous, me dit-il, demain vous inaugurerez votre ministère.

En effet, pendant neuf mois, j'eus la responsabilité d'une

paroisse de cinq mille âmes avec une étendue de 15 lieues. A trente-trois ans, le fardeau ne m'effrayait pas, bien que remis à peine du climat brûlant de Bourbon; je m'étais retrempé au foyer paternel, et je m'écriais comme le coursier de Job: Allons! Allons! l'espace! encore l'espace! Comme vous le voyez, l'espace ne me manquait pas, car ici chaque famille s'établit sur sa terre, et chaque terre comprend 60 ou 100 hectares. Que de coups de haches a demandés une telle installation! tous les jours encore elle retentit sur les grands arbres; ce qu'elle ne peut abattre, le feu le dévore, car il faut de la place à ces nombreux cadets de la famille; et ils tiennent, autant que possible, à se grouper autour du domaine paternel; voilà comment la paroisse prend, chaque année, un développement nouveau. Quand la place manque, les cadets vont à la recherche d'autres cours d'eau et de terres plus riches ou plus faciles à défricher; ils deviennent ainsi eux-mêmes les pères de nouvelles paroisses. La besogne ne sera donc pas moindre pour le pasteur, et je m'en félicite. Le dimanche, je fus à mon poste à six heures. Quand je parus à la sacristie, je fus vivement impressionné par le nombreux personnel de chœur; j'y retrouvai, comme à la Pointe-Lévis, l'élite de la paroisse, cinquante fidèles étaient en habit de chœur; je les félicitai sur leur bonne tenue et sur leur esprit de foi. J'avais trouvé déjà le chemin de leurs cœurs, aussi je ne rencontrai que des visages sympathiques; plus de trois mille personnes s'étaient rendues à l'office. Les vêpres n'offrent pas un spectacle moins consolant. Ici l'on sait ce qu'est la sanctification du dimanche. Les habitants les plus proches retournent dîner chez eux, les plus éloignés campent sur la place ou se restaurent dans leurs voitures. Quelles saintes agapes!

J'étais à peine reposé des fatigues de la veille qu'il me

fallut partir à l'une des extrémités de la paroisse, distanté de 6 lieues ; il était 9 heures du matin. Deux voitures m'attendaient, l'une devait me précéder pour annoncer le passage de l'Homme-Dieu. Au premier son de la cloche, toutes les portes s'ouvraient, les hommes, les femmes, les enfants accouraient sur le bord du chemin et se prosternaient humblement ; le cavalier descendait de son cheval, le chartier de sa voiture, tous donnaient des marques insignes de leur foi et de leur amour de Dieu. J'arrive à la demeure de la malade ; plus de cent personnes des environs sont agenouillées dans l'attitude du respect et de l'adoration, je leur donne la bénédiction, et je pénètre dans la chambre de la malade, une véritable chapelle ardente, tendue de blanc ; le sol était jonché de fleurs et de verdure. Cette jeune fille de vingt-cinq ans me faisait penser à l'infortunée fille de Jaïre, aussi je ne pus m'empêcher de donner un libre cours à mes larmes. Elle payait un tribut au rude climat de son pays. *Ecce Agnus Dei !* Et cet ange de la terre frappait sa poitrine qui ne faisait plus entendre qu'un souffle rauque et faible ! Elle éleva alors ses mains amaigries vers le ciel, comme pour nous dire : Bientôt je serai Là-Haut. Je lui donnai l'Extrême-onction ; je la bénis une dernière fois, et je la quittai en lui disant : Ame virginale, pars, pars pour le pays des vierges ; va grossir le cortège de l'Immaculée-Conception, et souviens-toi de tes frères et de tes sœurs de la terre.

Je m'arrachai à regret de ce béni sanctuaire. En revenant sur mes pas, je cherchais à me faire une idée exacte de la topographie de ma paroisse. Elle s'étend de la rive gauche du Saint-Laurent à une profondeur de huit à dix lieues ; au delà, ce sont des forêts qui courent jusqu'aux glaces de la baie d'Hudson ou du fleuve Amour. Chaque propriété est entourée de cloisons formées d'arbres

entiers. La plus grande partie des terres est en pleine culture, mais l'agriculture est encore arriérée, car on y retrouverait au besoin l'outillage complet de nos ancêtres. La terre est neuve heureusement, elle peut se passer de la science agricole de l'homme. Il suffit de gratter un peu l'épiderme et de confier à ces informes sillons le froment, l'orge et l'avoine ; tout pousse, comme au lendemain de la création. Je voyais avec plaisir le père, entouré de ses douze ou quinze enfants, recueillir avec bonheur ces belles moissons, sans oublier à chaque dizaine la gerbe du pasteur. Il y a aussi quelques prairies artificielles, où paissent en liberté les petits chevaux du pays, les bœufs et les brebis.

La sainte Quarantaine approchait. L'usage étant le même qu'en France, je réunissais les fidèles trois fois par semaine et je leur faisais une instruction. A ma grande satisfaction, les fidèles arrivaient nombreux des coins les plus reculés de la paroisse. Sans calculer avec la rigueur de la saison, car nous étions au milieu de l'hiver, avec douze pieds de neige et 25 degrés de froid ; plus qu'il n'en faut, n'est-ce pas ? pour effrayer certains chrétiens de la France. Mais voyez tous ces traîneaux glisser sur la neige au grand trot de chevaux vigoureux ; on dirait des centaines de locomotives qui se poursuivent ; l'haleine qui sort des naseaux des chevaux ressemble à la vapeur ; les hommes couverts de leurs casques de peaux, de leurs manteaux de castor ou de bison ressemblent aux animaux dont ils portent les dépouilles ; ou bien, hérissés de givre, vous les prendriez pour des spectres enveloppés de linceul. Femmes et enfants bravent aussi la saison. Ne soyez donc pas étonnés si Dieu verse sur eux les grâces les plus abondantes. Avec quel respect ils écoutent sa parole ! Aussi mon auditoire grossissait à chaque réunion. Plus la

Pâque approchait, plus la besogne augmentait; mon confessionnal s'était transformé en une véritable ruche. C'était bien ici que le poète pouvait appliquer son *ferret opus*. Comme les abeilles, Canadiens et Canadiennes étaient empressés à leur tâche; il fallait les voir scruter leur conscience, car ils prennent au sérieux l'affaire de leur salut. Les confessions sont promptes et faciles avec de tels pénitents. Aussi ne vous étonnez pas si je pus suffire seul à préparer à la communion pascale toute ma paroisse composée de plus de cinq mille habitants; pas un ne fit défaut à cette grave solennité digne des temps primitifs de l'Église! Selon moi, ce qui contribue puissamment à la conservation de la foi et des mœurs, c'est l'isolement des familles et le grand nombre d'enfants; chaque famille vit sur sa terre et fait tout par elle-même; l'église est le seul point de réunion. On se visite bien d'une concession à une autre; on se traite avec galanterie, car le Canadien est Français avant tout; mais ce sont toujours des relations de chrétienne amitié ou de politesse. Vous ne verrez point dans leurs assemblées des toilettes tapageuses ou trop voyantes, mais les jeux et les passe-temps de nos aïeux. Les jeunes gens se voient assez pour s'apprécier mutuellement, se rechercher par les liens d'une chrétienne union. La pureté des mœurs de ce peuple se reconnaît encore à leur santé vigoureuse. Le Canadien est un homme fortement établi, aux épaules larges et athlétiques, aux bras musculeux; il faut le voir brandir la hache sur les arbres robustes des forêts. D'une taille ordinaire et bien prise, il résiste aux plus dures fatigues. Bâcheron infatigable, chasseur hardi et intrépide, canotier vigoureux, pêcheur intelligent et adroit, il est le soutien de sa famille et la Providence des missionnaires. Sur le déclin de la vie, venez comtempler à table: entouré de ses douze ou

quinze enfants, vous le prendriez pour le vieux Jacob, car il est aussi fier que lui de sa nombreuse postérité. Pour clore la sainte Quarantaine, je vous citerai un exemple de longévité parmi eux et dont ils étaient fiers : Un Français, prisonnier de la guerre de l'Indépendance, apprenant qu'un prêtre de ses compatriotes était dans le diocèse, voulut se confesser à lui. Je partis donc par le premier vapeur, car la distance était de trente lieues environ ; en arrivant sous son toit, j'aperçois un magnifique vieillard de cent dix ans, assis sur le pas de sa porte : la tête blanche, la barbe longue et bien peignée, on eût dit un sénateur de la vieille Rome sur sa chaise curule, armé du sceptre d'ivoire ; je voulais me jeter à ses pieds, mais il me prévint en me saisissant la main et en me donnant l'accolade. Cet épisode édifiant de mes missions sera toujours présent à ma mémoire.

Une première communion au Canada présente une tâche plus lourde que celle d'une mission. Cette grande action doit être précédée de trois mois de classes régulières, ou cours de religion, qui commencent le matin de neuf heures à midi, le soir de une heure à quatre heures, et cela chaque jour ; mais c'est un travail nécessaire, indispensable. Ici, comme pour les biens de la terre, il faut semer et récolter en quatre mois, car il serait impossible d'obliger des enfants, pendant huit mois de neige et de froid excessif, à faire un trajet de cinq à six lieues. En conséquence, on choisit les trois plus beaux mois ; les enfants les plus éloignés prennent leur pension aux environs de l'église, et au premier coup de cloche toute la gente enfantine accourt joyeuse par tous les sentiers, se dirigeant vers la sacristie, car c'est là qu'ont lieu les confessions, que se disent les messes pendant la semaine, et que se font les cours de religion, de sorte qu'une sacristie au Canada prend les pro-

portions d'une chapelle. Car, s'il fallait chauffer l'église chaque jour, la consommation serait grande. Les sacristies contiennent jusqu'à deux cents personnes. C'est donc là qu'entouré de mes cent cinquante enfants je fais un cours abrégé de toute la doctrine chrétienne; les heures s'écoulaient sans fatigue, car ces jeunes enfants vous écoutent toujours avec une attention soutenue, et ils comprennent vite; aussi je mettrais volontiers en parallèle mes jeunes auditeurs avec ceux de nos catéchismes de persévérance en France. Que de choses mes jeunes Canadiens apprendraient encore à nos jeunes garçons de quinze ou seize ans! C'est ce qui explique la foi robuste de ce peuple!

Le grand Jour approche, la retraite commence; la sacristie devient insuffisante, car ce n'est pas une retraite d'enfants, mais une retraite paroissiale; la famille de chaque communiant en prend sa part, chaque maison de la paroisse y a ses représentants, huit à dix prêtres suffisent à peine!

Comment voulez-vous que les jeunes communiants ne soient pas impressionnés par le déploiement d'une telle solennité? Toute la paroisse est debout, toutes les familles sont à la sainte Table: aussi ne perdent-ils jamais le souvenir d'une telle journée. Oh! peuple canadien, conserve bien ta religion, tes pieuses coutumes, et je te promets encore une longue suite de prospérité et de grandeur; car j'appelle grand un peuple qui a le respect de Dieu et de lui-même.

Vous voyez quel est le ministère du prêtre au Canada. Je restai à Yamachiche trois ans, puis je fus envoyé à Nicolet pour remplacer le vénérable curé qui accompagnait Monseigneur en tournée pastorale. Je passai un an dans cette paroisse. Fatigué par la rigueur du climat, je

songeai à la patrie absente et je fixai mon départ à la bonne saison. Mais auparavant je vous donnerai une idée bien abrégée de la religion et des mœurs des Canadiens.

CHAPITRE VII

RELIGION. — MŒURS DES CANADIENS

Le Canada mériterait plutôt le nom d'Ancienne-France que celui de Nouvelle-France, parce que j'y retrouve les ordonnances de nos vieux rois et la coutume de Paris qui régissent toujours ce pays, bien qu'il soit sous la domination anglaise ; parce que j'y retrouve l'ancien système monétaire français, le même système de poids et mesures, les mêmes transactions dans le commerce, la même méthode d'agriculture que chez nous, il y a cent ans ; parce que j'y retrouve la foi et les mœurs de nos ancêtres.

L'enseignement est libre, mais les catholiques se garderont bien d'envoyer leurs enfants dans une école qui ne représenterait pas leurs principes.

Magistrats, représentants du peuple, médecins, négociants, propriétaires, tous ont reçu le même enseignement : aussi tous sont catholiques. Le Canada ne date que d'hier, et il est déjà doté de toutes les institutions européennes : hôpitaux, couvents, grands et petits séminaires, cathédrales, superbes églises, écoles supérieures de théologie, de littérature, de droit et de médecine. Le Canada n'emprunte rien à l'Europe, il se suffit à lui-même. Certainement je puis ajouter que ses églises surpassent de beau-

coup en grandeur et en beauté celles de bien des villes de France; lorsqu'il s'agit de sa religion, il n'a rien à lui, il se donnerait lui-même.

Les actes héroïques sont fréquents. Ils ne sont pas rares, les jeunes lévites, qui, effrayés par la sainteté du sacerdoce, passent leur vie dans le diaconat ou dans les ordres mineurs; l'année dernière encore, de nouveaux Belzunce sont allés chercher la mort dans les lazarets au milieu des pestiférés.

Tous les ans, à la Fête-Dieu, les protestants anglicans sont touchés jusqu'aux larmes par la foi et la piété des Canadiens, qui construisent eux-mêmes de riches reposoirs; la troupe anglaise assiste, en grand uniforme, à la procession, car il faut dire, à l'honneur du gouvernement anglais, qu'il respecte et favorise la religion catholique; aussi, le Canada ne doit pas regretter la domination anglaise. S'il n'eût point été détaché de la mère patrie, il est triste à penser qu'il eût subi sans doute les influences délétères de notre pays; il n'aurait point conservé la foi et les mœurs de ses pères; comme dans notre belle colonie de Bourbon, que j'ai eu l'honneur d'évangéliser, le clergé aurait eu les mains liées et serait à la discrétion du dernier magistrat. Aussi, je bénis la Providence de m'avoir conduit sur cette terre libre, où le prêtre peut exercer avec indépendance et de grandes consolations le saint ministère.

Malgré leur ampleur, les églises sont presque toujours trop petites; trois et quatre mille hommes se pressent souvent autour de la chaire, et ils ont fait 4 ou 5 lieues pour entendre la parole de Dieu.

Ici la chaire est souveraine: à elle seule, la diffusion de la doctrine évangélique. Aussi tous les ennemis de la foi et de la vertu seraient-ils bien mal accueillis au Canada; le

titre seul de leurs publications impies inspirerait l'horreur à ces populations chrétiennes.

Le clergé s'occupe encore de la colonisation du pays; les prêtres appellent à eux la partie la moins aisée de la population, car il n'y a pas précisément de pauvres au Canada; ils leur démontrent la nécessité de défricher les vieilles forêts du nouveau monde; ils s'embarquent eux-mêmes avec les enfants de leurs ouailles dans des canots d'écorce, remontent le cours des rivières, cherchent les meilleures terres, portent les premiers coups de hache sur des arbres séculaires, puis ils reviennent dans leurs paroisses apporter la bonne nouvelle, et repartent peu après avec une colonne de jeunes gens plus nombreuse cette fois, pour se fixer avec leur vaillante colonie au milieu de terres qui rapportent deux et trois cents pour un. Vous êtes étonnés, quand vous revoyez ces contrées quatre ou cinq ans après, de rencontrer de gracieuses habitations, une église splendide, un presbytère confortable; c'est à un pauvre prêtre s'adressant à des chrétiens qu'est due cette fécondation. Sans le catholicisme, la civilisation serait à refaire comme au siècle d'Auguste; lui seul peut ramener les esprits égarés, calmer les cœurs aigris, fermer les plaies saignantes. Voltaire n'a-t-il pas dit que le confessionnal pouvait mieux faire que tous les codes de lois qui ont été publiés depuis le commencement du monde.

Au Canada, tout le monde s'approche du tribunal de la régénération, tandis qu'en France la moitié de la population ne se confesse plus. Aussi que de belles et nombreuses familles, que de bénédictions accordées à cette race patriarcale; quelles mœurs douces et champêtres. Comme la religion qui unit ces grandes familles y répand la paix et la félicité. Le dimanche, au Canada, est observé comme le sabbat chez les Juifs; ce jour-là, on se fait un scrupule de

préparer même le nécessaire pour la table; l'habitant ne travaillera jamais publiquement sans la permission de son curé.

Il ne passera jamais devant le presbytère sans se découvrir. S'il va à la ville et s'il passe devant l'église, il fera sa visite au Saint-Sacrement. S'il entreprend un voyage de plusieurs semaines, il se confessera avant de partir. Je n'oublierai jamais le jour où je portai le bon Dieu à un malade, j'avais 3 lieues à faire; deux voitures vinrent me chercher, l'une pour moi, l'autre devait me précéder pour avertir le peuple du passage du Saint-Sacrement. Partout sur mon chemin, au son de la clochette, le laboureur arrêtait sa charrue, et s'agenouillait au milieu du sillon qu'il traçait, le voyageur descendait de sa voiture, et se prosternait profondément; les jeunes enfants qui jouaient sur les chemins couraient vite à la maison avertir la famille du passage du Saint-Sacrement, les vieillards débiles, les enfants à la mamelle, en un mot toute la famille se jetait à genoux, ou dans la boue, ou sur la neige. Je pleurais de joie en admirant la foi et la piété de ces populations, et je me disais: Voilà pourtant ce qu'était autrefois notre France! tandis qu'aujourd'hui le bon Dieu ne peut plus sortir de ses temples; le prêtre, pour ne pas s'exposer aux insultes, est obligé de le cacher quand il le porte aux malades. Et cependant le Canada est soumis à un gouvernement protestant! Mais quand le peuple est religieux, le gouvernement est bien obligé de respecter sa foi.

Le Canadien ne redoute pas davantage les sacrifices; la loi du jeûne et de l'abstinence est observée dans toute sa rigueur et par toutes les classes, l'ouvrier des chantiers ne se croit pas même dispensé de cette loi. J'ai rencontré souvent de fervents chrétiens qui me priaient de vouloir bien

leur imposer des jeûnes volontaires, parce qu'ils s'avouaient trop grands pécheurs; ceci rappelait à ma pensée la parole de Montalembert : Laissez refaire l'éducation du peuple par le catholicisme, disait-il, et vous verrez bientôt diminuer les délits et les crimes qui font la honte des nations qui se disent chrétiennes et civilisées.

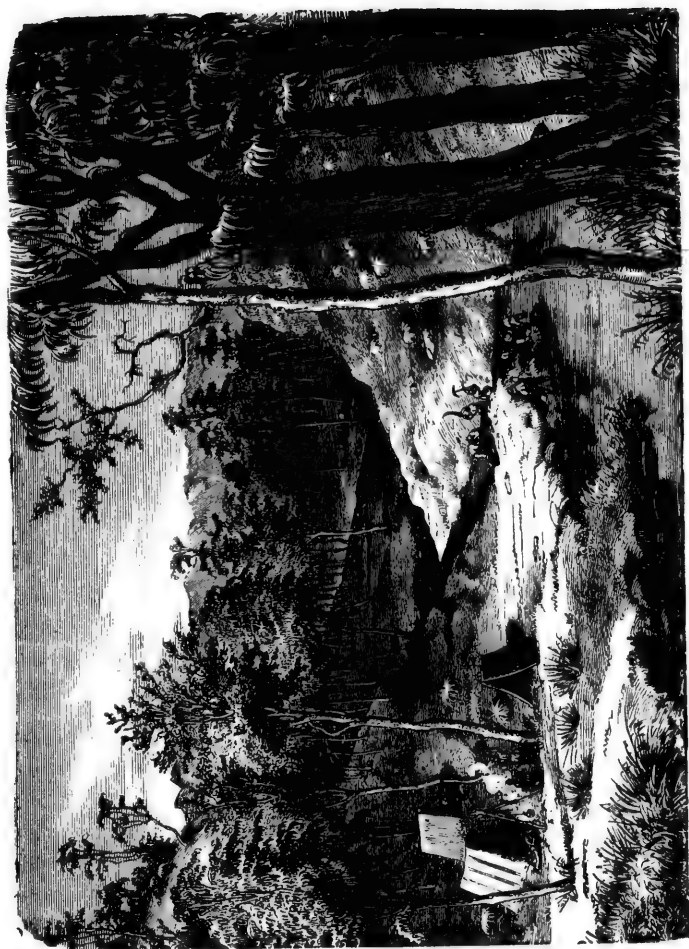
Aussi les vols à main armée sont-ils rares au Canada, les crimes y sont inconnus, vous ne rencontrerez que des hommes pleins de complaisance et de charité. Honnête et courageux comme un Canadien est en effet un proverbe américain. Dans les relations du P. de Smet, le grand apôtre des Indes occidentales, on ne voit à la suite des missionnaires que des Canadiens qui leur servent de guides, d'interprètes, de pilotes, de rameurs, de maçons et de charpentiers. Il est un voyageur intrépide; des montagnes rocheuses à la baie d'Hudson, vous le rencontrerez partout, traitant avec les sauvages pour la Compagnie d'Hudson, ou donnant lui-même la chasse aux buffalos de la Rivière-Rouge.

L'honorable prêtre chez lequel je résidais alors et qui, le premier, porta l'Évangile dans ces contrées lointaines, me parlait ainsi de la chasse aux buffalos par les Canadiens métis : Figurez-vous, me disait-il, une plaine de 1,000 lieues de long, sur 600 de large; c'est dans cette plaine immense qu'ils vont à la rencontre des troupeaux de bœufs, de biches et de cerfs. Quand ils aperçoivent, au loin, leur proie, ils se dispersent alors par petits groupes de trente ou quarante hommes, puis ils changent subitement de physionomie, leur figure s'anime, leur attitude est toute martiale. Montés sur leurs chevaux légers, deux ou trois balles entre les dents, le fusil au poing, la dague suspendue d'un côté, la poudrière de l'autre, ils laissent flotter les rênes sur le cou de leurs chevaux qu'ils dirigent par le

seul mouvement de leur corps ; ils se cachent la figure, car l'animal craint toujours l'œil de l'homme, se penchent tantôt à droite, tantôt à gauche, selon la direction qu'ils veulent prendre pour avoir le vent favorable et en s'approchant à pas lents et trompeurs ; enfin, quand ils sont arrivés à la distance voulue, ils fondent sur leur proie, comme la foudre, et font de nombreuses victimes. Quand le carnage est fini, ils dépouillent les animaux et se partagent le butin, qu'ils salent pour passer l'hiver.

Dans le Canada, il n'est pas de famille un peu aisée qui, au commencement de l'hiver, ne tue un bœuf, plusieurs moutons et une grande quantité de volailles ; on suspend toutes ces provisions à de grands arbres ; et la gelée se charge de les conserver ; pendant huit mois, on taille dans le bœuf qui conserve toujours sa première fraîcheur.

La vie ici est à très bon marché ; la viande se vend 25 centimes la livre ; les récoltes y sont d'une abondance extraordinaire. Les semailles sont faites à la fin de mai, la moisson en août et septembre ; l'engrais y est pour ainsi dire inconnu, la terre produit par son énergie propre ; il est vrai que la neige contribue beaucoup à la reposer et à la renouveler. Le foin, l'avoine et le blé sont les seules céréales que l'on cultive ; on sème moins de blé depuis quelque temps, parce qu'un fléau terrible le ravage chaque année. Une petite mouche rouge, qui passe au moment de la floraison, dépose sur l'épi ses œufs d'où sortent de petits insectes qui dévorent et rongent la substance nutritive du blé. Ce fléau a réduit de beaucoup la fortune des propriétaires ; mais ce qu'ils perdent d'un côté, ils le gagnent d'un autre. Le Canadien est un homme qui sait se priver et vivre de peu. Ses dépenses sont minimales, car il confectionne lui-même ses toiles et ses étoffes, qui rappellent par leur solidité les anciens draps de France. Lui-même tanne



La colonisation au Canada.

ses peaux et fait ses chaussures ou plutôt ses longues bottes. Le savon, le sel, ces grandes ressources du ménage, il ne les achète point ; son bois, il n'a que la peine d'aller le chercher à la forêt.

Une autre ressource du ménage que le Canadien sait se procurer, c'est le sucre. Il ne le demande pas à la canne, comme à Bourbon, mais aux arbres de ses forêts. La Providence a planté çà et là de petits bosquets d'érables, c'est l'arbre par excellence de cet immense Paradis du nouveau monde ; chaque Canadien possède ce bois sacré, qu'il entoure d'une forte palissade, car la porte en est fermée aux profanes. Devant nous elle va s'ouvrir, car aujourd'hui c'est grande fête au bois sacré. Voyez-vous le chef de la famille suivi de tout un personnel joyeux ; les garçons font retentir les airs de bruyants couplets, les jeunes filles y répondent de leur voix la plus douce ; les serviteurs ployent sous le poids d'énormes chaudières ; les femmes de service sont armées de longs tridents et de fortes pincettes ; les petits enfants portent les moules et les menus instruments épuratoires, tels que passoirs et écumettes ; les petites filles apportent le linge et les provisions de bouche, sous la direction de la mère ; tous nous faisons notre entrée solennelle dans le bois des érables. Le ciel est d'un bleu chatoyant ; le soleil sort de sa couche, et ses premiers rayons font scintiller, comme des diamants, le givre pendant aux branches des grands arbres ; l'air pur et suave porte la joie au cœur. Il gèle à 10 degrés ; aussi la neige gémit sous nos pas ! J'admire ces beaux érables à l'écorce blanchâtre et rosée, qui portent dans leurs troncs vigoureux des trésors de parfums et de nectar. J'allai d'un arbre à un autre ; je me plaisais à voir tous ces petits chalumeaux entrés et scellés dans l'écorce de l'érable. Tantôt la sève

s'écoulait, en jets limpides, dans des récipients en terre ou en bois ; tantôt en gouttes larges et cristallines, selon la jeunesse et la vigueur de l'arbre. Je me disais : Ainsi s'écoulent la sève et les années des hommes les plus vigoureux ? Je prêtais l'oreille, et j'écoutais avec un certain recueillement le son argentin, produit par la chute de toutes ces gouttelettes. Mais voici que les feux sont allumés ; les chaudières grincent déjà ; voilà l'heure du *fervet opus* ; aussi tous sont à leur tâche : les jeunes garçons volent d'un arbre à un autre, en apportant les récipients écumeux, et versent dans les chaudières la liqueur cristalline. La vapeur s'élève, le bois sacré en est parfumé aussitôt. Les ménagères et les garçons les plus robustes agitent, en cadence, et en chantant, leurs longs tridents ; le liquide s'épaissit et file comme un miel argenté. Les plus jeunes en ont la primeur ; encore une heure, et l'on éteindra le feu. On en profite pour faire le repas champêtre. Non, je ne connais pas de scène plus grandiose dans sa simplicité que cette fête en plein air, sur la neige, sous ces arbres séculaires, au beau milieu de ces forêts vierges ! O saintes agapes des premiers chrétiens, vous eûtes vos chantres et vos poètes ! Pourquoi les familles canadiennes n'auraient-elles point un jour les leurs ? Quelle simplicité ! quelle piété ! car tout ici commence et finit par la prière. On apporte alors les moules ; on y verse le liquide bouillant et encore en fusion ; à mesure qu'il refroidit, il se solidifie et prend une teinte brune de la couleur du cacao. Deux heures suffisent pour retirer du moule des pains de sucre de toutes les formes. Les artistes élèvent aussitôt, les uns, une petite chapelle avec sa flèche, les autres une métairie avec ses dépendances. Comme vous le voyez, c'est toujours l'idée religieuse et les joies de la famille ! on place

le tout sur une civière décorée d'un linge fin ; deux vigoureux jeunes gens la portent sur leurs épaules, et toute la famille joyeuse suit en chantant des cantiques et en bénissant la Providence ! Telle est la fabrication du sucre au Canada.

DEUXIÈME PARTIE

RETOUR — TROIS MOIS DANS LES ÉTATS-UNIS

CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'AMÉRIQUE DU NORD,
SUR LA RELIGION, LE CATHOLICISME, LES SECTES DISSI-
DENTES; SUR LA QUESTION D'ÉCOLE, SUR LES SOCIÉTÉS
SECRÈTES ET SUR L'ANTAGONISME RELIGIEUX AUX ÉTATS-
UNIS.

Je ne veux point quitter l'Amérique sans en connaître la région la plus peuplée; en parcourant ses villes, mêlé à ses millions d'habitants, je me croirais volontiers en Europe; c'est le même train, le même luxe, le même affolement pour le bien-être et les jouissances; cette terre n'est plus vierge; ses premiers occupants ont pris la fuite devant l'invasion européenne, mais les épaisses forêts et les grands fleuves leur ont offert un refuge assez assuré; aussi faudra-t-il plusieurs siècles pour les chasser et les déposséder. L'Amérique, quoique sillonnée en tous sens par l'étranger, conserve toujours son aspect primitif. Ses grandes et populeuses villes sont comme d'imperceptibles oasis au milieu de ces immenses forêts, de ses interminables savanes, ou sur les bords de ces larges fleuves, de ces lacs qui paraîtraient chez nous de vastes mers. Tout, dans ce pays, présente un aspect de grandeur et d'immensité. Je ne suis

pas étonné qu'il ait inspiré de si belles pages à Chateaubriand, qui a chanté si noblement cette terre féconde, ces grandes eaux, du nom de Mississipi, Missouri, Ohio, Saint-Laurent; je les ai vues, ces mers intérieures de l'Ontario, de l'Erié, de Michigan et du Supérieur, décrites par le pinceau de notre poète. Les bords de l'Ontario ne m'impressionnèrent pas plus que je ne le fus à la lecture et à la description de ce lac par Chateaubriand, tant elle est fidèle. Naturaliste coloré, il fait passer devant vous toutes les familles d'animaux, d'oiseaux, de poissons et de serpents, il étale devant vos regards toutes les variétés et toutes les richesses des arbres, des plantes et des fleurs. Qui a mieux reproduit les mœurs des sauvages, les mariages, les funérailles, les moissons, les fêtes, les danses, les jeux, les chasses, les guerres et, en un mot, les langues indiennes? Ce n'est donc point de l'Amérique de cette époque dont je veux parler, mais bien de l'Amérique moderne, sans m'attarder cependant à l'œuvre politique et gouvernementale de Washington, de cette république que l'on offre aujourd'hui comme le type des gouvernements; je dirai quelques mots de la part qu'il a faite à la religion, au catholicisme, aux sectes dissidentes et à l'école.

Sous tous les problèmes politiques et sociaux se cache une question religieuse. Les États-Unis n'échappent pas à cette loi. C'est à l'état religieux de la nation qu'il faut demander la clef de ses vicissitudes politiques et de ce mélange de bien et de mal.

Il n'y a point une religion d'État; il n'y a point de culte payé aux États-Unis : faut-il en conclure que les pouvoirs publics agissent comme si il n'existait pas de religion vraie? non assurément... Le christianisme y est la loi nationale... Les pouvoirs de l'Union, les congrès ont tou-

jours, en fait, considéré la religion chrétienne comme faisant partie du droit commun de tous les États particuliers, et comme étant nécessaire au bonheur, à la liberté et même à la prospérité matérielle du peuple... Respect du dimanche, formule du serment, chapelains attachés aux armées de mer et de terre, conflit avec les Mormons, polygamie prohibée... On a bien prononcé la séparation de l'État de toutes les religions ; mais, à l'exception de la Virginie, on n'a pas dépouillé les ministres des cultes ; ils ont été admis à l'égalité civile et politique : le repos du dimanche est observé, les ministres sont affranchis du service militaire, la personnalité civile est accordée aux paroisses et aux congrégations ; il n'y a point de taxe pour les églises et les propriétés ecclésiastiques...

Les lois des États-Unis reconnaissent la validité du mariage contracté devant les ministres du culte, à quelque dénomination qu'ils appartiennent. Ces mêmes lois autorisent aussi les justices *of pean* et les *clerks* des *towns* à recevoir les déclarations des personnes qui veulent se marier sans le ministère d'un ecclésiastique ; mais ce recours au mariage civil est très mal vu par l'opinion publique.

En dehors de la législation proprement dite, les idées et les mœurs du peuple américain ont un fond religieux, qui contribue certainement à sa prospérité. Outre le jour du sabbat, l'anniversaire de l'indépendance nationale, le 4 juillet, est partout célébré par un fête religieuse et patriotique. Il en est de même du *Thanksgivingday*, le jour des actions de grâces, qui est la fête populaire par excellence de l'Amérique. Le gouvernement restreint les débits de boissons, empêche les publications immorales, réprime la débauche, fait respecter, dans les théâtres, la religion, la morale, la famille ; il place, sous le patronage

de l'idée religieuse, la tempérance, les sociétés de secours mutuels; fait respecter la religion par la presse; dépouille du privilège de la *respectabilité* l'homme qui fait parade d'inconduite ou d'athéisme.

Les ministres sont exclus de toutes les fonctions publiques, même électives, non par un sentiment antireligieux, puisqu'il leur est permis d'exercer leur influence sur les questions et dans les *meetings*, les *clubs* et même la chaire, quand il s'agit de la morale.

A leur tour, les pouvoirs publics donnent à l'opinion une salubre impulsion : ainsi toutes les séances du Congrès, les législatures des États, les conventions des partis commencent par la prière ; les présidents prescrivent des jours de jeûne, de prières et d'actions de grâces.

Il ne faut cependant pas exagérer la portée de ces professions de foi chrétienne. Pour avoir voulu embrasser les confessions plus opposées, le sentiment religieux des Américains a fini par devenir fort superficiel; la masse est plus convaincue de l'excellence morale et de l'utilité sociale du christianisme, que de la vérité intrinsèque de ses dogmes. En effet, plus de la moitié des Américains vivent complètement en dehors de la pratique positive et suivie du culte. Deux sectes font d'immenses ravages : l'*universalisme*, qui nie le péché originel; l'*unitarisme*, qui nie la Trinité et la Rédemption... puis aussi la *franc-maçonnerie*... Mais une force nouvelle s'élève : c'est le catholicisme.

Étudions sa position vis-à-vis des confessions protestantes et des tendances du radicalisme moderne.

Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, le catholicisme a été persécuté, dans les colonies américaines, d'une manière plus violente qu'en Angleterre. Dans la Virginie, dans les États du Sud, même dans le Maryland, fondé par les catho-

cours
ouille
arade

ctions
tireli-
uence
même

on une
grès,
com-
jours

s pro-
ser les
Amé-
se est
sociale
le ses
vivent
suivie
niver-
qui nie
nacon-
catho-

protes-

e a été
anière
ns les
catho-



Une indienne de la tribu des Sioux.

liques, la persécution fut atroce : on comptait à peine 36,000 catholiques en l'année 1800.

L'indépendance accordée aux Canadiens par l'Angleterre, l'alliance de Louis XVI avec Franklin, firent réfléchir le Congrès ; un évêque fut nommé dans le Maryland, les prêtres émigrés se mirent au service de l'épiscopat ainsi que les Filles de la Charité fondées par Élisabeth *Seton*, cette généreuse convertie du protestantisme... Ce n'est qu'en 1806, en 1830, 1836, 1844, et même 1862, que les catholiques jouirent de leurs droits politiques. Il est difficile d'indiquer d'une façon précise le nombre des catholiques, parce que les statistiques officielles s'abstiennent de toutes constatations relatives à la foi religieuse. On portait leur nombre, en 1875, à six ou sept millions. Le développement du catholicisme est dû à l'immigration européenne et principalement aux quatre millions d'Irlandais ; mais deux dangers menacent le catholicisme : les écoles mixtes et le radicalisme moderne.

En 1875, la hiérarchie catholique se composait de onze provinces ecclésiastiques, comptant onze archevêchés, quarante-six évêques et neuf vicariats apostoliques. Beaucoup d'ordres religieux : les Jésuites, les Lazaristes, les Franciscains, les Dominicains, les Bénédictins, les Eudistes, les Paulistes. L'infailibilité du pape et son pouvoir temporel sont des vérités admises ; l'évêque est le premier curé ; les prêtres, ses vicaires ; l'évêque est présenté au pape par les évêques de la province... Il y a des conciles *provinciaux* et *nationaux*.

De grandes facilités sont accordées pour la fondation d'œuvres de bienfaisance, écoles et collèges. Mais il y a certaines difficultés pour l'organisation de la propriété des paroisses et des diocèses... Chaque paroisse forme une personne légale complète, responsable de ses dettes

et maîtresse de ses biens, régie souverainement par un Conseil de fabrique et n'ayant besoin d'aucune approbation extérieure pour rendre ses décisions exécutoires. Le Conseil se compose de l'évêque, d'un grand vicaire, du curé et de deux laïques. L'évêque est le maître sans être seul responsable, puisque les laïques exercent une sorte de contrôle.

Le catholicisme est aujourd'hui la confession religieuse qui compte le plus grand nombre d'adhérents, et l'on en comprendra les forces croissantes si l'on compare la vigueur de son organisation et de ses principes internes avec le fractionnement indéfini et la décomposition intérieure des différentes confessions du protestantisme. Aussi le catholicisme attire à lui les âmes, tandis que le protestantisme se dissout par le libre examen, en aboutissant à l'indifférentisme pratique.

Les différentes confessions protestantes peuvent se diviser en deux grandes classes selon qu'elles s'adressent plus spécialement aux classes éclairées ou aux masses populaires. Dans la première catégorie il faut ranger : l'*épiscopalisme*, le *congrégationalisme* et le *presbytérianisme*. Ce sont là les Églises des classes élevées, des gens comme il faut, elles périssent par le laïcisme... Le *méthodisme*, le *baptisme* s'adressent aux masses ; elles ont joué un rôle considérable dans la civilisation de l'Amérique... Ses grands succès sont dus à son organisation autoritaire, au caractère populaire de ses ministres et à l'absence d'enseignement théologique.

Les Américains sont fortement frappés des résultats sociaux que présente le catholicisme. La multiplicité de ses œuvres, de ses établissements de charité, ses légions de sœurs, le célibat de ses prêtres attirent l'estime et la sympathie du peuple dont il résout et les problèmes de

l'éducation et les rapports du foyer domestique. Aussi les catholiques sont-ils les meilleurs républicains.

L'avenir justifiera-t-il la confiance des patriotes dans les institutions de leur pays ? Certains points noirs apparaissent : à mesure que le radicalisme s'étend, la constitution s'écarte de l'idéal tracé par *Browson*. Les catholiques entrent déjà en lutte pour la question des écoles... Ils sont exclus des fonctions publiques... Les dépôts de mendicité, les écoles pour les enfants, les vagabonds et les orphelins sont livrés exclusivement aux protestants... Un ensemble de faits semble indiquer que les États-Unis ne jouiront pas longtemps de la paix religieuse... Le *radicalisme* déclare une guerre ouverte à l'influence politique et sociale du catholicisme ; les journaux l'attaquent ; puis une coalition des radicaux allemands, des athées, des matérialistes, est à craindre pour l'avenir du catholicisme et de la liberté américaine.

On a justement signalé l'importance et les grands résultats du système des écoles publiques dans la partie septentrionale et centrale de l'Union. Les États du Sud, à raison de leur caractère rural et de la dissémination de leur population, comptent un nombre restreint d'établissements d'instruction. Le véritable foyer est dans la Nouvelle-Angleterre. C'est de là que partent les instituteurs pour le Centre et l'Ouest. Tout Américain natif sait lire et écrire : aussi le budget de l'instruction publique dépasse-t-il de beaucoup le budget de la guerre du plus grand État européen... La profession d'instituteur se recrute dans la partie la plus respectable de la population.

Pendant longtemps, l'école a été considérée comme une annexe de l'église, comme le supplément donné par le ministère de l'Évangile, et cela même après la séparation de l'Église et de l'État. Mais aujourd'hui il ne doit être donné

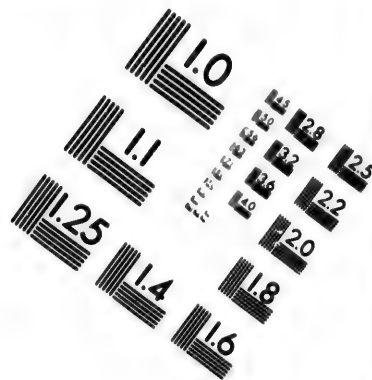
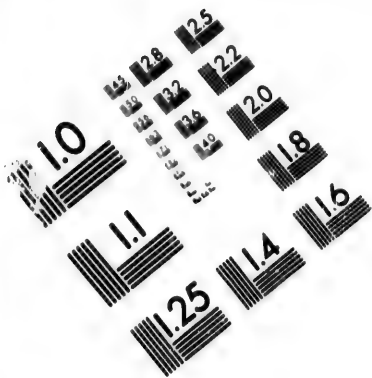
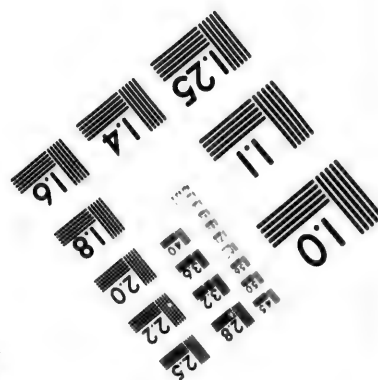
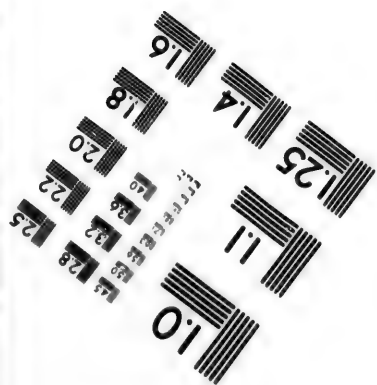
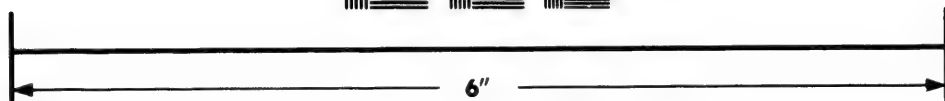
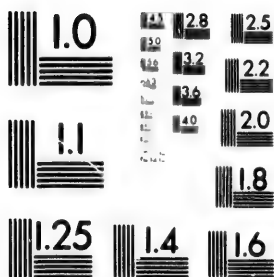


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25
28
32
36
40
44
48
52
56
60
64
68
72
76
80
84
88
92
96
100

10
01

aucun enseignement spécial à une confession; on se borne à une lecture de la Bible, et encore le chapitre est tiré au sort... On a prétendu respecter la liberté de conscience, mais le véritable but est de faire une génération étrangère à toute croyance positive... Ce funeste résultat est dû, en grande partie, à la capitulation du clergé des confessions protestantes. Ils prétendirent que les écoles du dimanche suffiraient à l'éducation religieuse... On viole tous les principes d'égalité politique et d'incompétence religieuse de l'État, en forçant les catholiques à payer des taxes pour des écoles dont ils ne peuvent pas profiter.

Les grandes familles, les familles à tradition comprennent ce désordre; aussi confient-ils leurs enfants aux établissements catholiques. De cette façon le catholicisme pénètre dans la société américaine. C'est dans l'enseignement secondaire que les ordres religieux ont le plus de succès... Cet enseignement a échappé jusqu'ici aux fausses théories, qui ont vicié l'enseignement primaire... La raison caractéristique, c'est que le peuple, comme tel, ne s'intéresse pas à un enseignement dont il ne profite pas... Les législatures ne s'immiscent pas à ces universités fondées par de riches particuliers et soutenues par des confessions religieuses... L'incorporation n'est jamais refusée... Sur deux cent quatre-vingt-dix collèges, quatre-vingt-dix seulement avaient été fondés par les États; ils appartenaient aux catholiques... L'enseignement religieux tient encore une grande place dans les collèges... Mais il n'y a pas point d'internats. Les collèges sont à la campagne, environnés de pensions, où les jeunes étudiants retrouvent la vie de famille... Les universités et les collèges sont administrés par des *Trustées*, nommées conformément aux dispositions des fondateurs et des chartes d'incorporation... Les *Trustées* nomment un président, qui réside dans le collège et veille

à la discipline entre les professeurs et les étudiants... Les grades sont conférés par les professeurs. L'État n'intervient que quand il accorde des subventions, et il fait entrer alors un contrôleur dans les *Trustées*... Les universités et les collèges américains sont ainsi de véritables écoles de gentlemen ; mais il y a peu d'élèves... Le haut enseignement du droit et de la médecine est encore très peu développé ; cela tient uniquement aux conditions économiques du pays : les spéculations industrielles absorbent les intelligences...

Cependant un certain nombre de lettrés, admirateurs des institutions allemandes, réclament la création d'universités d'État libres de tout contrôle religieux ; on voudrait fonder une université nationale à Washington ; d'autres en voudraient une dans chaque État. Ces idées se propagent dans les réunions des sociétés savantes.

CHAPITRE II

DÉPART DU CANADA POUR NEW-YORK

Maintenant que vous avez une idée du grand peuple américain, je vous convie à vouloir bien m'accompagner dans ses principales villes. Après avoir fait partir en transit mes malles pour la France, je m'embarque, sur un steamboat et, en quelques heures, je me retrouvai sur les lacs charmants de Champlain et de Saint-Georges, que je vous ai décrits. Ils sont sillonnés par d'élégantes barques d'amateurs ; de jolis steamers se croisent ; j'entends leurs musiciens jeter à tous les échos les sons harmonieux de leurs valse. Nous nous saluons en agitant nos chapeaux et nos mouchoirs. Nous stoppons devant le ravissant hôtel du fort *William-Henry*. Là un *stage-coach* nous prend à son bord, pour nous conduire par monts et par vaux à la plus prochaine station.

Nous arrivons à *Saratoga-Spring*, véritable pays de Cocagne, le rendez-vous de la *gente fashionable* américaine, en face du Grand-Union. Qu'est le Grand Hôtel de Paris devant ce *Lériathan* du nouveau monde ? c'est la cascade du bois de Boulogne en face du Niagara !

Représentez-vous une immense caserne, dont les grandes ailes enserrant un vaste parc ; ces milliers de colonnettes

en fonte de 20 mètres de hauteur, soutiennent le toit d'une large piazza, dont la longueur n'est pas moindre d'un kilomètre. Devant moi se dresse et serpente un vaste escalier aboutissant à un immense parloir où sont concentrés les services essentiels de l'hôtel : le bureau de réception et de renseignements ; le post office d'un côté, la caisse à quatre guichets ; le bureau de location des voitures, et le télégraphe de l'autre. J'inscris mon nom sur un volumineux registre ; on me remet une clef n° 1340, au second étage. Jugez du personnel de l'habitation. J'ai le choix entre quatre ascenseurs et autant d'escaliers pour arriver à ma chambre ; ces ascenseurs sont de véritables salons, élégamment meublés, et pouvant contenir facilement une vingtaine de personnes. Un coup de sonnette, la machine se meut, et vous montez sans la moindre secousse, tout étonné de vous trouver à votre étage ; vous enflevez de longs corridors, entièrement couverts de tapis, comme les salons et les chambres. Toutefois les chambres ne sont pas de première élégance : un bec de gaz, un lit dur, une table de toilette, une armoire en noyer, voilà tout le mobilier. Au reste, on ne l'occupe que pour dormir ; n'a-t-on pas assez des salons, mesurant 2,000 mètres carrés, somptueusement décorés, avec tentures et mobilier garnis de satin, des salles de lecture, des billards : un *Bar-room*. Et que dire de la salle à manger, dans laquelle six cents personnes dînent à l'aise, et où un restaurateur parisien en caserait facilement deux mille ; cette salle est le centre, l'âme de l'hôtel ; on y fait trois repas par jour : le déjeuner, le dîner et un *lunch* ou souper.

Entrez avec moi ; mais auparavant confions nos chapeaux et nos cannes à ce nègre en faction. Apercevez-vous ce bataillon de noirs et de mulâtres, en veston ou en habit noir et cravate blanche. Ils vont et viennent, l'avant-bras replié, et portant, sur la paume de la main, un plateau

chargé de mets. Un sous-officier vous conduit à votre place, devant laquelle est étalée la carte des mets. Quelle carte, mon Dieu ! Je compte quatre-vingt-cinq plats. Faut-il vous énumérer le *mock turtle* aux *Quenelles*, le consommé printanier à la royale, et la série des poissons, des bouillis, des rôtis, des relevés, des entrées, des légumes, jusqu'à la crème à la vanille et le melon d'eau. Le tout est à ma disposition, mais je n'use guère de mon droit ! Me voici en face d'un énorme plat de viande, accompagné d'une douzaine de petits plats des plus variés, tels que pommes de terre, gros pois, maïs vert, riz bouilli, tomates fraîches... Et pour tout cela, une seule assiette ! Comme linge de table, une serviette grande comme un mouchoir. Bref, mon repas est fini, je ret emande au nègre mon chapeau et ma canne, et je me retrouve sous la piazza, où commence un bruyant concert.

Peu amateur d'une telle musique, je me dérobe et je vais faire connaissance avec la *Broad-way* ou large rue de Saratoga ; car chaque ville américaine a sa *broad-way*. A droite et à gauche s'étalent des magasins de marchands de modes, de confections, de coiffures ; et puis çà et là des *tabacconiste*, presque tous juifs, et des offices de marchands de *tickets* de chemins de fer. Le dentiste, le coiffeur ont ici leur officine, ce sont des personnages ; un coiffeur parisien, venu ici de New-York pour la saison, paye 400 dollars pour son loyer. C'est cher ! direz-vous, mais comptez-vous pour rien le commerce des cheveux ? Telles élégantes ont sur la tête pour 300 dollars de cheveux ! Le soir, circulez dans les salons, vous y reconnaîtrez les cheveux de toute l'Europe : les cheveux châtains viennent de la Normandie, de la Bretagne et de l'Auvergne ; les cheveux noirs, de l'Italie ; les blonds, de l'Allemagne et de la Suède.

Je regagne mon n° 1340; et le lendemain, je l'emploie à visiter les sources, à boire l'eau ferrugineuse et sulfureuse des fontaines; je me promène sous les frais ombrages de *Congrès-park*, où jaillit la plus célèbre des sources de Saratoga, *Congrès-spring*. A mon retour, je demande ma note: 10 dollars! c'est donc 5 dollars par jour; mais c'est pour rien! Néanmoins, Grand-Union Hôtel est une colossale manufacture de confort et une des créations les plus caractéristiques du génie américain.

De bon matin je quittai Grand-Union, prenant l'express pour New-York. Pour mieux embrasser cette grande cité, une des plus belles villes du monde, je me fis conduire aussitôt, en barque, au milieu de sa grande et belle baie. La matinée était splendide. A ma droite, voici Brooklyn avec ses cinq cent mille habitants; ce n'est qu'une annexe de New-York, car elle n'en est séparée que par la rivière de l'Est. Quelles sont donc, demandai-je à mon compagnon, ces deux tours colossales, qui se dressent, là-bas, comme les flèches d'une cathédrale? — Ce sont, me dit-il, les deux piles d'un pont suspendu, qui va réunir la grande cité à son annexe. La ville de New-York s'étend entre la rivière de l'Est et l'Hudson; on dirait un affreux requin, dont la mâchoire serait tournée vers la baie; l'extrémité de la mâchoire, c'est la batterie, jadis un jardin; aujourd'hui un parc au milieu duquel s'élève la rotonde du *Castle-Garden*. Les dents du requin sont les *wharfs*, jetées en pierre ou en planche, entre lesquelles se logent les navires au long cours, et les puissants steamers des lignes transatlantiques, véritable forêt de cheminées et de mâts! Je prenais plaisir à voir glisser, sur les eaux calmes et transparentes, tantôt ces gigantesques vapeurs, avec leurs deux ou trois galeries superposées et peuplées de passagers, tantôt ces frêles et mignonnes barques, vraies

coquilles de noix, paraissant et disparaissant, comme des poissons volants ; j'en aperçois un tout étincelant comme il est bien nommé : *Cristal-Wave*, la vague de cristal ! Plus loin, c'est la jolie petite île *Bedloe*, couronnée d'un bouquet d'arbres verts où on doit élever la colossale statue de l'Indépendance. A gauche, les hauteurs boisées et les riches villas de *Staten-Island* dans le lointain, en face de la ville de *New-Jersey* ; plus loin, *Hoboken*, qui sont aussi deux faubourgs de la cité et forment, avec elle, une agglomération de plus de deux millions d'âmes. Vous aurez une idée de la puissance de l'industrie humaine quand vous saurez que le montant de l'impôt dans la seule ville de New-York atteint 1,154,000,000 de dollars ! Et jadis ce rivage n'avait pour habitants que des Indiens et les loups des prairies.

Après avoir donné à la ville un coup d'œil d'ensemble, j'abordai. Les véhicules ne manquent point ; mais le prix est très variable. Le premier cocher n'eut pas honte de me demander 4 dollars, le second 3 ; enfin le troisième m'emporte au grand trot pour un demi-dollar (c'est le prix de l'heure à Paris) dans la Grande-Rue de New-York, avec 35 degrés de chaleur et de la boue jusqu'à la cheville. Nous suivons toujours la grande arête du requin, à laquelle se rattachent les autres, bien irrégulièrement dans le bas, mais à angles droits dans le haut ; on dirait un véritable damier. La grande rue est large, comme notre rue de la Paix, mais elle a cinq à six kilomètres de longueur. Omnibus, camions, voitures de toutes formes, cars, tramways s'y croisent en tous sens ; j'en dirai autant des passants, qui trottaient en files serrées. Cette masse compacte représente tous les éléments composites dont s'est formée la population de l'Union ; vous y reconnaissez le Hollandais, l'Anglais, l'Irlandais, l'Allemand, avec un petit appoint

des races latines. Comme à Londres, vous retrouverez ici l'homme-affiche, circulant, à pas comptés, au milieu de cette foule affairée. Revêtus d'une longue chemise de cotonnade multicolore, où sont imprimées les annonces, ces hommes passent et repassent ; un Chinois, avec son énorme queue, fixe surtout mon attention. Les maisons sont hautes et étroites. La brique, la pierre grise employées dans leur construction, sont d'un aspect varié et agréable ; les fenêtres, avec stores bleus, les contrevents rayés et les persiennes vertes, rompent aussi la monotonie et reposent doucement la vue. Les enseignes, en grosses lettres dorées sur fond noir, ou en lettres noires sur fond or, ont bien un certain cachet d'originalité. Les étalages ne sont pas élégants, ils manquent de bon goût ; tout y est pêle-mêle. Dans une pharmacie, on vous vendra du sucre, des cigares et du soda-water. Devant les magasins sont entassés des quantités de journaux ; vous êtes importunés par des légions de criards qui vous assourdissent et vous importunent. Une autre espèce de criards, plus utile, sous ce climat brûlant, ce sont les marchands de limonade et de grosseilos, que vous reconnaissez à leurs énormes saladiers remplis de blocs d'une glace transparente. Puis les colporteurs d'ananas, de bananes rouges, de confitures du Liban ; que sais-je encore ? Et les policemen, en courte redingote bleue, avec leur numéro au chapeau, précieux aux étrangers et aux dames pour les aider à franchir ce déluge de véhicules, qui inondent la chaussée. Telle est *Broad-way*, la rue marchande américaine. Ça et là une église ou un square. Voici *City-hall park* ; ici l'Hôtel de Ville, construction encore inachevée ; on me dit que les tapis déjà achetés suffiraient à couvrir l'emplacement de la ville de New-York. Un peu plus loin, le nouvel Hôtel des Postes, merveille non d'architecture, mais de confort d'installation et d'admirable

disposition pour les services. Dans le voisinage, sont groupés les établissements des principaux journaux. A mesure que nous avançons dans Broad-way, les magasins sont plus vastes et plus élégants. Nous sommes à la cinquième avenue qui conduit à *Park-central*, le bois de Boulogne américain. Il n'y a plus de magasins, mais des demeures aristocratiques, plus que jamais couleur chocolat, c'est le *west-end* de Londres.

Avant de rentrer à l'hôtel, je voulus m'offrir un *lunch* à l'Américaine ; j'entre dans une cave, appelée *Bar*, d'une barre sur laquelle s'appuie le consommateur, c'est à peu près le comptoir de notre marchand de vins. Là se débitent toutes sortes de bières et une variété infinie de rafraîchissements à la glace. Les États-Unis en exportent jusque dans les Indes orientales. Celui qui désire *luncher* à part se dirige vers le fond de la pièce ; les consommateurs y sont peu nombreux. Vous vous hissez sur des tabourets de 4 pieds de haut devant une table longue et étroite ; et on vous sert des mets froids ou chauds, parmi lesquels je recommande les *clams*, fins coquillages, grands comme une huître d'Ostende, et emmagasinés dans des blocs de glace creusés au milieu en forme de boîtes, d'où on les en retire pour qu'ils soient ouverts en votre présence. C'est le *lunch* prisé, me dit-on, par les plus purs gourmets. Désirez-vous connaître le cours de la Bourse ou les nouvelles des États, passez dans la pièce du milieu : là vous trouverez un télégraphe sur lequel se déroule un ruban sans fin ; des lettres et des chiffres s'y impriment : ce sont les nouvelles ; vous pouvez rester là jusqu'à huit heures du soir, vous n'en perdrez pas une, et vous n'en payerez pas davantage. Le pourboire n'est pas connu aux États-Unis. Bien des maisons ont aussi un télégraphe, comme celui du *Bar* ; il appartient à une compagnie particulière, et est installé

dans la chambre à coucher. Il suffit, à toute heure du jour ou de la nuit, de pousser un bouton pour appeler un messenger, qui arrive dans quelques minutes, prêt à porter un télégramme, une lettre, un paquet, à aller chercher un médecin, etc., pressez deux fois le même bouton, c'est un agent de police qui se présentera ; pressez-le trois fois, et vous ne tarderez pas à entendre le galop des chevaux qui amènent les pompiers et les pompes. Le tout moyennant un loyer de 2 dollars par mois, plus le paiement des messagers. Le service des omnibus est encore bien commode, vous déposez vos 10 cent. dans une boîte à l'entrée ; le conducteur est inutile, on s'en rapporte à votre bonne foi.

Le lendemain je me fis conduire à *Castle-Garden*, le dépôt des émigrants. C'est une vaste rotonde, moitié en briques, moitié en planches. Les émigrants y sont débarqués directement ; ils y reçoivent l'hospitalité pour une nuit. Au centre sont le bureau télégraphique et celui du change. Là est affiché le tarif de toutes les monnaies du monde, puis toutes sortes d'avertissements en sept ou huit langues. On vous offre des billets de chemin de fer à prix réduit ; on vous engage à déposer vos valeurs au bureau ; voulez-vous séjourner à New-York, on vous donne des adresses de *boarding-houses* à bon marché : 1 dollar par jour ou 6 dollars par semaine. Un avis recommande même aux employés de faire honnêtement leur devoir. Une seconde salle est affectée aux bagages. Vous arrivez, on vous donne un numéro correspondant à celui de votre bagage ; vous remettez ce numéro avec votre adresse à un agent quelconque d'une entreprise d'express, qui vous délivre un reçu en échange, et vous n'avez plus à vous en occuper, on vous le rend à domicile sans retard. Dans une troisième salle est installé un bureau de placement pour les émigrants des deux sexes. Ce bureau a des cor-

respondances dans toute l'étendue de l'Union, et il place de quinze à dix-huit mille personnes par an. Derrières'ouvre l'embarcadère du chemin de fer de l'Erié. C'est la grande issue de *Castle-Garden* d'où sortent jusqu'à mille émigrants par jour. Dans l'Ouest l'émigrant peut acquérir un morceau de bonne terre, au prix de 15 à 22 francs l'hectare, avec l'exemption du service militaire. Beaucoup prospèrent ; quelques-uns échouent ; mais quelle est la nation de l'Europe qui n'envoie pas des hôtes à *Castle-Garden* !

New-York, comme toutes les grandes villes maritimes, possède des docks immenses ; son commerce est illimité, sa population est composée de tous les pays du monde, ses richesses incalculables. Mais ne cherchez pas un monument, les sciences et les arts ont à peine le droit de cité ! Dans cette vaste ville, la place manque encore à l'industrie et au commerce. Aussi, refoulé, bousculé par la foule avide, je me hâte d'aller demander à une autre cité le calme et le repos.

il place
s'ouvre
grande
e émi-
térir un
s l'hec-
ap pros-
a nation
rden!
itimes,
nité, sa
de, ses
monu-
e cité!
l'indus-
la foule
e calme

CHAPITRE III

DÉPART POUR PHILADELPHIE

Je franchis la distance de New-York à Philadelphie, 88 milles en deux heures et demie. Cette ville, d'une superficie plus considérable que celle de Paris, n'a cependant que 817,000 habitants qui occupent cent cinquante et un mille maisons, soit une maison pour chaque famille. La construction est la même qu'à New-York, toutes les rues sont droites, larges et bien bâties, se dirigeant du nord au sud et de l'est à l'ouest. Les unes portent des noms, les autres des numéros. Chaque rue est desservie par une ligne de tramways ; avec six tickets achetés à l'avance et sur lesquels le septième est gratuit, vous pouvez circuler dans toutes les directions avec la plus grande facilité. Cette ville est située au confluent de la Delaware et du Schuylkill. La Delaware, plus profonde que la Seine et la Loire, plus large que la Gironde unie à la Dordogne, aussi majestueuse que le Rhône, porte sur ses eaux les bateaux du plus fort tonnage, ce qui fait de Philadelphie tout à la fois une ville maritime et une ville de plaisance. Elle a cet avantage avec Londres sans en avoir les inconvénients ; située dans une large et ravissante vallée, le ciel est toujours pur ; les vents y soufflent agréablement, em-

portant tous les miasmes délétères et rapportant de la mer une brise fraîche et bienfaisante. Aussi Philadelphie est-elle richement habitée; je ne suis pas étonné que l'Union l'ait choisie pour son Exposition universelle. Les rues sont bordées de grands et beaux arbres qui vous préservent des ardeurs du soleil. Les maisons, en briques rouges, avec leurs fenêtres aux volets blancs et leurs escaliers en marbre blanc, ont l'aspect de petits palais. Quelques-unes même ont la façade entière en marbre blanc, elles sont habitées par l'aristocratie ou la haute finance. Aussi Philadelphie, comme Calcutta, peut mériter le nom de ville des Palais.

Plus éclairée que New-York, ou plus tolérante, Philadelphie n'est pas soumise à l'esprit exclusif du commerce, elle dédaigne même les préjugés qui accompagnent, dans les États du Midi, l'existence d'une classe d'esclaves. C'est la Pensylvanie qui fut le centre principal du mouvement abolitionniste. La tolérance religieuse ne connaît d'autres bornes que celles de la morale universelle et de la conscience qui repousse l'athéisme. Le plan de Philadelphie fut tracé, en 1683, par William Penn lui-même, et c'est sous la direction de ce sage que ce territoire fut d'abord colonisé par les Quakers. Aujourd'hui ils ne représentent plus que le sixième de la population; néanmoins l'influence de leur caractère moral, doux et philanthropique, s'y fait encore sentir. Philadelphie veut dire la ville de l'amour fraternel: c'est la seconde ville de l'Union comme importance, mais la ville est monotone, avec ses lignes géométriques; les distractions font défaut, il n'y a pas un seul café, pas un théâtre convenable, car on ne peut donner ce nom à *Fox-Theatre* où on ne joue que des bouffonneries et des pantomimes.

C'est à Philadelphie que fut signé l'acte mémorable par

lequel les États secouaient le joug de l'Angleterre, et proclamaient leur indépendance ; on voit encore l'Hôtel de Ville où eut lieu ce grand événement. L'édifice est simple et sans prétention : toujours la brique rouge. Le grand Washington, à cheval, en garde l'entrée. Du rez-de-chaussée on a fait un musée national ; des autographes, des portraits et des reliques des grands hommes forment la principale collection. La salle de l'Indépendance est restée dans son état primitif ; en y pénétrant, vos souvenirs vous reportent au siècle dernier pour admirer le courage de ces hommes qui s'engageaient dans une lutte gigantesque, puisque sept années de combat devaient ensanguiner l'Amérique ! Je contemplai l'original de l'acte : l'encre a pâli ; on reconnaît à peine les signatures ; mais celles des deux *Adams* sont lisibles. On vous montre aussi l'encrier d'argent, le fauteuil du président, *John Hanok*, et la table sur laquelle se sont appuyés les signataires de l'acte.

Notre excursion historique nous conduit à la modeste tombe de l'immortel *Franklin*, la maison de *Jefferson* où fut rédigé l'acte d'indépendance ; celle de *William Penn*, où s'assembla le premier Congrès de l'Union. Précieuses reliques, que le temps ronge et qui tendent chaque jour à disparaître. Où est le toit sur lequel *Franklin* posa le premier paratonnerre ? Où est l'orme légendaire, à l'ombre duquel *Penn* conclut son fameux traité avec les Indiens ?

Voici le collègue *Girard*. *Girard* est un enfant de Bordeaux, qui fut tour à tour mousse, capitaine de navire, fabricant de cigares, marchand de cordes, vendeur de clous et de ferrailles, en dernier lieu banquier en renom et l'homme le plus riche de Philadelphie. Philanthrope peu intelligent, il conçut la singulière idée de bâtir un collège qui porterait son nom et renfermerait ses restes.

L'édifice dépasse, en magnificence, les plus belles universités du monde; il est tout en marbre blanc, c'est la reproduction servile de la Madeleine de Paris; dans le vestibule se dresse la statue du fondateur. Ce palais n'a pas coûté moins de 10,000,000 de francs, et pour quel usage? pour y instruire trois cents enfants pauvres, à la condition de n'y enseigner et de n'y pratiquer aucun culte. Peut-on gaspiller ainsi l'argent, lorsque l'intérêt seul du capital aurait suffi à l'éducation de la jeunesse pauvre de plusieurs villes de l'Amérique! A quoi bon loger dans un palais des enfants pauvres? Est-ce de la philanthropie bien entendue? n'est-ce pas plutôt une satisfaction déplacée et un sot orgueil?

A peu de distance du collège Girard se trouve la fameuse prison cellulaire de *Cherry-Hill* qui a servi de modèle à toutes les autres. Elle me rappelle l'enceinte de la tour de Londres: véritable forteresse avec des murailles de 10 mètres de hauteur, et de 11 acres d'étendue. Des portes de fer en ferment l'entrée; le surveillant embrasse d'un seul coup d'œil toutes les cellules. *Cherry-Hill* se compose de sept ailes, à deux étages, avec quatorze galeries pour les détenus. Il y a trois cents cellules à chaque étage, total six cents; et souvent il y a huit ou neuf cents détenus; telle est la mesure de la moralité dans la *Pensylvanie*. On ne reprochera pas au système de *Cherry-Hill* d'engendrer la folie et l'idiotisme; si les détenus veulent se conformer aux prescriptions du règlement, on leur permet le travail des champs, car l'espace ne manque pas.

Les Philadelphins ne se contentèrent point de leur collège en marbre et de leur prison modèle, ils voulurent avoir le plus colossal temple maçonnique du monde. Cet édifice présente une façade en granit, dans le style normand, flan-

qué de tours massives, très hautes, très solides, véritable château du moyen âge, d'un aspect sombre et terrifiant, ayant coûté plus de 10,000,000. Si vous pénétrez dans ce merveilleux palais, le vertige vous prend, à la vue de ce luxe oriental ! La salle égyptienne surtout est éblouissante. Partout des panneaux emblématiques, des colonnes couronnées de chapiteaux, reproduction exacte des trouvailles faites dans la vallée du Nil, avec des meubles d'ébène dans le même style, des tapisseries noires frangées d'or : le tout est fantastique et vraiment digne d'une société diabolique.

Ils ambitionnent une dernière gloire : un hôtel de ville en marbre ; l'édifice est arrivé au tiers de la hauteur, mais les fonds sont épuisés ; n'aura-t-il pas le sort de la cathédrale de Cologne qui attendit la dernière pierre pendant des siècles. Mais, que Philadelphie se console : sa gloire ce sont ses dix mille manufactures, ses cent cinquante mille ouvriers, ses chantiers, son port, ses travaux hydrauliques ! Sa gloire, c'est d'être la rivale de *Manchester*, *Birmingham* et *Shiffeld* ; voilà des splendeurs qui contribuent plus au développement d'une ville que les splendeurs monumentales. C'est la cause du développement hâtif des cités américaines. La population de Philadelphie doublera-t-elle tous les vingt ans ? ce n'est pas probable, car l'émigration européenne a pris son cours vers l'Ouest. Philadelphie, New-York, Boston et Baltimore sont des villes faites, et où toutes les places sont prises.

Il est reçu en Amérique que les messieurs cèdent leur place aux dames sans avoir droit au plus petit remerciement. Nous serions blessés en France d'un pareil sangêne. Les Américaines ont bien d'autres privilèges : en voyage, elles occuperont deux sièges pendant que vous vous tiendrez debout ; elles vous ordonneront d'ouvrir la fenêtre qui vous incommode, de la fermer quand vous

étouffez; de baisser le store, quand vous voulez contempler les beautés du paysage. Il y a cependant beaucoup de femmes de bon ton et de distinction, que l'on dirait avoir été élevées dans le meilleur monde européen. Leur maintien modeste, leur mise simple et de bon goût, leur langage noble et digne, tout dénote chez elles une origine aristocratique, car il y a une aristocratie américaine, comme il y a une aristocratie anglaise.

Si les Anglais sont peu expansifs, les Américains le sont bien moins encore. Dans les hôtels, dans les rues, en omnibus, à table, partout ils sont pensifs, silencieux, paraissant absorbés dans la réflexion, ou méditant des projets et des spéculations. Dix Américains réunis font moins de bruit qu'un seul Français. S'ils se connaissent, ils causent peu; s'ils ne se connaissent pas, ils ne causent pas du tout. S'ils parlent cependant, leur conversation aura plus d'action que celle de l'Anglais. Cette singularité de caractère provient sans doute des préoccupations d'affaires, car en Amérique tout le monde est dévoré par la passion de l'argent qui devient un obstacle au développement des arts, des sciences et de la littérature.

CHAPITRE IV

BALTIMORE

Baltimore offre un charmant paysage entre ces deux grandes villes. Nous traversons des plaines riches en cultures, en pâturages et en bois. Quelle luxuriante végétation ! Les arbres sont verts et vigoureux ; les chênes sont en grand nombre. Nous voici sur l'une des plus merveilleuses rivières du nouveau monde, la *Susquehanna*, que nous franchissons en cinq minutes, ce qui vous donnera une idée de la longueur du pont et de la largeur des eaux. Ici l'art le dispute à la majesté de la nature, car rien n'est plus pittoresque que cette rivière qui se jette dans la magnifique baie de *Chesapeake* dont l'étendue semble un lac immense ; si vous tournez la tête à gauche, votre vue embrassera de vertes collines se superposant les unes sur les autres, en un véritable amphithéâtre, puis au dessous, des îles d'une végétation exubérante, qui semblent flotter sur les eaux. Nous apercevons çà et là des lacs argentés, des criques encadrées de forêts luxuriantes, puis nous arrivons dans le *Maryland*.

Baltimore, l'une des plus agréables cités des États-Unis, est située au fond de la baie de *Chesapeake*, sur la rivière de *Patapsco*, un nom qui a une certaine saveur indienne

et qui me rappelle tant d'autres merveilles. Elle surpasse New-York et Philadelphie par l'élégance et la régularité de ses constructions, ainsi que par la propreté de ses rues. Cette ville possède une université, un musée et une bibliothèque; elle se distingue encore par son industrie et son commerce. Les manufactures de coton, les verreries, les distilleries et la construction des vaisseaux sont les principales branches d'industrie de ses habitants; construits pour le commerce ou les promenades en mer, ces vaisseaux sont fort élégants.

Ma première visite fut pour *Chesapeake-Bay*; car c'est dans cette baie que se livra ce combat mémorable et terrible du *Merrimak* et du *Monitor*. J'admirai ses rives découpées en une infinité de bras et d'estuaires, aux formes les plus bizarres, et où je retrouvai les petites tortues de *Madagascar*; c'est aussi le rendez-vous de tous les chasseurs. Comme sur tous les grands fleuves d'Amérique se croisent une infinité de petits bateaux à voile que l'on prendrait pour des cygnes prenant leurs ébats sur ces eaux, éblouissants par la blancheur de leurs ailes, reflétées par les rayons du soleil. Les grands steamers de *Norfolk* et de *Richemond* y promènent aussi leurs hauts étages, dont les doubles fenêtres miroitent dans le cristal des eaux, offrant le spectacle fantastique d'éblouissants palais de feu.

Baltimore possède une cathédrale catholique dont la coupole ressemble à celle du Panthéon de Rome. C'est un assez bel édifice en pierre grise, avec un portique grec. Au milieu une rotonde, autour de laquelle on lit cette inscription en style lapidaire: « Ceci est la maison de Dieu, qui est l'église du Dieu vivant et la pierre angulaire de la vérité. » Un prêtre dit la sainte messe; dans une galerie supérieure deux sœurs de charité, à la cornette blanche, surveillent une assemblée de jeunes filles; un fauteuil rouge,

sous un dais, indique la place de l'archevêque; l'assistance est peu nombreuse, mais recueillie.

Je me dirige vers un autre monument: c'est une église méthodiste. Un prédicateur s'y promène avec agitation derrière son pupitre, traitant avec véhémence la question des tentations. Un peu plus loin, je me trouve devant une église nègre de la secte des baptistes, avec un avis au public recommandant de ne pas fumer dans cette église. Je monte au premier étage: l'office est terminé, mais la salle est encore remplie d'un auditoire dont la couleur va du noir d'ébène au brun clair et même au blanc légèrement bronzé: les hommes portent des paletots noirs ou gris, des gilets blancs ornés de chaînes d'or ou de similor; les femmes ont les yeux vifs, la physionomie animée et portent des robes de toutes les couleurs, avec des chapeaux ornés de fleurs. Les nègres sont admis dans les églises, et ils peuvent envoyer leurs enfants aux écoles blanches; mais les préjugés quant à la couleur sont loin d'être dissipés. La différence entre les deux races est si grande! Voyez ces mulâtresses et ces négresses, dont les traits semblent façonnés à la hache, comme elles sont gauches et gênées dans leur maintien à côté des blanches dont la beauté est proverbiale dans les États-Unis.

J'aperçois un monument qui excite surtout l'enthousiasme des indigènes: c'est le *Washington-monument*; haute colonne massive en marbre de 150 pieds de hauteur, surmontée d'une statue colossale du fondateur de la République Américaine. Le panorama dont on jouit du haut de la colonne est splendide; vous avez la ville à vos pieds avec ses mille clochers, ses maisons surmontées de terrasses métalliques, ses squares, ses avenues, son port, ses vaisseaux qui resplendissent sous un horizon sans nuages. Plus populeuse et plus commerçante que la Nouvelle-Orléans

Baltimore est actuellement la plus prospère de toutes les villes du Sud ; aussi se décerne-t-elle le titre de New-York du Sud. Elle dépasse trois cent mille habitants ; c'est la sixième ville de l'Union ; elle appartient au Sud autant par ses aspirations que par sa situation ; son ciel est bleu et brûlant ; ses habitants ont un type méridional très prononcé ; le type anglo-saxon a presque entièrement disparu ; elle est la capitale du *Maryland*, et le Maryland avant la guerre de sécession était un État esclavagiste placé entre les États du Nord et *Washington* ; aussi *Lincoln* était-il inquiet de savoir pour quel parti se déclarerait le *Maryland*. Il fit arriver les troupes, par *New-York* et *Philadelphie*, jusqu'à *Baltimore*, qui protesta aussitôt en tournant ses armes contre le Nord : ce fut le premier sang versé dans cette terrible guerre civile qui désola l'Amérique.

Je m'embarque sur l'Hudson, à bord du *Mary-Louvel*, le plus beau et le plus rapide des steamers, faisant 20 milles à l'heure (la vitesse du plus vigoureux cheval). Jusqu'à *West-Point*, je suis sur les eaux d'un des fleuves les plus intéressants des *États-Unis*, et par sa position géographique, et par la majesté de ses bords ; car n'est-ce point une gloire pour lui de baigner la ville impériale, et de former avec elle une union si intime ? Ce sont ces eaux qui ont porté le premier bateau à vapeur. A Paris comme à New-York, *Robert Fulton*, l'inventeur de la vapeur appliquée aux navires, ne rencontra d'abord que des incrédules et des détracteurs. Mais *Fulton* ne se découragea pas ; le jour du succès était proche, et, malgré les imperfections de la construction de son navire, il remonta de *New-York* à *Albany* ; ce fut un événement, car la date de 1807 coïncidait avec celle de la découverte du fleuve par l'infortuné capitaine anglais *Henri Hudson*, deux cents ans auparavant.

L'Hudson passe pour le fleuve le plus pittoresque de l'Amérique du Nord. Bien des touristes le comparent au Rhin. Cependant, j'y trouve une certaine dissemblance, le manteau de verdure, qui s'étend ici sur les montagnes, fait de l'Hudson un fleuve enchanteur, tandis que la teinte grise et brune, qui enveloppe les sommets dénudés des bords du Rhin, en assombrit et attriste le panorama. Les rives de l'*Hudson* ont un caractère plus grandiose et plus tranchant que celles du fleuve allemand. Otez au Rhin ses vieux châteaux en ruines, il perd l'originalité de son charme. L'*Hudson* n'a point de ruines ni de vieux châteaux, mais il a aussi ses souvenirs historiques, ses légendes et ses traditions illustrées par le génie des *Willis*, de *Férimore Cooper* et de *Washington Irving*. On y voit encore intacte la délicieuse retraite où vécut et mourut *Irving*, elle porte le nom de *Sunnyside*. A chaque détour du fleuve, l'ombre d'*Hudson* semble vous apparaître. Ici les Indiens attaquent son vaisseau; là s'élevait autrefois le village indien où *Hudson* jeta l'ancre; voici au milieu du fleuve le banc où s'engrêva son vaisseau.

L'*Hudson* emprunte encore une physionomie toute particulière à la navigation qui se fait sur son cours. Après la *Tamise*, je ne connais pas de fleuves plus remués; le *Saint-Laurent*, le *Mississipi*, ni aucun fleuve d'Amérique, ne portent de si beaux navires; ici se croisent des milliers d'yachts aux blanches voiles déployées comme des ailes de cygnes; des goélettes passent en tous sens; des files de bateaux sont traînés par des remorqueurs. Puis les quatre lignes parallèles de voies ferrées sur la rive gauche, où les trains paraissent et disparaissent comme des éclairs, complètent l'animation du fleuve.

Regardez ces belles montagnes aux pieds desquelles il coule si majestueusement; non loin de son embouchure,

cette longue succession de rochers basaltiques, nommés palissades; énorme muraille à pic, dénuée de toute végétation et se prolongeant à plusieurs lieues; vous diriez une construction régulière, un ouvrage militaire dominant de plus de 600 pieds les flots qui rongent sa base. Levez la tête, et vous apercevrez des forêts immenses formant à ces géants de granit une couronne digne d'eux. Leurs flancs escarpés sont labourés de crevasses profondes, d'où sort une gracieuse cascade qui se déploie sur leur noir granit, comme de la moire éblouissante. J'arrive ensuite sur un beau lac de plusieurs lieues de largeur: c'est le lac *Tappansee*, ainsi baptisé par les Hollandais, si bien chanté par *Washington Irving*, car il a placé sur ses bords le théâtre de la plupart de ses légendes populaires.

Je quitte le *Tappansee* pour m'engager dans les *Highlands*. Le fleuve se rétrécit, et les montagnes apparaissent si hautes et avec des formes si variées et si imposantes que je cherche en vain un point de comparaison. Le ciel couvert ajoutait à la majesté de ce paysage; les cimes disparaissaient dans les nuages; l'architecture n'en semblait que plus complète. C'est là, au milieu de cette grandiose nature, que s'élève l'école militaire de *West-Point*.

Bâtie tout en granit, elle présente le plus bel aspect, le site le plus pur et le plus délicieux; un fort joli sentier serpentant et contournant les flancs de la montagne vous y conduit. L'école et le plateau sont la propriété du gouvernement fédéral. Aucune autre construction ne peut y être construite sans la permission de l'autorité militaire. Je passe rapidement à travers le manège, le laboratoire, la chapelle, l'observatoire, la bibliothèque, l'hôpital, le réfectoire, la caserne. Comme dans tous les établissements de ce genre, on me montre des trophées militaires: voici des canons enlevés aux Mexicains, des drapeaux et des mor-

tiers pris sur les Anglais. La caserne des Cadets est un imposant bâtiment qui contient cent soixante-seize chambres, avec une grande simplicité d'ameublement, pour accoutumer les élèves à la vie dure et maritime à laquelle ils se destinent.

En choisissant *West-Point*, Washington avait pour but de soustraire les élèves aux séductions de la cité ; hélas ! il n'avait pas prévu les chemins de fer et les bateaux à vapeur. Aujourd'hui *West-Point* est pour les *New-Yorkais* un but d'excursion. Députés, sénateurs, diplomates, princes de la finance ont choisi ce lieu pour leur villégiature ; il est regrettable que ce port ait perdu son cachet sérieux et austère d'autrefois.

CHAPITRE V

WASHINGTON

Aujourd'hui me voilà à 100 lieues de *West-Point* ; j'aperçois déjà l'énorme dôme du Capitole, que l'on prendrait pour celui du Panthéon de Paris ou de Saint-Paul de Londres ; c'est là que s'élève la cité fédérale qui porte le grand nom de Washington ; le siège du gouvernement central y a été transféré en 1801. Cette ville, située sur les bords du Potomac, jouit d'une grande salubrité ainsi que d'une parfaite convenance. Des éminences graduelles forment de charmantes perspectives en même temps qu'une pente suffisante pour l'écoulement des eaux ; c'est le plan de Versailles, moins les jardins et la cour de Louis XIV, tracé par un Français, le major Lenfant. Les principales artères portent les noms des trente-huit États. On se perd dans le dédale de ces rues numérotées d'après le système alphabétique. *Washington* est une ville fantaisiste, artificielle et sans physionomie. Elle n'est point, comme *Boston*, un centre intellectuel ; comme *New-York*, un centre commercial ; comme *Pittsburg*, un centre industriel ; mais bien un centre politique, la capitale d'un grand pays, sans en être la tête. Le privilège d'être tout à la fois métropole politique, commerciale et sociale n'appartient qu'à Paris

et à Londres. Aux États-Unis, il faut visiter trois villes différentes, pour trouver ces trois points centraux.

Aussi je crains qu'elle ne reste longtemps inachevée ; elle restera la ville des grandes distances, comme l'appellent les Américains. En effet, avant de rien commencer, on avait fixé sur le terrain le plus avantageux la position des divers édifices publics, de sorte qu'on rencontre d'immenses espaces de terrains inoccupés qui donnent à la ville un certain air de tristesse mélancolique.

Washington ne le cède guère, en été, aux chaleurs sénégalienues. Aussi, dès que s'annonce la canicule, tous les habitants s'enfuient de sorte que cette ville avec ses larges rues ressemble à un désert, elle renferme à peine cent mille âmes.

Je me demande quelle fut la pensée du fondateur et quel sera l'avenir de cette capitale, car ce n'est plus le point central des États-Unis comme se le proposait Washington, depuis que vingt-cinq États sont venus se joindre aux treize États primitifs. Ce serait aujourd'hui Kansas située à 500 lieues de la capitale ; mais cette ville est peu importante et sans commerce maritime, puisque son fleuve bourbeux et envasé n'est pas navigable.

Apercevez-vous, là-bas, cette maison à un étage, n'ayant pour tout ornement qu'un portique supporté par quatre colonnes ioniques. Ses murs peints en blanc lui ont valu la dénomination populaire de *white-house*, maison blanche. C'est le palais du chef de l'État ; point de factionnaire, point de drapeau sur l'édifice. Dans cette maison, tout le monde y a ses entrées, les jours de réception : le valet, le maître, le magistrat, le repris de justice, le législateur, le blanc, le noir, tous s'y coudoient, puisque tous sont électeurs...

L'hôtel présidentiel est donc fort simple ; mais je n'en

dirai pas autant des bâtiments adjacents pour lesquels on a déployé un grand luxe d'architecture; j'admire l'installation des ministères, les trophées de guerre; je pénètre dans le trésor où j'aperçois des femmes comptant des bank-notes, les mettant en liasse après avoir mis à part les billets usés ou déchirés, et cela avec une rapidité et une dextérité surprenantes; je jette un coup d'œil sur une cave aux murailles de fer et d'acier, c'est la *Gold-Room*, la chambre de l'or, où dorment dix millions de souverains en or monnayé.

Les monuments de Washington, comme en Angleterre, sont une copie de ceux de Corinthe et d'Athènes. Mais cette capitale l'emporte sous ce rapport sur toutes les autres villes, car le nombre des colonnes doriques, ioniques et corinthiennes est incalculable. Vous voyez ici plus de chapiteaux classiques que n'en eurent jamais tous les monuments réunis de l'Attique sur les bords du *Potomac*. Vous trouverez tous les temples de la Grèce : Ici le temple de Minerve, là celui de Thésée; un peu plus loin le Parthenon, et ces édifices s'appellent : le trésor, le bureau des postes, le bureau des brevets. Ce dernier est le plus curieux; il contient une collection de modèles de toutes les machines brevetées dont le nombre dépasse cent vingt mille. Voilà du génie inventif, du progrès! mais que dire de la presse de *Benjamin Franklin*, de l'habit, du sabre et de la batterie de cuisine de *Washington*.

Voici la merveille des Américains : certainement, par sa position sur le plateau qui donne un ravissant panorama, par ses dimensions imposantes, par son architecture sévère et grandiose, le *Capitole* occupe une place marquée parmi les plus splendides monuments du monde; mais est-il le plus beau, comme le prétendent les Américains? Oui, pour ceux qui n'ont vu ni le Louvre, ni Saint-Pierre

de Rome ; comme palais parlementaire, ils se rapprocheraient peut-être de la vérité ; mais les Anglais seraient-ils de leur avis ! J'en doute, et ils auraient raison.

La conception est grandiose, mais il n'y a pas d'unité. Cela vient de ce que l'édifice n'a pas été conçu d'un seul jet ; le bâtiment central, auquel on a attaché des ailes trop volumineuses, représente la pièce monumentale : ces ailes rompent l'harmonie et l'unité. La façade de l'ancien Capitole, ornée d'un portique à colonnes corinthiennes, est d'un style noble et sévère ; mais l'Espérance et la Justice, qui représente le génie de l'Amérique, font maigre et mesquine figure sur le tympan. Le dôme s'élève à une telle hauteur qu'il écrase le vaste monument. Construit en fer, il dépasse en hauteur le Panthéon de Paris, et ne pèse pas moins de 10,000,000 de livres. La Liberté, statue colossale, debout sur le dôme, déploie la devise des États-Unis : *E pluribus unum*. Les premiers rayons de l'aurore illuminent, chaque matin, cette statue, et le soir les feux de sa lanterne s'aperçoivent de fort loin.

La porte du palais, œuvre d'un Américain, Randolph Rogers, est en bronze, elle rappelle celle du baptistère de Florence. Une pareille œuvre suffit pour faire la gloire d'un sculpteur. Huit panneaux retracent l'histoire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. La scène qui représente la mort de l'intrépide navigateur est d'un effet superbe, mais on ne peut en dire autant des peintures qui décorent la célèbre rotonde au centre de l'édifice et représentent les divers épisodes de l'histoire de l'Amérique.

Le Capitole est le lieu où siège le Sénat et où le Congrès tient ses séances ; ils occupent les deux ailes ; la cour suprême est installée dans l'ancienne salle du Sénat. Les magistrats de cette cour sont les seuls qui portent la robe

noire ; elle se compose d'un chief-justice et de huit juges nommés à vie, ou jusqu'à ce qu'ils cessent de plaire ; nommés par le Président, ils sont révocables par lui. Les juges des autres cours de l'État sont élus par le peuple ; ce système judiciaire entraîne une effroyable corruption !

La salle du Sénat n'offre rien de particulier, avec ses soixante-quatorze sièges en hémicycle. La chambre des représentants est la plus belle salle du Capitole ; sept rangées de pupitres, disposés en fer à cheval, présentent un agréable coup d'œil. Les sièges sont mobiles ; les représentants en profitent pour tourner à l'occasion le dos au président ou à l'orateur, pour prendre des poses à l'américaine, c'est-à-dire avec le sans-gêne qui caractérise ce peuple ; les uns reposent nonchalamment les deux pieds sur le pupitre de son voisin, les autres s'enveloppent la tête dans un journal pour se livrer aux douceurs du sommeil, et c'est devant un semblable auditoire que se traitent les plus graves intérêts du pays.

it juges
plaire ;
ui. Les
peuple ;
uption !
vec ses
ore des
e ; sept
ésentent
les ; les
le dos
poses à
actérise
ux pieds
pent la
u som-
traitent

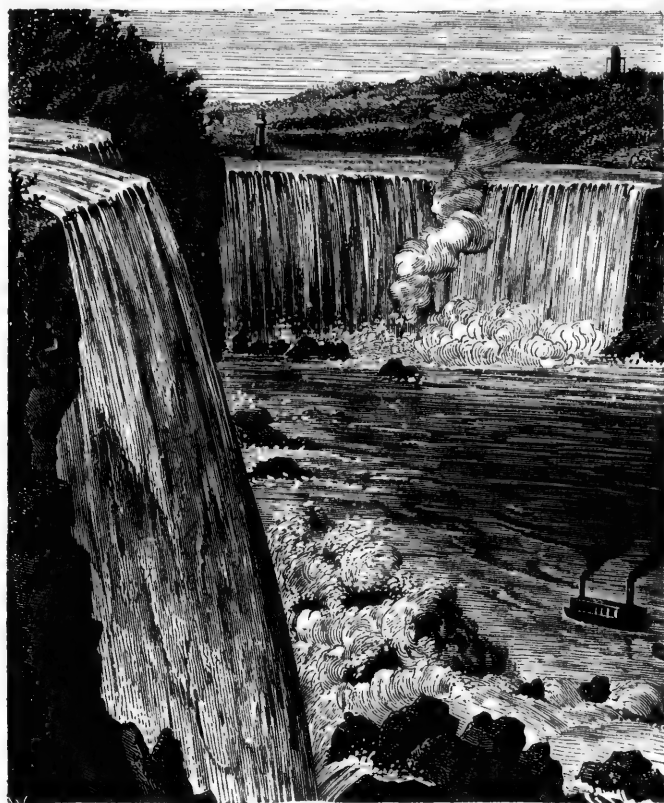
CHAPITRE VI

LES CHUTES DU NIAGARA

Je quitte sans regret *Washington* et la *Colombie*, où j'avais retrouvé les chaleurs torrides de Bourbon. Il me restait encore un long voyage à exécuter, car je ne pouvais quitter l'Amérique sans aller contempler la merveille de ce grand pays, les chutes du Niagara distantes de 600 kilomètres, soit seize heures de chemin de fer ! Pour un Européen c'est un joli trajet ! pour le Yanke c'est le trajet de *New-York* à *San-Francisco*, qui représente sept jours et sept nuits en chemin de fer. Mais il faut reconnaître que l'aménagement ne laisse rien à désirer ; vous pouvez circuler d'une voiture à l'autre, vous promener le long des galeries, prendre le frais sur la plate-forme, jouir des sites et des panoramas les plus saisissants, et puis la traction des voitures est plus douce que celle de nos wagons ; cela provient sans doute du volume et du poids des cars américains. Il n'y a pas deux ou trois classes de voitures comme chez nous ; mais sous ce rapport la démocratie est encore à l'état théorique, car tous les wagons de l'avant ne renferment que des noirs, tandis que les wagons Pullman et Wagner sont réservés à ceux qui peuvent se permettre le luxe des salons, des sofas, des fauteuils ou des glaces, des

sleeping-car (wagons-dortoirs), et dining-car (wagons-restaurants) ; les sleeping-car servent pendant le jour de salons de conversation. Aussitôt la nuit venue, ils sont métamorphosés en dortoirs, avec couchettes, matelas, draps blancs, couvertures, etc. Pesez sur un ressort, et vous avez au-dessus de vous une autre galerie de couchettes. A peine êtes-vous éveillé, qu'un nègre vient vous prier de passer au sleeping-car ou au dining-car, où une table d'hôte bien servie vous attend ; moyennant un dollar payé à l'office, vous avez un dîner très confortable. Le repas terminé, vous passez au salon de conversation où vous trouvez journaux et brochurés. Nous ne savons pas voyager de la sorte en Europe. Le commerce de la librairie se fait en chemin de fer sur une grande échelle, car l'Américain passe une moitié de sa vie en voyage, et l'autre en lecture. Les romans de *Walter-Scott*, *Dickens*, *Thackeray*, *Bulwer-Litton* ont ses préférences ; la bible est bien là, mais elle dort, car la religion, comme je l'ai déjà dit, n'est qu'à la surface.

On prétend que les accidents de chemin de fer sont plus fréquents en Amérique qu'en Europe, c'est une erreur. Si vous tenez compte du nombre considérable des voies ferrées, les États-Unis, avec 38,000,000 d'habitants, ont autant de *rails-way* que l'Europe entière, avec 300,000,000. D'abord les wagons américains sont plus solidement construits que les nôtres ; leurs parois n'ont pas moins de 10 centimètres d'épaisseur ; chaque voiture est munie de barres prismatiques qui font saillie à l'avant, comme à l'arrière, et s'engagent sous le tablier de la voiture voisine, de manière que les wagons, comme rivés les uns aux autres, ne peuvent en cas de rencontre monter les uns sur les autres. Ensuite les voitures sont attelées par le système *Miller-coupler* qui permet de les dételer instantanément



Chutes du Niagara.

pendant la marche des trains. On a adopté aussi les freins *Westinghouse*, dont voici la description : sous les wagons sont fixés des cylindres à air comprimé, qui communiquent entre eux, au moyen de tuyaux en caoutchouc ; un cylindre de plus grande dimension est fixé à la locomotive ou au *tender*, et le machiniste peut, en appuyant la main sur un levier, faire agir cette force dans toute l'étendue du convoi et arrêter, en moins de deux minutes, un train lancé à toute vapeur. Enfin, en prévision des courbes, les voitures sont portées sur deux traîneaux pivotants, qui reposent eux-mêmes tantôt sur deux, tantôt sur trois paires de roues ; si l'une de ces roues vient à se briser pendant le trajet, les voyageurs ne s'en douteront même pas.

Les *rails-way* américains n'ont pas la vitesse des nôtres parce que leurs voitures sont plus massives et plus lourdes. Cette sage lenteur est une garantie de sécurité ; les exprès ne font guère que 30 milles à l'heure. Les locomotives diffèrent aussi des nôtres par leur construction ; les cheminées sont munies d'un appareil qui reçoit les étincelles, et fait éviter ainsi les incendies des forêts et des prairies : elles portent aussi en avant une énorme lanterne réflecteur et un chasse-vaches ; rien de plus utile, car bien souvent les bœufs se répandent sur les voies, et s'y promènent, sans être effrayés des coups de sifflet du machiniste, qui stoppe souvent pendant le jour ; mais pendant la nuit les choses se passent autrement, car les cadavres des victimes sont là pour attester la preuve de ce que j'avance.

Je voyage sur le *rail-way de l'Erié* ; je traverse les pittoresques vallées de la *Delaware* et de la *Susquehanna* ; les courbes sont tellement prononcées que les voyageurs des dernières voitures aperçoivent la locomotive sans mettre la tête en dehors des portières. Nous montons jusqu'à ce que nous atteignons le village de *Sucamit*, point

où se partagent les deux vallées, à 1,366 pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous suivons de très près le cours des deux rivières, encaissées par de hautes collines, couvertes de bois ; puis çà et là quelques petites maisons blanches se montrent à travers des éclaircies. Je contemple avec délices de charmants paysages ; je traverse *Buffalo*, le grand entrepôt du lac *Erié* ; une demi-heure plus tard j'arrive aux célèbres *Niagara-Falls* ou chutes du Niagara,

En face d'un si émouvant spectacle, je sens le besoin de me recueillir et de garder le silence ; aussi j'emprunterai la plume de Chateaubriand, un des plus grands peintres de la nature :

« Nous arrivâmes bientôt, dit-il, au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié et se jette dans le lac *Ontario*. Sa hauteur perpendiculaire est de 144 pieds depuis le lac Erié jusqu'au Sault, le fleuve accourt par une pente rapide, et, au moment de sa chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes, s'avance une île creusée en dessous qui pend, avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un cylindre, puis se décroche, déroule en nappe de neige, brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante : on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers, taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par

le courant d'air, descendent en tournoyant, au fond du gouffre; et des sapajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours. »

Beau et sublime langage, qui poétise l'une des plus grandes merveilles du monde ! Cependant, d'un seul mot les Indiens nous donnent une idée du Niagara; ils l'appellent : *Tonnerre des eaux*. C'est une expression exacte, car, quand on se trouve au pied de ces chutes, on pense aussitôt au déluge; on se demande si ce n'est pas le ciel qui se fond tout en eau pour se précipiter dans d'affreux abîmes. A l'époque de Chateaubriand, on pouvait avoir cette idée, car tout était encore à l'état sauvage. Vous vous souvenez du péril que courut notre poète imprudent, pour avoir voulu contempler ces chutes du fond de l'abîme; aujourd'hui la topographie des lieux est complètement changée; un chemin de fer vous descend dans l'abîme et vous ramène. Pour mieux jouir de ce grand spectacle, vous avez le choix entre l'île de la chèvre, *Whirlpool*, les rapides, la grotte des vents, le *Prospect-Park*, ou le *Table Rock*.

Débutons par le *Whirlpool* ou tourbillon. Nous traversons le pont suspendu, qui est lui-même une merveille; il est installé au-dessus des rapides inférieurs de la rivière Niagara unissant les eaux du lac *Erie* à celles du lac *Ontario*, et formant elle-même la grande cataracte. Rien n'est entreprenant comme le génie américain ! unir deux continents, le Canada aux États-Unis, par un pont en fil de fer, et cela à des hauteurs à perte de vue, leur paraît un travail ordinaire. Jugez-en : pour passer le premier fil métallique, il a fallu employer un cerf-volant; fixer à une petite poulie, blotti dans un panier, un intrépide Yankee qui se laissa glisser le long du fil, et, à mi-che-

min de son voyage aérien, un cabestan l'attira sur la rive opposée ; on a conservé à titre de curiosité le panier légendaire. Depuis cette époque plus de cinquante trains passent tous les jours sur cette toile d'araignée tissée à 70 mètres au-dessus d'un fleuve large de plus de 150 mètres. Pendant que je me trouve sur le pont, deux trains passent successivement au-dessus de ma tête, sur le tablier supérieur ; tout mugit, tout craque, le tablier se met à vaciller, comme si l'édifice allait s'effondrer dans l'abîme. Une fois sur la rive canadienne, je vais droit au *Whirlpool*. Rien de plus sévère et de plus grandiose que ces deux énormes murailles à pic de 200 pieds d'élévation ; les eaux comprimées, resserrées entre ces barrières infranchissables, font entendre d'affreux tonnerres et d'horribles mugissements ; elles se précipitent en multiples cascades et forment, au milieu de la rivière, une tourmente effroyable dont les flots jaillissent à des hauteurs incroyables. A quelques pas plus loin, j'aperçois le tourbillon, c'est-à-dire un immense entonnoir de forme circulaire, d'où s'échappe le Niagara ; ses eaux s'y engouffrent, en grondant, et reviennent sur elles-mêmes. C'est au centre de cet entonnoir que se produit ce vertigineux tourbillon.

Voyez-vous cet escalier de trois cent vingt-cinq marches ; descendons-le, il nous conduira au fond de l'abîme. Là croissent de belles fougères ainsi que des plantes solitaires ennemies du soleil. Les eaux sont vertes comme des émeraudes ; elles bondissent, se ruent les unes contre les autres, font entendre de formidables mugissements et soulèvent des montagnes d'écume et de vapeur, puis elles viennent se briser impuissantes contre les rochers qu'elles voudraient escalader. Je vis la mer en fureur ; mais ici ce sont des flots courroucés qui se pour-

suivent avec une rapidité vertigineuse, sans pouvoir s'atteindre, redoublant leur rage, centuplant leur course et leurs mugissements. Cette première vue des chutes vaut bien la peine de descendre trois cent vingt-cinq marches, surtout quand on met trente secondes pour les remonter en chemin de fer. Quant à moi, j'aurais préféré arriver au fond de l'abîme, en m'accrochant aux racines et aux rochers, et contempler ainsi ces sublimes horreurs au milieu de ces lieux sauvages.

Le Niagara se compose de deux chutes bien distinctes, séparées par une grande île boisée, l'île de la Chèvre. La plus petite des chutes, c'est l'*american fall*, chute américaine ; la plus grande, c'est *horse shoe fall*, chute du Fer-à-Cheval, chute canadienne ; la première, que je domine du haut du parapet de *Prospect-Park*, me permet de contempler ses eaux qui grondent sous mes pieds et de voir les rapides accourir en bouillonnant au-dessus d'elles. Quelle affreuse tourmente, dont aucune description ne peut rendre la beauté et la grandeur ! Après avoir été pendant 4 kilomètres agitée comme les flots de la mer par les rapides, l'énorme masse d'eau, que déversent quatre grands lacs et leurs tributaires, arrive à un rocher abrupt du haut duquel elle se précipite en formant une chute de 200 pieds d'élévation. La vitesse de la chute, les eaux qui bondissent en s'élevant en vagues énormes et bouillonnantes, les amas d'écume que produit la cataracte, les immenses nuages de vapeur qui s'élèvent dans les airs avec un effroyable fracas, les teintes variées et éclatantes que revêtent ces nuages, les splendeurs magiques des sept couleurs du prisme qui forment de nombreux arcs-en-ciel, les bords élevés du fleuve, les bois immenses qui les couronnent, tout cet ensemble forme un eet merveilleux qui n'a point de rival dans le monde.

Après avoir dominé la chute, je pris comme à *Whirlpool* le chemin de fer incliné pour me transporter au pied du torrent. Là encore, quel saisissant spectacle ! Ce n'est point un fleuve qui se précipite, c'est une trombe qui tombe du ciel, sans interruption. Le vent en emporte quelquefois les nuages légers, formés par leur blanche écume, et poussés à tous les coins de l'espace. Le bruit de la cataracte ressemble à celui que produit la décharge de l'artillerie la plus formidable ; on l'entend à une distance de 12 lieues environ. Insatiable d'émotions ; mouillé de la tête aux pieds, les oreilles assourdies, les yeux éblouis, je me jette dans une barque voisine que les flots soulèvent comme une plume, et, grâce à l'habileté du pilote pour éviter les rapides de *Whirlpool*, j'accoste à la rive canadienne.

Un chemin en zigzag me conduit sur le sommet des rochers, qui couronnent le fleuve ; du haut de la terrasse de Clifton, j'embrasse, dans leur grandiose ensemble, le côté du Canada et celui des États-Unis ; les deux chutes réunies forment une nappe de près de 2 kilomètres d'étendue ; ce spectacle vaut à lui seul la traversée de l'Océan... Le panorama du grand désert et du grand Océan, contemplé des hauteurs de *Table-Bay*, me fit tomber à genoux devant l'immensité de Dieu ; les splendeurs du ciel des Indes et des richesses du sol me firent chanter des hymnes à la gloire du Créateur ; les montagnes des Pyrénées et des Alpes provoquèrent jadis mon enthousiasme ; mais, en face du tableau que j'avais sous les yeux, je restai anéanti.

J'allai m'installer sur *Table Rock*, afin de juger à quelle chute je devais donner la préférence, car Canadiens et Américains se la disputent ; je dois avouer que le Canada a la meilleure part. En effet, qu'est la chute américaine

auprès de la chute du Croissant ou du Fer-à-Cheval appelé ainsi à cause de sa forme semi-circulaire, et trois ou quatre fois plus large? Ici la majesté s'unit à la grâce; rien de plus élégant que cette courbe de trois quarts de mille, rien de plus formidable que le grondement de ces eaux tombant de 160 pieds de haut, dont la vapeur, comme un immense panache blanc planant éternellement au-dessus de la chute, forme comme un nuage d'encens montant vers le ciel à la gloire du Très-Haut. Dans cet immense fer à cheval s'abîment, chaque année, des quilles de navires naufragés, des carcasses d'ours ou de buffles, d'énormes quartiers de rochers et parfois même des parties de montagnes qui s'y écroulent avec d'effroyables fracas.

Je voulus descendre encore avec un guide, par un sentier sinueux, jusqu'au fond de cet Averno. C'est une des scènes qui revient le plus souvent à ma mémoire. Plus rapides que les avalanches qui tombent en tourbillonnant, du sommet des Alpes, les eaux s'élançaient en jets effrayants pour s'effondrer dans le gouffre béant. Tout tremble et chancelle autour de moi, c'est le désordre, le cahot; tout mugit, tout fume, tout bouillonne. Je reste cloué au rocher, mes yeux sont fascinés, éblouis de cette pluie d'or, de feu et de diamants, j'avais peine à reprendre mes sens, car ce n'est pas sans danger que l'on s'aventure sous les chutes. Que de personnes ont été frappées de surdité! Combien d'autres y ont trouvé la mort sous des fragments de rochers! Combien de victimes ont été entraînées dans le gouffre par un faux pas! A mon retour sur la rive canadienne, j'admiraï les rapides qui accourent écumants au-dessus de la chute; la vitesse vertigineuse de leur course est de 30 milles à l'heure sur leur lit incliné. Éloignez-vous dans la forêt à quelques kilomètres, et vous

n'entendez plus que des sons confus, bientôt même c'est un silence complet. L'acoustique dépend de l'état atmosphérique et de la direction des vents, puisque vous entendez quelquefois de *Toronto*, à 20 lieues de distance, le mugissement de la cataracte. Un Yankee a calculé que la masse d'eau qui se précipite du Fer-à-Cheval est de 100,000,000 de tonnes par heure ; la force représentée par cette chute seule est de seize millions huit cent mille chevaux, force qui, si elle devait être produite par la vapeur, nécessiterait une consommation de 266,000,000 de tonnes de houille par an. Si l'on remarque, dit toujours le Yankee, que la production du charbon, en 1874, a été un peu au-dessous de 275,000,000 de tonnes, on trouvera que la chute du Fer-à-Cheval serait assez puissante pour faire marcher, à elle seule, toutes les usines, toutes les locomotives et tous les wagons du monde.

Je fis ensuite une promenade dans l'Île de la Chèvre, île charmante, assise entre deux chutes ; mais quel terrible voisinage ! On cherchera sans doute un jour l'Île de la Chèvre dans les eaux de l'abîme. Elle possédait jadis 250 acres, aujourd'hui il en reste à peine 60. J'en fis le tour, et à chaque pas je m'arrêtai devant de nouvelles merveilles ; une d'elles, c'est le coup d'œil, peut-être plus magique encore, que présente pendant l'hiver la cataracte du Niagara, lorsque les eaux, malgré leur effroyable agitation, ressentent l'influence des gelées : alors d'énormes colonnes de glace s'élèvent du fond du précipice, tandis que d'autres parties pendent d'en haut comme autant de stalactites formant mille palais étincelants ; c'est alors la merveille des merveilles.

Bénissant la Providence d'avoir conduit ici mes pas, je suis trop près du lac Ontario pour ne point faire une promenade sur ses bords. Il porte bien son nom, ses eaux

sont belles et tranquilles, c'est une mer aux perspectives illimitées, aux rives plates et uniformes, comme sont tous les lacs du Canada et des États-Unis. Ce lac est remarquable par sa profondeur, 1,100 pieds environ. L'Ontario se dégorge par le lac charmant de *Mille Iles* (qui sont en réalité au nombre de 692) dans le fleuve Saint-Laurent proprement dit.

ême c'est
tat atmos-
s entendez
le mugis-
e la masse
00,000 de
ette chute
aux, force
cessiterait
de houille
ee, que la
u-dessous
chute du
marcher,
motives et

Chèvre, île
el terrible
l'île de la
édait jadis
J'en fis le
velles mer-
e plus ma-
ataracte du
e agitation,
s colonnes
ue d'autres
actites for-
erveille des

i mes pas,
t faire une
a, ses eaux

CHAPITRE VII

RETOUR A NEW-YORK

Comme il fallait borner mes excursions de touriste, je repris un billet pour New-York, désirant jeter un dernier coup d'œil sur cette grande cité avant de m'embarquer pour la France.

Ce n'est pas sans raison que les Américains l'appellent la ville impériale. New-York est la métropole d'un colossal empire ; venant après Londres et Paris, ses grandes et larges artères sont bordées de splendides édifices en granit ou en marbre qui me rappellent le Strand ou la rue de Rivoli. Ce rapide et extraordinaire progrès ne vient-il pas de ce que ceux qui y font leur fortune s'y fixent définitivement, car si New-York n'a pas la gaieté des villes françaises, elle n'a pas non plus l'aspect morose et triste de la métropole britannique.

Le Park-Central, dont je n'ai pas encore parlé, est splendide. Comme son nom l'indique, le parc occupe le centre de la ville ; ses mystérieuses allées sont pleines d'ombre et de fraîcheur ; on se croirait à 100 lieues de la grande ville. Dans les fourrés, des paons jettent leurs cris sauvages ; sur les arbres, chantent et gazouillent de charmants oiseaux ; à chaque pas des clairières, des lacs, des cascades, des

ponts rustiques, et çà et là de petites montagnes. La limpide rivière *Croton*, qui fournit de l'eau à toute la ville, forme, au centre, deux vastes réservoirs dont le principal représente une étendue de 200 acres, tandis que le parc mesure 850 acres de superficie. Il a fallu 60 millions pour fertiliser ce terrain qui, il y a vingt ans à peine, était un désert aride et marécageux. Quand on y eut transporté la terre végétale nécessaire, on planta 260,000 arbres ou arbustes. Aussi le parc est le rendez-vous de l'aristocratie et des plus brillants équipages.

Je terminerai par la description de la cinquième avenue, qui représente les Champs-Élysées à Paris ; là sont les palais de la noblesse yankee, mais sans parchemin. Les véritables nababs, portés sur les ailes de la Fortune, qui ont entassé des millions sur des millions, se séparent alors des vilains qui n'ont pas réussi ; ils ont voulu avoir leur Chaussée-d'Antin. Leurs palais dans la cinquième avenue, qui n'a pas moins de 10 kilomètres de longueur, représentent les uns 1 million, les autres 10 millions, comme celui de M. Stewart, le célèbre marchand de nouveautés.

L'un de ces nababs est l'inventeur d'un tire-botte perfectionné ; celui-ci a imaginé un nouveau genre d'agrafes pour corsets ou de boutons pour pantalons ; celui-là, dont on ne compte plus les millions, a découvert un élixir quelconque. Bêtise humaine ; voilà pourtant la source de la grandeur et de l'opulence des hommes de la cinquième avenue, tandis que les sciences et les arts ne conduisent ici personne à la fortune. On ne connaît que l'homme du dollar ; le commerce, l'industrie sont les seules professions honorées. Ne parlez pas à un Américain d'un grand artiste ou d'un grand poète, sinon il vous demandera de suite combien il vaut. A New-York, un homme qui possède 100,000 dollars vaut 100,000 dollars ; fussiez-vous un homme de génie

sans dollars, vous n'auriez pas plus de valeur que le premier chiffonnier venu.

Je dois dire toutefois, à la louange des Américains, que s'ils perdent leur fortune dans une opération commerciale, ils se livrent sans découragement à de nouvelles entreprises ; ils savent aussi faire un très bon usage de leurs richesses. Je ne connais pas de ville plus bienfaisante ; il est dans les usages de laisser une partie de sa fortune dans la ville où on l'a amassée. Les églises sont en très grand nombre et ajoutent encore à la magnificence architecturale de la cinquième avenue. En Amérique, la religion est une affaire de forme et de convenance ; il est de bon ton de professer un culte ; aussi il y a des cultes aristocratiques pour les classes riches ; des cultes démocratiques pour les classes populaires ; des églises pour les pauvres, des églises pour les noirs.

CHAPITRE VIII

A BORD DU *Canada*

Avant de rentrer à l'hôtel, j'allai prendre l'heure du départ du steamer. Il me fallait être debout à cinq heures du matin, car le jour d'un embarquement est toujours besogneux et solennel. J'allai faire connaissance avec ma cabine et y déposer mes malles ; mais je n'eus pas la bonne fortune de rencontrer un compatriote parmi les passagers.

Le Canada était un navire très confortable sous tous les rapports, avec une installation toute anglaise, une véritable ville flottante : ses hélices frémissaient déjà dans les eaux de l'Hudson, sa fière stature oscillait et se balançait avec une imposante majesté ; la foule, toujours avide de ces grandes scènes de départ, inondait les quais. Je courus faire mes derniers achats, et, au premier coup de cloche, j'étais sur le pont.

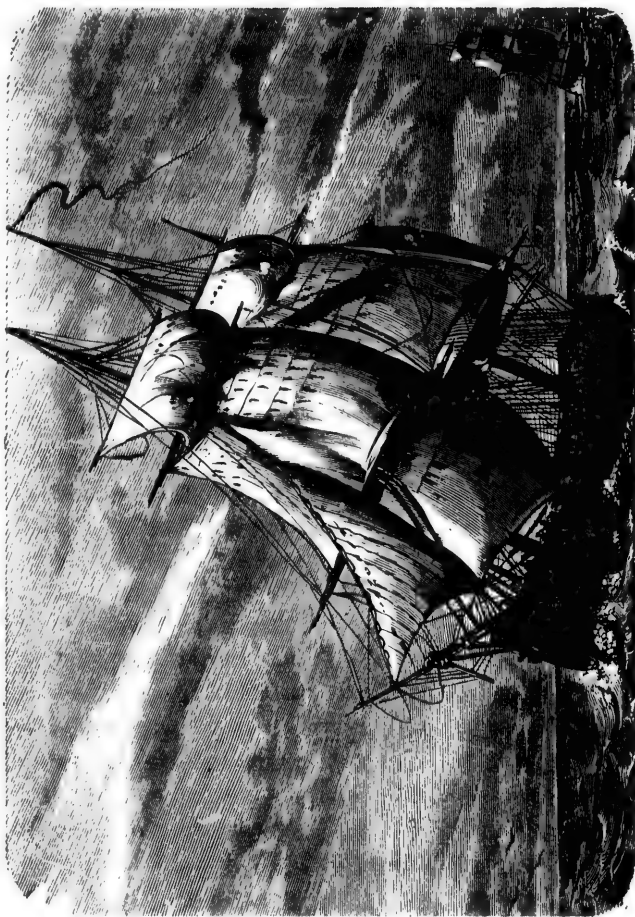
Les parents, les amis s'envoyaient des baisers, se donnaient des signes sympathiques. Moi, soucieux et profondément ému, je contemplais une dernière fois cette grande et belle terre d'Amérique, qui m'apparaissait comme un immense et splendide panorama, gardée aux deux extrémités par notre chevaleresque France, puisqu'elle protège au nord les bouches du Saint-Laurent, et au sud celles

du Mississipi. Fille aînée de l'Église, elle plantait la croix de Jésus-Christ sur les glaces et les neiges du Canada; et, au lieu d'exterminer les sauvages, elle les rassemblait autour de la croix et leur apprenait que Dieu est leur père, et l'Église leur mère. Au pays de saint Louis, le nègre était traité en enfant de Dieu, et, aujourd'hui encore, le Canada et la Louisiane font la gloire et la consolation de l'Église. Tandis qu'au centre les puritains d'Écosse, qui vinrent camper à Boston, s'étendirent au cœur de l'Amérique comme une tache d'huile, la mère patrie s'ombragea bientôt des richesses et de la puissance de sa fille; c'est alors que le cupide *John Bull* s'en empara. Il s'attaqua d'abord aux extrémités, nous délogea du Canada et de la Louisiane; mais, quand il revint au Centre, il rencontra une jeune et vigoureuse armée, conduite par des chefs enthousiastes, bien résolus à mourir, *pro aris et focis*. C'est alors que fut proclamée l'indépendance de l'Amérique; l'Angleterre ne garda que nos possessions du nord. Aussi j'envoyai un bien triste adieu à cette riche terre du Canada. Pendant que mes regards s'attachaient encore à ces forêts insondables, à ces grands lacs, à ces savanes qui n'ont de bornes que les montagnes rocheuses et les eaux du Pacifique, je me prenais à rêver et je me demandais quelle était la destinée que Dieu réservait à cette grande nation?

La cloche du bord qui sonnait bruyamment le départ me tira de ma rêverie. Un étourdissant *hourra* retentit sur les eaux et sur les rives de l'Hudson, des milliers de bras s'agitent dans les airs: c'est pour beaucoup l'adieu éternel! Mes impressions devenaient plus vives, car j'avais reçu une noble hospitalité dans ce pays. Quelques larmes humectèrent mes paupières que sècheront bientôt les joies de la patrie absente. Notre steamer a déjà franchi les

croix
a; et,
nblait
leur
is, le
core,
lation
e, qui
Amé-
ragea
c'est
taqua
de la
ontra
chefs
focis.
Amé-
nord.
re du
pre à
anes
t les
man-
cette

part
sur
bras
eter-
vais
mes
oies
les



A bord du *Canac*.

eaux du grand fleuve; les spectateurs intéressés à notre départ ne nous apparaissent plus que comme d'imperceptibles pygmées. La ville impériale s'abaisse et se plonge dans les flots; les plus hauts sommets couronnés de leurs grands arbres nous apparaissent à peine. Devant nous s'ouvrent les incommensurables horizons du grand Océan. *Le Canada* dévore les espaces, semblant broyer tous les obstacles; il n'en est pas de même de nous car, en quelques heures notre beau bâtiment s'est changé en un vaste hôpital. Quant à moi, je ne repris mes forces qu'en vue d'Halifax, où nous fîmes escale pour prendre la malle. Dix jours après nous étions en vue des côtes d'Angleterre.

Nous débarquâmes à Liverpool, je fis une dernière promenade sur les quais en attendant le départ de l'express pour Londres.

Je quittai Liverpool à dix heures, et, à trois heures, j'étais en gare à Londres; je retrouvai dans cette grande capitale la charmante hospitalité que j'avais reçue au départ: l'aimable M. Tourzel m'accueillit non comme un ami, mais comme un frère. Je revis avec le même enthousiasme ses parcs, ses cathédrales, son parlement, ses palais et ses ponts, et le surlendemain je pris le train pour Folkestone, où je fus obligé de coucher pour attendre le départ du paquebot pour Boulogne. Cette petite ville me parut bien plus importante et plus belle qu'à mon premier passage. Mais, quelque coquette que je retrouvai cette ville, je m'en éloignai, sans regret, car à un cœur bien né la patrie est toujours plus chère, et il me tardait d'apercevoir les côtes de France!

A peine cria-t-on: Terre! que je fus vite hors du paquebot. La douane ne me retint pas longtemps, car j'aperçus parmi ses officiers un de mes bons amis d'enfance qui ne me reconnaissait pas; je me jetai dans ses bras, et quel-

ques instants après il expédiait rapidement mes bagages. Je dinai et passai la soirée dans cette charmante famille.

Le lendemain je partis pour Abbeville, attendant mon frère qui devait me ramener encore une fois au foyer paternel. J'y retrouvai encore ma vieille mère de quatre-vingts ans. « Quel bonheur, me dit-elle, de te revoir avant de mourir ; j'espère bien que c'est ton dernier voyage. — « Oui, chère mère, lui répondis-je, mon dernier au long cours. »

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — Les adieux. — Saint-Riquier. — Abbeville. — Boulogne. — La traversée de Folkestone.	7
CHAPITRE II. — Un mois à Londres.....	23
CHAPITRE III. — Études diverses.....	92
CHAPITRE IV. — Départ pour l'Amérique. — De Londres à Boston.....	113
CHAPITRE V. — De Boston à Québec.....	118
CHAPITRE VI. — Quatre ans au Canada.....	136
CHAPITRE VII. — Religion. — Mœurs des Canadiens.....	163

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — Considérations générales sur l'Amé- rique, sur la religion, le catholicisme, les sectes dis- sidentes, sur la question d'école, sur les sociétés secrètes et sur l'antagonisme religieux aux États-Unis.....	177
CHAPITRE II. — Départ du Canada pour New-York....	188

CHAPITRE	III. — Départ pour Philadelphie.....	197
CHAPITRE	IV. — Baltimore.....	203
CHAPITRE	V. — Washington.....	210
CHAPITRE	VI. — Les chutes du Niagara.....	213
CHAPITRE	VII. — Retour à New-York.....	228
CHAPITRE	VIII. — A bord du <i>Canada</i>	231

. 197
. 203
. 210
. 213
. 228
. 231

TABLE DES GRAVURES

Jardin et palais de Kensington.....	4
Hyde-Park.....	49
Le Parlement anglais.....	65
Hôpital de Greenwich.....	97
Sitting-Bull, chef des Sioux.....	121
Une forêt vierge.....	137
Québec en 1789.....	145
La colonisation au Canada.....	169
Une indienne de la tribu des Sioux.....	181
Chutes du Niagara.....	217
A bord du <i>Canada</i>	233